

Un Voyage en Suisse

Un Voyage en Suisse

récits des cantons

édités par Dirk Vaihinger

Texte français: François Conod

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



collection **ch**

Littératures de la Suisse
en traduction

prohelvetia

CE LIVRE PARAÎT AVEC L'AIDE DE LA
FONDATION CH POUR LA COLLABORATION CONFÉDÉRALE,
INSTITUTION RÉUNISSANT LES 26 CANTONS.
LA TRADUCTION EST SUBVENTIONNÉE
PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE.
CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE À LA PUBLICATION
ACCORDÉE PAR PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE.

« UN VOYAGE EN SUISSE », TEXTE FRANÇAIS: FRANÇOIS CONOD
TROIS CENT QUATORZIÈME OUVRAGE DE BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE BETTY SERMAN,
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES: BERNARD CAMPICHE
PORTRAIT DE DIRK VAHINGER: YVONNE BÖHLER
COUVERTURE: ŒUVRE ORIGINALE DE CAROLE ALTENBACH
PHOTOGRAVURE: BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE: IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND (OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)
ISBN 978-2-88241-315-4

TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR LA PRÉSENTE ÉDITION
© 2008 NAGEL & KIMCHE, ZÜRICH, IM CARL HANSER VERLAG, MÜNCHEN
ET AUX DIFFÉRENTS AUTEURS ET ÉDITEURS CONCERNÉS
(VOIR LE DÉTAIL PAGE 289 DU PRÉSENT VOLUME)

TITRE ORIGINAL:

« DIE SCHWEIZERREISE. ERZÄHLUNGEN AUS DEN KANTONEN »

HERAUSGEGEBEN VON DIRK VAHINGER

POUR LES CARTES DES CANTONS: © BFS, THEMAKART 2008

© 2013 OFFICE FÉDÉRAL DE LA STATISTIQUE – OFS

ESPACE DE L'EUROPE 10 – CH-2010 NEUCHÂTEL

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE:

© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

Table

HELEN MEIER (Appenzell) <i>La leçon de natation</i>	9
KLAUS MERZ (Argovie) <i>Ruines trémolo</i>	19
ADELHEID DUVANEL (Bâle) <i>Le châte</i>	27
LUKAS BÄRFUSS (Berne) <i>Los Angeles</i>	31
JEAN-DOMINIQUE HUMBERT (Fribourg) <i>Si tu venais et autres textes</i>	45
ANNE CUNEO (Genève) <i>Rhino, souvenir d'un squat disparu</i>	57
EMIL ZOPFI (Glaris) <i>Le temps des lunules</i>	67
SILVIO HUONDER (Grisons) <i>La face sombre de la lune</i>	79
LEO TUOR (Grisons) <i>Au-delà des colonnes, la vallée</i>	91
ALEXANDRE VOISARD (Jura) <i>L'adieu aux abeilles</i>	101
ERWIN KOCH (Lucerne) <i>Oncle Ruedi et les sirènes</i>	111
ANNE-LISE GROBÉTY (Neuchâtel) <i>La fiancée d'hiver</i>	119
PETER WEBER (Saint-Gall) <i>Berlin</i>	129
ISOLDE SCHAAD (Schaffhouse) <i>Le rêve du procureur</i>	135
GERTRUD LEUTENEGGER (Schwytz) <i>Un million de roses d'Odessa</i>	145
PETER BICHSEL (Soleure) <i>Monsieur Busant</i>	157

ALBERTO NESSI (Tessin)	
<i>Je ne sais pas si j'étais heureux</i>	175
BEAT BRECHBRÜHL (Thurgovie)	
<i>Un coup d'épée dans l'eau</i>	185
DOMINIK BRUN (Unterwald)	<i>Du coin de l'œil</i> 191
MARTIN STADLER (Uri)	<i>Le tunnel de la mort</i> 197
MAURICE CHAPPAZ (Valais)	<i>Je continue d'errer</i> 205
JACQUES CHESSEX (Vaud)	<i>Un crime en 1942</i> 213
THOMAS HÜRLIMANN (Zoug)	
<i>En Ford à travers la Suisse</i>	221
RUTH SCHWEIKERT (Zurich)	<i>Cacabuètes</i> 237
CHARLES LEWINSKY (Zurich)	<i>Agnès</i> 249
Notice éditoriale	273
Repères biographiques	279
Sources	289



APPENZELL

Helen Meier

La leçon de natation

À vrai dire, ce que je raconte maintenant devrait être passé sous silence, c'est ne rien dire qui conviendrait le mieux. Les mots, surtout les mots choisis, transforment les faits, il n'y a qu'un fil entre un crime et ce que, justement, il n'est pas, un meurtre prémédité. L'auditeur doit faire diablement attention, il aura tendance à confondre prématurément, comme je le fais à chaque fois, victime et coupable. Il n'y a pas de cadavre dans cette histoire. Ou tout au moins, il restera introuvable. La nature s'en chargera, elle que nous regardons avec nos étroits yeux d'humains, elle qui devrait satisfaire nos besoins en terre et en eau, alors que nous avons la nostalgie du jardin d'Éden où la lionne dort à côté de l'agneau. C'est la nature qui fait de nous des victimes. Pour une fourmi isolée, la fourmilière est aussi incompréhensible qu'indispensable à sa survie, et bien qu'apparemment elle coure librement dans tous les sens, elle est prisonnière. Chaque fourmi est au service de la loi qui la domine, et il n'en va pas autrement de nous. Nous sommes les victimes accomplies de la nature. De notre libre

arbitre tant vanté, je n'éprouvais rien, là-dehors sur le lac, dans les vagues qui venaient à notre rencontre avec un vertigineux mouvement de bascule, cette irrésistible et douce cruauté qui m'ébranle à chaque fois. Je peux supporter cette secousse sans dommage, je suis robuste. Celle qui nageait à mes côtés le pouvait moins bien. Une angoisse secrète la creusait et lui faisait le visage pâle et mince. J'avais dû beaucoup parler, de manière persuasive, avec chaleur et compréhension, pour l'amener là où nous étions, sur le lac. Tu es en train de te détruire toi-même, que j'ai dit, je vais t'aider à transformer cette pulsion de mort en pulsion de vie, elle te procurera des énergies insoupçonnées. Tu parviendras à tout ce que tu souhaites. J'ai vu la lumière dans son œil, et j'ai su à quoi elle pensait. Là, tu te mets toi-même en travers de ton propre chemin. Tes quasi-accidents de voiture me font également soucier, hier il a manqué une fraction de seconde pour que tu meures. C'est quoi, cette inattention, cet état de demi-sommeil engourdi, cette conscience embrumée, mi-insouciant mi-triste ? C'est toi. C'est une partie détachée de toi, la partie que maintenant nous voulons intégrer. Elle doit te servir au lieu de te détruire.

L'eau du lac avait une température telle qu'elle ne peut s'installer qu'après des semaines de nuits chaudes et de journées torrides. L'eau semblait ce qu'elle semble toujours aux naïfs, une coquille protectrice, un élément qui nous entoure comme de l'air. Elle est sournoise, perfide, il ne faut jamais l'oublier. Absolument sans danger si tu nages avec moi, ai-je dit, je suis comme une barque qui t'accompagne. Vois-tu, je te prendrai sur le dos comme cela si tu te fatigues ; par jeu, je l'ai soulevée dans mes bras. Tu

sens comme l'eau t'enlève du poids, elle te rend légère comme une plume, tu t'agrippes à mes robustes épaules, ces couennes de lard boucanées. Elle a ri à gorge déployée, s'est balancée de haut en bas sur ses orteils, touchant les cailloux du fond. J'entendais ce rire pour lequel je l'ai toujours enviée. Peut-être que mon mari l'aime à cause de son rire, il est musicien. Tu peux te fier aux grosses, ai-je dit, elles nagent et plongent comme des baleines, leur température corporelle n'est pas soumise à de dangereuses fluctuations. Tu te réveilles la nuit, à deux heures, lui ai-je dit, match nul entre la douleur qui te monte dans le corps comme une marée et qui reflue comme par enchantement au bout d'un moment, le moment où tu as tourné en rond et parlé avec toi-même. Que t'es-tu dit, souviens-toi, que t'es-tu dit : douleur, que signifies-tu ?, je dois comprendre ton langage. Tu signifies mon angoisse. L'angoisse est une pieuvre aux nombreux tentacules. C'est l'angoisse qui grouille en toi. Et c'est maintenant l'occasion de saisir la pieuvre par un tentacule et de l'arracher à tes entrailles. Nous allons nager au large, aussi loin que possible, et tu te prouveras que tu oses et que tu en es capable. Que tu as vaincu la pieuvre. Ne me raconte pas toujours qu'une fois, tu t'es noyée. Presque noyée, pour dire la vérité. Domptée par ta juvénile insouciance, dans une ivresse d'apesanteur, tu t'es laissé emporter au loin, tu as fui la terre ferme, un dauphin à la peau d'acier. Le retour a été un combat pour la vie. Les vagues étaient contre toi, elles te transperçaient jusqu'à la moelle. Elles ont pénétré dans ta bouche, dans tes oreilles, elles se moquaient de toi. Ce coup-là on t'aura, qu'elles criaient, tu ne nous échapperas pas. Tu voyais l'horreur de l'abîme, et qui l'a vue une fois ne

l'oubliera plus jamais. Tu criais et luttais. Le découragement et la fatigue commençaient à te paralyser. La froide mort t'étreignait. Pour la première fois, tu l'as vue, elle pénétrait en toi. Le frémissement de ton corps ne l'a pas déséquilibrée. Elle s'écoulait hors de toi, tu l'avais portée en toi. L'horizon se noyait, réapparaissait, se noyait à nouveau. Tu criais encore et tu frappais l'eau. Là encore, la peur était le feu qui te crava-chait. Le pêcheur qui t'a hissée dans sa barque, tu ne l'as vu qu'en ombre. Tu étais couchée sur les planches, la nuit devant les yeux, dans tous les muscles le poison. Tu ne pouvais pas te réjouir de ton sauvetage, tu avais mal au cœur, tu tremblais. Le sang noir dans tous tes capillaires, tu ne l'as plus jamais fait ressortir. Voici venu le temps de la dialyse. Aujourd'hui, tu te purifies, tu essuies de ton cerveau les traces de ton ennemie. Aucune peur ne vit seule, elle aime ses hideux frères et sœurs, elle est suspendue à eux comme le grain à la grappe, la grappe de la mort. Tu perds de l'argent, des billets de cinq cents, de mille, glissent hors des poches de ta veste, tu erres hébétée. La sombre humeur de ton être, la négligence, la confusion, le je-m'en-foutisme, tout cela empire encore. Tu deviens un danger pour tous ceux qui t'entourent. Quand tu donnes aux gens l'occasion de gagner de l'argent, des montants élevés, tu en fais des voleurs. Tu me rentres dedans, tu abîmes ma voiture devant mon propre garage. Ne me dis pas que c'était il y a longtemps. Vite oublier tout ce qui est désagréable, voilà ta spécialité.

La journée est propice, comme c'est beau, le lac qui s'offre à nous! Moelleux, chaud, sans passion, un matin d'été comme dans les livres. Et je suis à tes

côtés, nageuse intrépide à la psyché bien ordonnée. Tous les matins, je renais au monde. Je ne suis pas comme toi une pourrisseuse de passé avariée. Mon ciel nocturne est limpide, tandis que le tien, je suppose, est sillonné d'éclairs, il gronde et tonne, comme si les dieux étaient ressuscités. Ne cherche pas le fond avec ton orteil, tu ne le trouveras pas, mais c'est exactement ce qui ne devrait plus t'angoisser. Nous avons dépassé la zone côtière, tu vois enfin ce que nager veut dire, une activité humaine élémentaire, aussi sûre que la marche. Tu sais bien que la Terre bouge, et pourtant tu marches tranquillement. C'est exactement ainsi qu'il te faut nager. Ne tremble pas, je suis ta Terre. Tu n'as pas confiance, voilà d'où proviennent tes difficultés. Méfiante et incrédule, voilà ce que tu es, une qui voit tout en noir, qui se prend au sérieux, au moindre caca de poule, ton cœur bat la chamade. À chaque instant, tu te retournes, tu veux savoir ce qu'il y a derrière toi, sous toi, au-dessus de toi, ce qui fleurit sur les montagnes, ce qui menace dans les profondeurs. Incapable d'insouciance, incapable de sexualité. Elle est don de soi, les yeux fermés. Disons-le nettement, je retourne le couteau dans la plaie, mais disons-le aussi nettement, tu n'as encore jamais eu d'orgasme. Ça t'étonne, tout ce que je sais de toi, tu aimerais savoir d'où je le tiens. Le miroir de ton angoisse me le raconte. Veux-tu enfin vivre, libre, sans entraves, comme il convient à une femme bientôt quadragénaire? Veux-tu enfin prendre conscience de tes possibilités? Un homme — c'est à dessein que je ne dis pas mon homme, aucun être humain n'appartient à un autre — te fait les yeux doux. Je choisis cette vieille expression, faire les yeux doux. Embellir ce qu'on regarde, et j'attends patiemment que la beauté

tombe définitivement en poussière à force de beauté. On en reparlera plus tard, quand tu auras réussi ton examen de natation.

Elle nageait à côté de moi, et je l'observais. Comment est-ce qu'elle le prenait ? Ce que j'ai mentionné en dernier était le plus délicat. Elle allongeait ses brasses, riait en me regardant, la tête tournée de côté, ses mouvements étaient calmes. Je devais modérer les miens, ce qui me contrariait un peu. L'eau est mon élément. En elle, je perds ma lourdeur, et aussi ma mélancolie, ma démarche de canard, ma transpiration constante, mon sentiment de toute cette chair pendouillante et inutile. Dans l'eau, je me sens parfaite, modelée avec netteté. Des pensées germent en moi. Je suis constituée de muscles qui travaillent avec précision, gracieux et mélodieux. Je suis une athlète, pas un monceau de graisse tremblotant. Qu'on puisse avoir peur dans l'eau, je ne le comprends pas. C'est drôle : la tristesse que j'éprouve à l'idée d'une nouvelle journée écoulée sans que j'aie accompli quoi que ce soit d'exceptionnel ne s'en va que quand je nage. Quand je nage, le sens de la vie m'apparaît clairement : je dois me comporter de façon à ne pas couler. Mon chemin, je ne dois pas le chercher, il m'est donné. Mon sentiment de l'absurde est resté dans la cabine avec mes vêtements. Rentrée du travail chez moi, je repars immédiatement, au lac ou à la piscine couverte. Quand je reviens, je ne retrouve plus mon mari, ce qui me soulage. J'oublie que nous ne nous parlons plus, ou seulement de ce qui ne nous concerne pas. Il joue le soir dans l'orchestre municipal. Après avoir nagé, je m'assieds de bonne humeur pour manger. L'essentiel est fait, maintenant je peux laisser les

choses suivre leur cours. Je suppose que tous ceux qui sont pris d'une manie tous les jours à la même heure, qui font invariablement la même chose, souffrent du même problème que moi. Leur souffrance secrète les tourmente comme les puces un chien sans maître. Les uns fument, les autres halètent le long d'une forêt, les uns s'avachissent devant la télé, les autres contemplant à la loupe la collection d'or qu'ils ont apportée à la maison du coffre de la banque dans une pochette miteuse, pour la rapporter à la banque le jour même dans la même pochette.

Dans la vie, il convient de cacher l'absurde de façon convenable. Moi, je nage. Ma graisse me porte. Je me sens à la hauteur de ma puissance. Celle qui nage aujourd'hui à côté de moi, je l'observe depuis un certain temps. Hier, ça a fait la cinquième fois que je l'ai rencontrée avec mon mari. Ils sont assis dans mon appartement, boivent de la bière blanche avec des tranches de citron, et bavardent. Ce qu'ils se racontent, voilà qui n'est pas clair pour moi. À peine j'entre dans la pièce qu'ils me regardent et se taisent. Elle ne tarde pas à prendre congé. Elle porte des shorts moulants. Et file sur son vélo. Il la regarde partir. Elle donne un coup de sonnette, se retourne à moitié, disparaît dans la courbe du sentier. Maintenant ses brasses sont devenues plus lentes. Dans un instant, elle me demandera de retourner au bord avec elle. J'envie son bonheur. Elle a remporté sa plus belle victoire, celle sur elle-même. Dans le hall de l'hôtel, j'ai l'habitude de boire un café après avoir nagé. C'est là que j'ai fait sa connaissance. Elle travaille comme secrétaire à l'hôtel où se trouve la piscine couverte. Depuis quelque temps, mon mari lui donne des leçons de piano. Elle joue comme on joue quand on a

commencé à s'exercer à un âge avancé, ou qu'on a recommencé après des décennies d'interruption. Le décalage entre ses doigts qui ne sont plus enfantins et les morceaux pour débutants me dérange, ça m'est pénible. Avec le piano, c'est comme pour la vie, on ne peut rien rattraper. Chaque chose en son temps, cette loi ne peut être transgressée qu'en n'étant pas convenable. Il est inconvenant de ne pas se comporter selon son âge et son milieu.

Tout ce que je raconte là s'est passé il y a des années. À coup de brasses énergiques, je me suis éloignée d'elle, l'ai laissée seule, et, comme escompté, elle s'est mise à paniquer. Elle a commencé à taper sauvagement autour d'elle, à crier, sa tête disparaissait, resurgissait, elle criait et appelait au secours. De loin, je la voyais s'enfoncer, remonter, s'enfoncer, se débattre. Cela a duré un certain temps jusqu'à ce que la surface du lac soit nette. J'ai nagé jusqu'au bord, alerté la police. On n'a jamais retrouvé son cadavre.

Non, ce n'est pas ainsi que ça s'est passé. Je ne l'ai pas quittée, suis restée à ses côtés, me suis aperçue au bout de quelque temps qu'elle avait nagé au-delà de ses limites. Elle s'est mise à taper autour d'elle de façon incontrôlée. Yeux grand ouverts, bouche béante, elle s'agrippait à moi, avalait de l'air et de l'eau, rotait, criait, haletait : aide-moi. Elle a gargouillé et a coulé comme une pierre. Non, ça ne s'est pas passé ainsi. Elle s'est cramponnée à moi, je lui ai mordu les mains, lui ai tapé dessus, nous avons combattu l'atroce combat que je n'oublierai plus jamais. Une seule chose comptait, elle ou moi. C'est elle qui a perdu, a glissé en biais loin de moi, a disparu dans le noir. Mais comment ça s'est passé, comment ? De

mes dernières forces, je l'ai ramenée sur le rivage, après qu'elle m'eut étranglé dans une semi-inconscience. J'avais dû lui taper très fort sur la tête, à plusieurs reprises, elle continuait à me serrer le cou. D'un bras, je la maintenais hors de l'eau, et je nageais de l'autre. Arrivée au bord, elle n'en pouvait plus, elle est retombée dans les vagues. Comment ça s'est passé, comment ? Je l'ai tirée sur la rive. J'ai appelé un médecin, qui a constaté sa mort. Arrêt cardiaque, eau dans les poumons. Le médecin est reparti. Je suis restée auprès d'elle. Il n'y avait plus personne sur la plage. Je lui ai parlé. Puis je l'ai gentiment repoussée à l'eau. Une de ces tempêtes subites a éclaté, de celles qui changent tout en quelques minutes. Elle a disparu dans l'écume des crêtes, pour toujours, j'espérais.

Mon mari m'a quittée, a emménagé chez elle, elle s'occupait de lui. Il avait toujours besoin de quelqu'une pour s'occuper de lui. Puis elle est partie et il m'est revenu. Mais qu'ai-je à faire d'une pareille chiffé molle ? Elle est partie pour la Baltique, s'y est mariée, m'a envoyé une carte postale illustrée, son époux possède un hôtel, un avec des tourelles façon pâtisserie. Je l'imagine en train de se promener le long des vagues plates avec ses jambes d'échassier, comme si elle était une fabuleuse nageuse. Comment elle est revenue sur le rivage ? Au bout de peut-être cinq ou six cents mètres, j'ai dit on fait demi-tour, bravo, tu as surmonté tes appréhensions, vois-tu, c'était une promenade. Ne tirons pas trop sur la corde, tu te sens encore en forme. Je lui ai fait la conversation, je l'ai distraite avec des anecdotes sur lui, comment il se coupe les ongles et fait un petit tas

avec les rognures, comment il se teint la barbe, comment il collectionne les cheveux accrochés au peigne dans une petite boîte. N'y a-t-il pas une quantité de notions intimes qui, ornées de quelques fioritures, font rire les gens de l'extérieur?

Elle est tombée à genoux, a levé les bras, s'est laissé tomber à plat ventre, a tapé des poings sur la pelouse. Je te remercie, tu m'as aidée, sans toi je n'y serais jamais arrivée, a-t-elle crié, hors d'haleine d'excitation. Je me suis séparée du revenant qui, même en plein été, ne va jamais dans l'eau parce qu'il a peur d'attraper des rhumatismes, ses articulations de violoniste se gripperaient.

Et voilà, je vis tranquillement, pour moi. De cinq à six, en toute saison, j'ai mon heure de natation. Alors je suis excitée et froide comme une fiancée. Je dois avouer que je n'ai plus autant de plaisir qu'avant. Et je grossis encore, ça ne sert sans doute à rien. Je dois veiller à passer mes années de façon convenable. Qu'on soit aussi responsable de ses désirs les plus secrets, cela, je l'ai toujours cru. Je nage dans le lac chaque fois que le temps le permet, j'ai besoin d'espace, d'une surface vide illimitée, de vaguelettes qui m'attirent tendrement, dans le lac je suis heureuse.



ARGOVIE

Klaus Merz

Ruines trémolo

1 **A**U-DESSUS des lits du frère et de la sœur étaient suspendus trois portraits en couleurs. Otto Lilienthal. Jésus de Nazareth. Claude Dornier. Au pied du lit, sur une demi-colonne de marbre, le buste en plâtre d'Enrico Caruso contre la paroi.

Karl occupait le lit de gauche, pour que sa jambe raide ne dérange pas sa sœur quand, la nuit, il sortait et rentrait pour régler son existence sur Orion ou guetter un zeppelin. Toute sa vie, il a refusé de consommer des œufs, ce qui lui a valu, enfant déjà, le sobriquet de «Jaune d'Œuf». Sa sœur, on l'appelait «Petit Crapaud», car elle savait magistralement mêler ses cris perçants, pouh pouh, semblables à des cloches, aux appels prolongés des crapauds accoucheurs dans le potager de Jaune d'Œuf. De ses mains prestes, année après année, elle arrachait des branches au sureau et préparait ses incomparables, ses admirables tartelettes : *Les Petites Coquines*¹.

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

Lors d'un retour fortuit dans notre village, mi-novembre, nous avons été les témoins involontaires de l'explosion de la maison de Jaune d'Œuf. La protection aérienne a pu s'exercer pour de vrai. Les unités incorporées de la protection civile portaient leurs casques jaunes, les samaritains espéraient en secret qu'il y aurait des blessés.

Au bord de la zone interdite, où nous avons été retenus par les forces de l'ordre, les spectateurs conversaient entre eux avec bonne humeur. Et l'indestructible Kelterborn était effectivement en tournée avec sa boutique ventrale à bretelles.

La maison était vide depuis des années; pour des raisons de sécurité, les tuiles du toit, de vieilles « queues de castor », avaient été ôtées d'avance. Au fil des ans, les vitres des fenêtres s'étaient, comme on dit, liquidées d'elles-mêmes.

À travers la charpente humide au-dessus du tas de décombres, nous croyions percevoir la surface portante grise d'un planeur suspendu.

2 Le voyage hebdomadaire de Petit Crapaud la menait chaque fois à Beromünster par le chemin de fer à voie normale le plus raide d'Europe, où l'on essayait involontairement d'imaginer, derrière la collégiale, la future tour métallique de l'émetteur national de Beromünster, *nota bene* sur le territoire de Gunzwil, sur la plus haute traverse duquel un énergumène protestant du Wynental, à l'occasion d'une paisible excursion de la gym en pays lucernois, ferait un jour la pièce droite. (Par ailleurs futur père de triplés que même leur géniteur avait de la peine à distinguer et que, pour simplifier, on appelait simplement « gamin » dans tout le village, ce que de notre

côté, nous qui avons usé nos fonds de culotte sur les mêmes bancs d'école que Karl, Konrad et Kurt, nous ne pouvions pas vraiment comprendre.)

La sœur de Jaune d'Œuf, avec sa tendance habituelle aux cachotteries, et bien qu'elle ne fût pas catholique, s'adonnait à une prière muette dans la partie postérieure et sombre de la nef de la collégiale. Elle allumait deux cierges qu'elle réglait à forfait à la fin du mois, puis elle montait avec une grande confiance dans le car postal en direction de Lucerne.

Le trajet passait par Neudorf et Gormund, vers Hildisrieden, à la descente, où ceux qui le cas échéant obliquent à droite tombent inmanquablement sur l'ossuaire à côté de la chapelle commémorative de la bataille et sont obligés de penser à la légendaire victoire des indigènes sur la grande armée des Autrichiens. Rien que des os masculins, dans une cahute grillagée, et tous complètement blancs.

Suivaient encore des localités comme Rothenburg et Emmenbrücke, si on ne tenait pas compte des nombreux hameaux et des loueurs de voitures au bord de la route, avant que le car postal n'atteigne la ville des lumières, où comme tous les mercredis après-midi, Petit Crapaud était attendu par Enrico Käch pour sa leçon de chant.

(En tant que puîné d'une famille nombreuse de Zell/LU, il était à vrai dire prévu que Käch s'engagerait dans la Garde suisse, si la funeste Rome n'avait attiré le jeune homme hors de l'enceinte du Vatican et n'en avait fait un baryton.)

3 Les jours où il n'avait pas d'engagement fixe en tant que jardinier privé dans les cultures des familles d'industriels locaux – fer-blanc et tabac –, Karl

continuait de travailler à la version améliorée de son planeur suspendu dans le vaste grenier de la maison parentale qui, après la vague de grippe de l'an dix-huit, avait passé à parts égales au frère et à la sœur.

Déjà à l'âge de vingt ans, au cours de son long pèlerinage vers le nord, donnant çà et là un coup de main aux récoltes, Jaune d'Œuf avait fait sa révérence devant la tombe d'Otto Lilienthal, le père du vol à voile. — Le célèbre aviateur, à moins de cinquante ans, mais déjà avec plus de deux mille vols planés à son actif et une immense maîtrise de l'aérodynamique, avait mordu la poussière sur un aéroport berlinois en 1896.

Durant son pèlerinage, Jaune d'Œuf emportait avec lui les notes de Léonard de Vinci sur le vol à voile que, par crainte de l'espionnage industriel, ou parce qu'il avait peur de devenir prématurément la risée de ses contemporains, le génie de son temps avait rédigées dans son écriture en miroir difficile à déchiffrer. Jaune d'Œuf avait aussi emporté un miroir.

La voix du chef des opérations dans son mégaphone nous rappelait inconsciemment le froid mordant. Nous avons relevé le col de notre manteau et sommes restés plongés dans nos pensées, qui tournaient en larges voltes autour des frère et sœur oubliés, pendant que sous nos yeux on installait déjà le dispositif noir de mise à feu. De toute urgence, nous avons essayé, au moins dans nos têtes, d'ériger un possible monument à Jaune d'Œuf et à Petit Crapaud, avant que n'éclatent au-dessus de nous les applaudissements pour la démolition réussie de leur propriété, et qu'il ne reste rien d'autre dans nos mains vieillies que le maigre souvenir d'enfance de deux personnes plutôt âgées, dont en somme nous ne savions pas grand-chose.

4 Petit Crapaud chantait en regardant la Reuss, avec dans le dos Enrico Käch, une roulade difficile. Devant l'œil intérieur de la cantatrice flottait le corps astral du maître ténor napolitain, mort prématurément, avec sa tessiture de deux octaves et demie. De sa voix pondérée, avec son célèbre talent de comédien, il exécutait sa partie pour ainsi dire par-dessus les nuages.

À Lucerne, il s'agissait de rien moins que de la transposition du ténor Caruso en soprano de Petit Crapaud — à l'aide de l'accoucheur Käch, qui mettait sans arrêt en garde la sœur aux membres frêles et aux yeux placés bas contre les téméraires talents d'aviateur de son frère, et à qui on a dû promptement donner raison quand on a reconduit Jaune d'Œuf à la maison, sur son planeur transformé en civière. On l'avait ramassé en plein champ entre Schwarzenbach et Erlosen. Son genou gauche était fendu en deux, et bientôt il a été clair qu'il pourrait certes encore voler, mais plus jamais atterrir.

On en est arrivé à l'échange de lit entre frère et sœur. Petit Crapaud a fait une pause côté chant pour s'occuper du pilote. Dans sa tête, Jaune d'Œuf mettait au point des ailes plus étroites.

Ils ont mangé ensemble un gâteau d'anniversaire après l'autre, ont rendu les derniers hommages à Käch. Et parfois la sœur glissait un trémolo dans l'oreille de son frère, de sorte que là-dessus toute douleur passait, enflait et passait.

La nouvelle de la tristement célèbre pièce droite à l'occasion de la course avec la société de gym sur l'émetteur national de Beromünster n'atteignait plus guère l'isolement grandissant du frère et de la sœur que comme une rumeur.

5 De nombreuses années plus tard, on a pu voir Jaune d'Œuf à bord d'un bateau de ligne sur le lac de Constance. À Friedrichshafen était ancré le Dornier DOX, le grand hydravion. Jaune d'Œuf a compté les moteurs, il y en avait bel et bien douze. Il n'a plus senti la rigidité de sa jambe d'appui quand le colosse argenté s'est lentement élevé au-dessus de l'eau et a disparu en direction de Meersburg. Et en ce grand jour, à nouveau à bord du bateau de ligne, il s'est presque remis de la douleur d'avoir perdu sa sœur qui, un soir, sans prendre congé, l'avait simplement quitté pour Caruso.

Le Seigneur était au Ciel, avait dès lors Jaune d'Œuf l'habitude notoire de dire quand quelqu'un le saluait par-dessus le thuya, à travers le feuillage du hêtre. Comme Petit Crapaud, il n'appartenait à aucune confession particulière, mais toute sa vie il est resté impressionné par le Nazaréen qui avait guéri des malades et marché sur les eaux où il avait vu flotter le Dornier. – Lui aussi, Dornier, émule de Lilienthal, rival du comte Zeppelin et, malgré toute son obsession technique, grand admirateur d'Enrico Caruso.

Les deux reporters sur leur podium de bois ont mis en marche le moteur de leur caméra, le bâtiment s'est effondré sur lui-même plus doucement que prévu. Les tuyaux tournants des pionniers et des pompiers ont arrosé le nuage de poussière.

Avec notre caractère incorrigible, nous aurions bien aimé voir planer au-dessus des ruines une des surfaces porteuses de Jaune d'Œuf. Même le son estompé d'un trémolo expirant aurait fait l'affaire. Au lieu de cela, la présidente de commune s'est avancée

sur la place et a remercié l'officier du service civil pour la réussite de la démolition. De la poussière sur les épaules, nous avons repris notre chemin.



BÂLE

Adelheid Duvanel

Le châle

MARITA ne vit plus, à vrai dire, elle demeure dans la plus grande solitude, qu'elle supporte uniquement parce qu'elle voit un pianiste à travers leur fenêtre respective, par derrière ; sa flamboyante crinière rousse chatoie. Tous les jours il travaille au clavier de son piano à queue, mais elle n'entend pas un son car sa fenêtre reste toujours fermée. Marita tricote pour le pianiste un châle long et large qu'après de nombreuses heures de travail, elle emballe dans un papier de soie. Elle veut traverser la rue avec le paquet sous le bras et se trouve mêlée à une foule considérable qui manifeste, ou célèbre une fête. Elle se passe la courroie de son sac à main par-dessus la tête, car il y a déjà eu des vols à l'arraché. Comme la sangle est courte et que les gens pressent Marita de tous les côtés, elle se fait presque étrangler ; la courroie lui cisaille le cou et manque l'égorger. Elle essaie de la tirer vers le haut, par-dessus la tête, pour se libérer. La sangle lui arrache les lunettes du nez, elles tombent sur l'asphalte et sont piétinées par les gens. Marita presse contre sa poitrine le sac et le châle dans son

papier de soie et atteint enfin l'autre côté de la rue, où elle sonne à une porte d'entrée. Au bout d'un temps assez long, le pianiste ouvre. Elle le voit flou, car elle n'a plus ses lunettes; elle monte un escalier derrière lui et pénètre avec déférence dans la chambre au piano. Plus tard, Marita ne se souvient plus si le pianiste lui a dit merci pour le châle. Mais il a expliqué que dans la chambre d'à côté, sa femme malade était alitée depuis des années: «Tout lui fait mal, tout son corps, même les cheveux.»

Maintenant, Marita va rendre visite au pianiste tous les soirs et l'écoute s'exercer, mais elle ne veut pas voir sa femme. Elle s'imagine la malade allongée dans une pièce étroite sur un lit blanc en fer; au mur, il y aurait un petit tableau, peint par une nonne, qui représenterait un enfant avec des souliers trop grands. Marita demande comment donc la maladie a commencé; le pianiste répond que sa femme lâchait tous les objets et que ça la faisait crier de désespoir, car elle voulait toujours faire les choses comme il faut. Marita n'oublie rien des conversations qu'elle mène avec le pianiste. Elle remarque qu'elle se contredit souvent; c'est pourquoi il la prend peut-être pour une menteuse. Marita sait qu'il y a des années qu'elle n'est plus belle; son visage est devenu spongieux, son corps de même, et ses lèvres autrefois charnues ont l'air d'avoir été sucées de l'intérieur. Ses nouvelles lunettes ont une monture en or.

Un jour, le pianiste prépare le porridge que mangeait toujours son grand-père; il s'agit d'une mixture grisâtre que Marita et le pianiste ingurgitent en silence dans la cuisine. Le chat du pianiste, qui est informe et, selon Marita, dont le visage exprime la déception, a été opéré il y a des années, le vétérinaire

a extirpé de sa poitrine une tumeur grosse comme une mandarine. Depuis, le pianiste dit tous les jours à haute voix: «Encore heureux qu'il soit toujours vivant; peut-être n'est-ce qu'une dernière flambée de ses forces.» Comme le monde intérieur de Marita est plus grand que son monde extérieur, elle s'efforce de le cadénasser, car elle croit que s'il venait à se manifester, cela constituerait un danger pour elle et le pianiste, mais dans ses rêves elle parle souvent à haute voix, se réveille dans la chambre obscure et entend s'éloigner les pas du pianiste. Puis elle pleure.

Marita achète tous les trois jours un lys blanc pour le pianiste; il le met dans un grand vase en verre sur le piano noir; la fleur tremble un peu quand sa musique retentit dans la pièce. Tout ce que Marita entend semble avoir été composé par lui-même; quand ses doigts incroyablement gras courent sur les touches, les objets dans la chambre gémissent. Même quand il joue d'après partition, cela ne sonne jamais comme du Beethoven ou du Chopin, ce que Marita regrette. Marita s'étonne que le pianiste, à coup d'ardentes imprécations ou dans la douleur, tape de sa main droite, très charnue pour un pianiste, sur un cœur imaginaire au côté droit de sa poitrine; elle-même ne peut pas s'y tromper, elle sent toujours où se trouve son cœur.

Un jour, alors que les doigts du pianiste roulaient sur les touches comme des baguettes de tambour, il se lève soudain, balaie du piano le vase au lys, ce qui atterre Marita la ménagère, il agrippe le châle long et large posé sur le dossier d'une chaise antique (Louis-Philippe), le balance sur Marita et crie: «Qui vous a permis de me tricoter un châle? Disparaissez de ma vie!» Ses narines frémissent, puis se figent, large

ouvertes, son visage est blanc. Marita dégringole l'escalier ; ce qui la fait le plus souffrir, c'est qu'il lui ait dit « vous » ; après tant de verres de Ricard, il lui avait pourtant permis de l'appeler Maurus et de le tutoyer. Il ne l'appelait jamais par son nom, mais l'avait tutoyée dès le début. Comme Marita arrive dans la rue, une cloche tinte, qui emplit l'heure tardive comme la plainte d'un mourant. Elle prie les saints dont, enfant, elle a fait connaissance au catéchisme, et dont certains ont été déçus par l'Église lors du dernier concile, ce qu'elle ne sait pas. La lune dans le ciel ressemble à un ballon jaune d'où se serait échappé un peu de gaz, et l'étoile au-dessus semble aussi précise que le cadran lumineux de son réveil ; c'en est presque une consolation.



BERNE

Lukas Bärfuss

Los Angeles

MÈRE attend déjà en bas au bord de la rue. Quelqu'un a dû l'aider à descendre l'escalier. Elle s'est faite jolie. Elle porte une robe vert bouteille, elle a relevé ses cheveux, et sur ses joues le rouge brille.

« Hello », je dis, et je me penche vers elle. Elle tend son cou maigre et nous nous embrassons. Puis maman lève les bras pour que je puisse la prendre. Je la soulève de la chaise roulante et la dépose sur le siège du passager. La chaise roulante, je la coince dans le coffre de la fourgonnette et m'étonne de son poids. Mère est beaucoup plus légère.

« Bon, alors on y va, d'accord », dit maman en balançant ses moignons de jambes au bord du siège. Elle est excitée comme une écolière. Je sens son parfum. Il est doux.

« Pourquoi tu me regardes comme ça, dit-elle, tu sais que je suis nerveuse. Nous ne nous sommes pas vues depuis Dieu sait combien de temps. Là-bas, je suis indésirable. »

« Claire aimerait te voir plus souvent », ai-je dit en démarrant le moteur. « C'est toi qui trouves toujours une excuse. »

Il est encore tôt. Quand maman convoque quelqu'un, il s'agit d'arriver tôt. Pas encore d'affluence sur l'autoroute. Dans la ravine que nous traversons sur un viaduc s'étire le brouillard matinal, et la fumée sort des cheminées en fils ténus vers le ciel.

« Si seulement elle larguait ce bon à rien », dit-elle.

« Mais essaie de comprendre, maman. Elle ne le quittera pas. Ils s'aiment. Tu sais ce que ça veut dire, l'amour ? »

À travers ses verres de lunettes épais, maman suit du regard une voiture de sport rouge.

« Et de toute façon, dis-je, tout en sachant que cela ne changera rien, que deviendrait Jo ? »

« Moi aussi, je vous ai élevés seule », siffle-t-elle. « Pas besoin d'un homme pour ça. Un homme peut-être, mais sûrement pas un bon à rien. Je l'ai compris suffisamment tôt. J'ai flanqué tout son bazar à la rue. Et bon vent. Il ne s'est plus jamais montré, tu comprends, pas une seule fois. Je n'ai pas vu un seul centime. J'y suis arrivée toute seule. Est-ce que ça vous a fait du tort, à Claire et à toi, d'une quelconque façon ? »

« Il ne s'agit pas de ça », dis-je. « Elle n'a pas besoin de tout faire comme toi. Elle a sa vie à elle. »

« Tu parles... Simplement, elle est trop fière pour admettre que j'avais raison. Je le savais depuis le début. " Avec celui-là, lui ai-je dit, avec celui-là tu auras des problèmes. »

« Elle est trop fière. Moi aussi je suis fière, elle tient ça de moi. J'étais trop fière pour supporter un bon à rien. Voilà la différence. Ensuite elle se fait engrosser, et maintenant elle a des problèmes. »

« Mais elle n'a pas de problèmes », dis-je.

« Et ces déménagements à répétition, rétorque maman, ce n'est pas un problème, peut-être ? Ils doivent fuir quelque chose. Et ça ne fait pas non plus de bien au petit Jo. Comment veux-tu qu'il se fasse des amis ? »

Aujourd'hui, ma sœur vit à Spreitenbach, mais avant, Roman et elle ont sillonné la Suisse pendant quelques années, ils ont habité ici ou là. Six mois à Etziken près de Soleure, quelques mois dans le canton de Nidwald, et deux semaines à Bargaen, le coin le plus éloigné du canton de Schaffhouse. Je les ai aidés pour la plupart de leurs déménagements. Bargaen m'a plu, non pas à cause de Bargaen en soi, mais pour la jolie route qui descend à travers le village jusqu'à la douane et finit à Blumberg/Allemagne. Pendant deux semaines, tous deux ont apprécié la viande bon marché, puis il n'y a plus eu de travail sur le chantier où Roman posait des carreaux. Ils ont donc remballé la vaisselle dans les caisses, les habits dans l'armoire anti-mites, et ils m'ont appelé.

« Écoute, a dit Claire au téléphone, nous devons de nouveau partir d'ici. Roman a trouvé du travail dans le Prättigau. Sois gentil et viens dimanche prochain avec la camionnette. Un voyage suffira. Roman et toi prendrez la camionnette, Jo et moi irons en train. »

« Comment s'appelle le bled ? », ai-je demandé.

« Küblis », a-t-elle dit.

« Et combien de temps met-on de Bargaen à... Küblis ? »

« Roman dit deux heures et demie. Mais tu sais comment il conduit. Vous devriez pouvoir le faire en deux heures. »

Claire et Roman ne possèdent pas grand-chose, mais il semble qu'ils aient tout le nécessaire. Et ma sœur réussit chaque fois à installer sa conception du confort dans le plus triste des appartements.

Du temps de Küblis, l'enfant avait trois ans. En ce temps-là, je voyais rarement Claire. Aller à Küblis me prenait plus de trois heures, et en plus je n'aimais pas la région. Une fois, je lui ai rendu visite, c'était un dimanche. Après le repas de midi – c'était fameux, ma sœur est une cuisinière merveilleuse – nous sommes allés à Klosters. On était en septembre ou en octobre. Les arbres jaunissaient. Klosters était mort, et les rares personnes à se promener dans les rues projetaient de longues ombres. Nous avons bu un café dans un tea-room vieux rose. Il y avait des éclairs sucrés difficiles à manger avec une fourchette à dessert. Une pendule électrique sonnait les quarts d'heure comme le carillon de Big Ben. Les lampes étaient en cristal et pendaient bas sur les tables. Le petit Jo pleurait tout le temps. On n'arrivait simplement pas à le calmer. Voilà pourquoi je ne suis plus jamais retourné à Küblis. Ce n'est pas la faute de Küblis, pas non plus celle du petit Jo. À sa place j'aurais aussi pleuré.

Maman veut boire du thé, donc je quitte l'autoroute au prochain relais. Comme je conduis la voiture jusqu'à une colonne à essence, maman pêche son porte-monnaie dans son sac à main bleu et me presse dans la main un billet de vingt. Le diesel glougloute tout en bas dans le réservoir, mais je ne l'entends pas. Le bruit de l'autoroute est trop fort. Ce que j'entends, c'est un tube à la guimauve qui glapit du haut-parleur au-dessus du kiosque: «... sie wohnt auf dem

*Hausboot, Pretty Belinda, jedermann nennt sie Pretty Belinda...*¹ »

Puis nous nous installons sur des tabourets de bar rouge sang à un comptoir d'acier chromé en forme de U. Je voulais prendre place à une des tables, mais maman a insisté pour que nous nous asseyions au bar. Je crains pour son équilibre, car elle n'a pas de pieds à poser sur le repose-pieds. Maman boit son thé avec quatre tablettes d'édulcorant. Elle tient la tasse des deux mains. Ses mains sont bleues. La serveuse m'aime bien, mais je n'ai d'yeux que pour la forêt-noire qui danse la valse avec la tarte aux pommes dans la vitrine réfrigérée. Je taperais volontiers dedans. Sauf que ma mère est assise à côté de moi. Je ne mange jamais de sucreries en sa présence. J'ai peur que ça ne l'offense. De sa vie elle n'a jamais enfoui sa bouche dans les douces couches de la crème fouettée. Elle ne connaît pas le goût des têtes de nègre. Voilà peut-être la raison. Je suis fou de douceurs.

À l'autre bout du comptoir, un chauffeur montre du doigt la publicité lumineuse. Il est neuf heures du matin, et il veut une saucisse grillée. La serveuse secoue la tête, seulement le petit déjeuner, *breakfast only*. Il jure dans une langue que personne ne comprend.

Maman me fait un signe. Je pousse la chaise roulante jusqu'au tabouret de bar. Elle se laisse doucement glisser dedans. Puis elle roule jusqu'aux toilettes.

« Affreux, dit la serveuse en encaissant, comment est-ce qu'elle y arrive ? »

« N'est-ce pas, c'est ce que je me demande toujours. Mais elle est vaillante. »

¹ « Elle habite dans sa péniche, Pretty Belinda, tout le monde l'appelle Pretty Belinda... » (N.d.T.).

« J'aimerais mieux mourir que me faire amputer des pieds », dit-elle en tordant les lèvres comme des élastiques.

« Au moins, elle n'a pas besoin de travailler ici », dis-je en guise de réponse. Elle me jette un regard qui se voudrait méchant, mais je le trouve mignon, et pour la première fois elle me plaît.

Avant de partir, maman achète chez le fleuriste une couronne de fleurs séchées. Le trafic a augmenté. Maman laisse tomber sa tête de côté. Elle se met à respirer profondément. J'allume la radio et espère qu'elle ne se réveillera pas.

Après Küblis, il y a eu Merligen. C'était le bon temps. J'aimais cet appartement avec vue directe sur le Niesen, qui domine le lac de Thoune. Durant dix-huit mois, j'ai habité juste à côté, et chaque fois que j'en avais envie, je pouvais monter dans la voiture, et une demi-heure plus tard j'étais installé sous la tonnelle ensoleillée.

Puis c'est moi qui ai déménagé. Mais entre-temps j'avais appris à mieux connaître Roman. Aux trajets dans ma fourgonnette – à l'arrière, les tableaux, le lit et la vaisselle, toutes choses devenues presque familières –, aux heures vibrantes et muettes sur l'autoroute, d'un nom sur la carte routière à un autre nom sur la carte routière, était venu, à Merligen, s'ajouter le quotidien. Ou ce qu'on croit être le quotidien. Je voyais Roman rentrer à la maison après son travail. Je voyais ses cheveux mouillés lui coller à la tête, et je voyais à quel point le peignoir que Claire lui avait offert pour son anniversaire lui allait mal. J'arrivais le soir à Merligen avec des sacs pleins de victuailles. Je faisais la cuisine pour nous quatre. Je mettais la table. Je m'étonnais des somnifères dans le

tiroir. Je les voyais mâcher. Roman mâchait comme un forcené. Claire mâchait impitoyablement. Jo ne mâchait absolument pas. Je jouais avec lui à un jeu de société idiot auquel Jo voulait toujours jouer. J'ai aidé à peindre le salon en blanc. Je portais les bouteilles de whisky vides au conteneur. J'étais là quand Claire et Roman se sont disputés pour savoir qui, la veille, n'avait pas correctement fermé la fenêtre dans la chambre de Jo et était responsable de son rhume.

Dans son sommeil, maman fait avec la main un geste de refus. À la radio, on n'entend plus qu'un grésillement. D'épaisses lignes à haute tension enjambe l'autoroute et perturbent la réception.

J'éteins l'appareil. Ce qui est resté de l'atmosphère pend au sapin de carton et au parfum de pin qu'il répand. Sur les ponts de béton, il y a des enfants qui crachent sur les autos. Je prie pour qu'ils ne jettent pas de cailloux.

Je me souviens qu'un jour en été, j'ai pris mes affaires de bain et suis parti pour Merligen. Claire et moi voulions aller au lac de Thoune. Quand je suis arrivé chez eux, j'ai trouvé la porte entrebâillée. J'ai cru entendre un bruit dans la cuisine et ai crié leurs noms, mais c'était Jo, occupé à faire un puzzle sur le sol de la cuisine. Il faisait frais, agréable dans la cuisine ombragée. Jo ne m'avait pas remarqué. Il avait l'air absorbé, et je craignais qu'il puisse avoir peur si je criais son nom. Je ne sais pas combien de temps je suis resté sans bouger dans le cadre de la porte, à le regarder insérer de ses petites mains un morceau de puzzle dans l'image. Un beau jour, il aurait le panorama des Alpes bernoises devant lui. Jo était sale. Son T-shirt était maculé de restes de nourriture, et la morve lui pendait au nez. Ses socquettes étaient

beaucoup trop grandes pour ses petits pieds. Elles avaient glissé jusque sous ses talons. Je voyais les griffures sur ses mollets clairs. J'ai fait un mouvement du bras, et Jo a levé la tête, tout calmement, comme s'il se réveillait. Il n'a pas eu peur.

« Où est ta maman ? », ai-je demandé.

« Dehors », a-t-il répondu, et il est immédiatement retourné à son puzzle.

Quand je suis ressorti, la lumière m'a ébloui. Au loin, j'entendais le bruit d'un hélicoptère. En bas au débarcadère, un bateau appareillait. Il formait une tache blanche sur le bleu profond du lac. J'entendais des humains pousser des cris joyeux.

Des mûriers envahissaient une grande partie du jardin, dans un autre coin gisaient des tas de branches pourris de l'automne dernier. Personne ne s'était donné la peine de les débarrasser. Dans le bac à sable, un chat était occupé à enterrer sa merde. Je lui ai lancé un caillou et l'ai manqué d'au moins un demi-mètre. Je me suis penché pour trouver un autre caillou, mais il n'y en avait plus, seulement une pierre de la grosseur d'une balle de golf. Je l'ai ramassée, ai estimé la distance et visé juste devant le chat.

Je l'ai atteint à la tête exactement. Sans émettre le moindre bruit, il s'est effondré comme un coupon de tissu.

J'ai trouvé Claire derrière la cabane aux outils. Elle était assise au soleil sur une pile de planches. À côté d'elle, un paquet de cigarettes, et aussi un verre à moitié rempli d'un liquide brunâtre. Elle a levé les yeux et m'a jeté un regard aqueux. C'était comme si je l'avais prise la main dans le sac.

« Tu es en avance », a-t-elle dit en se passant les doigts dans les cheveux.

« On devrait profiter du beau temps », ai-je dit.
« Qui sait combien ça va durer. »

« Laisse-moi un peu de temps, oui », a-t-elle dit d'un ton agacé – sa voix n'était qu'un filet. « Laisse-moi simplement fumer cette cigarette, et puis je vais m'habiller, et on pourra y aller. »

« J'aimerais te montrer quelque chose », ai-je dit. Au même instant j'ai pensé que j'aurais mieux fait de balancer le chat dans le buisson de ronces et de garder la chose pour moi.

« Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi ce que c'est. »

« Viens juste regarder. »

Elle a écrasé sa cigarette et vidé son verre d'un trait. Devant la caisse à sable, je lui ai montré le chat ; Claire a fait une grimace, comme si elle venait de voir le trapéziste se fracasser sur la piste. Elle s'est penchée sur le chat et s'est figée un instant. Puis elle a ramassé la pierre.

« Je voulais le chasser du bac à sable », ai-je dit.

« Espèce d'idiot, a grincé Claire, qu'est-ce que tu prends comme pierres pour chasser un chat ? Mon Dieu, ce n'est qu'un chaton. »

La puanteur des excréments de chat était répugnante, et le dégoût qui me submergeait m'empêchait d'éprouver des remords.

« Je ne sais pas », ai-je dit. « Il n'y en avait pas d'autre. J'ai à peine visé. Je n'ai pas fait exprès. »

« Mon Dieu, ce n'est qu'un chaton, tu ne vois pas ? »

Claire a attrapé le chat par la queue et me l'a brandi devant la figure.

« On ne jette pas des rochers sur les petits chats. Tout au plus des petits cailloux. Pourquoi n'as-tu pas pris un caillou ? »

Sa voix s'est bloquée, elle avait les larmes aux yeux. Puis elle s'est retournée, s'est dirigée brusquement vers la remise à outils, en est ressortie aussitôt une pelle à la main. Claire est allée à l'autre bout du jardin et s'est mise précipitamment à creuser un trou entre deux poteaux de la barrière.

« Laisse-moi ça », ai-je dit en essayant de lui prendre la pelle des mains. Elle ne m'a pas laissé faire et a continué à creuser.

« Allez, passe-moi cette pelle, passe-la-moi. »

« Vas-y, crie-le sur les toits de ce foutu pays. Va donc sonner et dis-leur en face : bonjour, comment ça va, ma sœur est en train d'enterrer votre chat. »

Elle haletait.

« Ici, les gens aiment les chats, tu comprends ? Ils ne supportent pas qu'on massacre leur chat. Nous aimerions rester encore quelque temps ici. Nous ne voulons pas d'ennuis avec les voisins. Ils nous aiment bien. Des fois, ils viennent prendre le thé. Ils s'occupent de Jo quand je dois aller chez le docteur. Crois-tu qu'ils continueraient à le faire s'ils savaient que j'ai enterré un de leurs chats ? »

Le trou était suffisamment profond. Claire a mis la pelle de côté et a jeté le chat dedans. Elle allait le reboucher quand Jo est apparu au portail du jardin.

« Qu'est-ce que vous faites là ? », s'est-il exclamé.

« Rentre immédiatement et attends », lui a intimé Claire.

« Moi aussi, je veux faire un trou. »

Claire s'est précipitée vers le portail, et je l'ai vue saisir Jo par l'oreille et secouer sa petite tête. Puis elle l'a lâché, et il a couru en criant vers la maison. J'avais pris la pelle. De petites mottes de terre rebondissaient

sur la peau du chat. Claire a émis un juron incompréhensible et a également disparu dans la maison.

Devant moi, un Hollandais regarde le paysage à cinquante à l'heure. Je dois freiner sec. Maman est projetée en avant dans sa ceinture et se réveille.

« Ne conduis pas aussi brusque », dit-elle en clignant les yeux ; elle me jette un regard méchant.

Puis arrivent les grands panneaux verts qui signalent que si l'on bifurquait ici, on arriverait à tel ou tel endroit.

Maman s'allume une cigarette.

« Tu ne devrais pas fumer », dis-je. « Pense à tes jambes. »

« Ce ne sont pas des jambes », dit-elle. « Avec des jambes, on peut marcher. »

Puis elle tourne la manivelle pour descendre la glace d'un cran et jette la cigarette par la fenêtre. Un instant après, le serpent de feu darde sa langue derrière nous.

Cet après-midi-là, nous sommes quand même allés nous baigner. En bas au bord du lac, nous avons étendu nos serviettes de bain, juste à côté de la route. Les voitures passaient en grondant. Cela ne me dérangeait pas. Claire nous a enduits Jo et moi d'huile solaire. Dans ses mains, il n'y avait aucune tendresse, rien que de la mauvaise grâce. Elle a donné à Jo une tape sur le derrière. Elle s'est couchée sur le ventre et a relevé ses cheveux. Je sentais ses omoplates dures, la nuque qui paraissait tendue, que j'ai frottée longuement. J'ai continué à masser alors que l'huile solaire était absorbée depuis longtemps. Les grandes éphélides, trois en tout, exactement l'une au-dessus de l'autre et exactement sur la colonne vertébrale. Claire ne les avait encore jamais

vues. J'ai mis le flacon de côté. Claire est restée couchée sans bouger. Elle a dormi tout l'après-midi. Une fois, j'ai essayé de la réveiller pour qu'elle puisse se coucher de l'autre côté. Mais je n'y suis pas arrivé. Je l'ai retournée gentiment sur ma serviette de bain et me suis mis sur la sienne. Les vagues scintillaient. Le Niesen avait un chapeau de nuages.

J'ai pataugé avec Jo dans l'eau peu profonde. Il voulait toujours que je le fasse monter sur mes épaules et que je le lance en l'air. Il beuglait de plaisir. Je voyais son cœur battre d'excitation. Je voulais cesser pour qu'il puisse se calmer.

Il s'est mis à pleurer. Il s'est accroché à mon cou et a hoqueté.

« Encore, encore, cher oncle, encore juste une fois. »

J'ai proposé de construire un château de sable. Là, il s'est calmé. Le sable tenait à peine. On réussissait seulement des bâtiments plats. Les tours s'effondraient au fur et à mesure. J'ai reçu un ballon de football sur la tête. Un garçon vigoureux est venu vers nous pour s'excuser. La contrition sur son visage lui allait mal. Il portait un T-shirt blanc, il y avait écrit dessus en lettres orange « Santa Monica Beach Volleyball Club ».

À cinq heures, nous sommes rentrés. Claire était toujours de mauvaise humeur. À la maison, elle a sorti un steak du congélateur et ouvert une boîte de conserves. Jo s'est installé devant la télévision.

Peu après, Roman est arrivé. Ils se sont embrassés – à côté de moi, maman s'agite de plus en plus –, et je vois encore aujourd'hui comment ils se sont embrassés. Rien de dramatique. Ils se sont embrassés comme s'embrassent deux personnes qui s'aiment.

Voilà ce que maman ne comprend pas. Ils n'ont pas de problèmes. Ils s'aiment.

Là, devant moi, une grande voiture blanche. Elle progresse tout tranquillement. Sur la tablette au-dessus du siège arrière, un chien en peluche branle la tête. Comme il me regarde de ses yeux en boutons, il a presque l'air vivant. Mais il n'est pas vivant. Il fait semblant.

Puis maman et moi prenons la sortie suivante. Nous roulons à travers notre Orange County, descendons South West Gate jusqu'à Irvine. Exactement comme ça. Il ne manque que les Niggers et les Chicanos. Sinon tout est pareil, tout est pareil. Puis c'est Spreitenbach.



FRIBOURG

Jean-Dominique
Humbert

*Si tu venais
et autres textes*

AUX FENÊTRES DE JANVIER

IL reverrait bien, à la lumière de l'hiver, ce matin-là, le temps qui se découvre. C'est de bonne heure, on vient de pousser les volets aux fenêtres de janvier, c'est un dimanche. La lumière vient sur les choses de la maison, sur les tables où sont restés les pages, les brouillons des autres jours. Ils diraient cette maison quelque part, les heures qui s'y rassemblent et qu'on entend craquer dans le bois des escaliers, qu'on respire tout à coup dans l'air libéré d'une armoire, les heures qui se pointent dans le signet délaissé d'un livre, du monde qui s'y trouve et qui maintenant nous revient.

La neige s'est accumulée sur le banc de pierre où ils venaient parfois, dans le plus chaud de l'été, ceux qui vivaient là. Dans le jardin de l'hiver, sous les frênes aux branches cassées, le grand vase de terre cuite rapporté d'un voyage est toujours là. On dirait les choses comme avant.

À côté, la fenêtre du petit garage est restée ouverte. Quelqu'un, dans d'autres hivers, passait devant elle, allait remplir la cage blanche suspendue à l'érable. Des mésanges venaient.

DANS QUEL ÉTÉ SONT-ILS ?

Dans la maison de campagne, c'est aujourd'hui qu'ils commencent à prendre leurs quartiers d'été. L'herbe est tout juste coupée, tu la sens dans sa fraîcheur, tu voudrais dire le bonheur vert et tu tiendras encore ce matin dans l'instant de ses promesses. Un été à prendre. Ce temps qui vient entre les frênes et l'aubépine, ce temps que tu suivais au dimanche des dalles qu'on appelait *pas chinois*, leur granit que recouvre la mousse aujourd'hui par endroits, des pas qui vont jusqu'à la table de midi, elle était là en tablier blanc, lui serait arrivé plus tard, la table aux assiettes bleues dans le dimanche de juin.

Aujourd'hui qu'ils s'installent, qu'ils sortent les tables. Il y a la petite ronde au vert passé, sous le sureau, celle où l'on pourrait écrire, cet été, le matin, la première phrase. Il y a cette autre, plus basse et blanche, près du grand sapin où viennent l'hiver les mésanges, ses quatre chaises qui attendent les enfants.

Il y en a encore une autre, petite et carrée, ses lattes de bois clair et ses pieds de fer noir croisés, à côté du buisson d'églantier – elle y venait l'après-midi.

C'ÉTAIT CES SOIRS

On ne sent plus la cannelle quand on revient. Il fait sombre déjà, comme le monde a tourné au cadran de la cuisine, l'horloge qui passait s'est arrêtée là juste avant huit heures, c'était peut-être le soir quand on se demandait ce qui nous arrive, on se rappellerait la première fois qu'on avait vu ensemble les nouvelles, du petit écran noir et blanc étaient venus les cris et la révolte, ça souquait dur dans ces rues, ils se lançaient des pierres et allumaient des feux, d'autres hommes contraient les tirs de leur bouclier, il y a de la fumée et des gens qui courent, on ne comprend pas bien encore pourquoi ils font cela, pourquoi toute cette violence déboule et qu'elle vient nous secouer, il en faudrait du temps pour essayer de suivre ce qui se joue là pour de vrai, pour se dire que la violence est une peur différée de la mort.

On se raconte, on va rester encore un peu à table, on reprend le thé dans les tasses évasées de porcelaine épaisse, à l'extérieur elles sont jaunes, le jaune d'un citron tardif, dedans de blanc passé, et un peu fissurées, ce serait peut-être le soir de la crème à la vanille dont on rangerait ensuite le bâton dans un tube de verre, on ne sait pas encore qu'on va rentrer si

tard, que les lampes depuis longtemps seraient éteintes, que la cannelle ne sera plus que le nom de ce qui avait chanté, quand on se demande comment le temps a passé.

HISTOIRE D'APERCEVOIR LE JOUR

Tu passeras ton matin à l'attendre.

On n'aime pas ça, c'est vrai, attendre. Il y a d'abord comme un petit énervement qui se met à bouillonner en soi, quand on est là, qu'on veut juste une baguette, une demi-livre, une fleur, une rose, une seule, ou tout simplement ce petit paquet de sel qu'on a oublié, avant, ce seul petit paquet et qu'il y a tout ce monde, ça n'en finira jamais, manque plus qu'un quidam vous fauche votre tour, comme ça, et si c'était cette dame qui fait déjà comme si, que vous pourriez en faire toute une histoire, convoquant, tandis que le feu monte en vous et vibre déjà dans vos tempes, un tribunal d'exception, non mais quand même s'il vous plaît, on ne va pas se laisser faire, non mais ! Et là, alors que la fièvre monte en vous, vous invente des plaidoyers incendiaires par quoi la future accusée, là, à deux pas de vous, ne s'en sortira pas, que vous tambourinez à pleine tête, le monde se retourne, élimine vos phrases, vous renvoie au néant, vous voilà devenu rien, d'un coup, quand elle vous dit : « je crois que c'est à vous... ».

Mais je t'égare, dis-tu, tu t'imaginais t'attendre à autre chose. Vas-y, reprends.

Tu passeras ton matin à l'attendre. Mais ce n'est pas si grave, va. Attendre, c'est déjà quelque chose, c'est dire qu'elle n'est pas absente. Ni lettre morte, ni corps perdu.

Tu la sais, l'attente, celle que tu regardes dans *La Chaise* du peintre, à la lumière du bois trouvé dans l'épaisseur de la couleur, aux quatre triangles de paille, à ces deux objets sur cette chaise, tabac et pipe, là où le peintre s'attend.

Tu retournes aux chambres de la maison, tu passes à leurs fenêtres, tu vas choisir une page, celle que tu voudras aujourd'hui est d'un blanc qui tremble discrètement de jaune dans ce nouveau carnet. Le temps d'apercevoir le jour à travers les vergeures et les pontuseaux, en attendant.

NOTES DE SEPTEMBRE

Quarante-neuf, mille neuf cent dix-sept... Elle s'appelle Line, elle a dix ans, sur la table de l'auberge elle fait ses devoirs, l'exercice lui demande d'écrire en lettres des chiffres, elle y va de sa plume bleue sur son grand cahier.

Puis elle te parle de son livre, un petit livre de Gérard de Mongrave, il s'appelle *13* et Line dit : « Moi, si j'étais un auteur, je ferais un livre qu'on pourrait lire d'une part pour les enfants, écrit en gros, et d'autre part en tout petit pour les grandes personnes, mais les enfants comprendraient l'histoire en gros. »

Le lendemain matin de ce septembre, sa mère lui montre le ciel dans les prés qui fument, c'est un matin de belle lumière, tu l'emmènes à l'école. Elle a encore un peu de tartine sur sa joue, ils traversent la route des villas puis le village, cinq minutes de trajet mais c'est un grand voyage, Line se tient bien droite sur son siège, elle te montre l'école, là où il faut s'arrêter, « le maître il dit que c'est là et pas ailleurs, sur les pavés devant le préau », c'est tout juste huit heures et les enfants sont déjà rentrés en classe,

elle emporte son sac où il y a le devoir d'hier, son sac à dos orange où elle a mis son midi, et puis aussi ce petit flacon pour soigner *derrière son oreille*, « parce que j'ai des rougeurs enfantines », elle dit, et qu'il faut en mettre le matin, à midi et le soir.

Quelle phrase apprendra-t-elle aujourd'hui, quel monde dans ce dernier jour de l'été ?

LENTE, LOINTAINE

Quand elle vient lente et lointaine
c'est le pré sous la pluie

Le premier pas du jour
qu'on croyait disparu

La marche du ciel
dans le long nuage,
l'eau, l'herbe, et la terre qu'on espère
si ce n'est la promesse du pommier
où grimpe la fleur de mai

SUR LE CHEMIN, L'ARBRE

Sur le chemin l'arbre monte
on dirait qu'il va son chemin

Il porte en lui le temps
le silence des champs

Ce qu'on croyait perdu
nous revient en secret :
 l'écorce, la peau du jour
 l'ombre, le regard
et la main que l'on prend

Qui laisse venir le ciel
est une part ailée
que l'on emporte les soirs d'été

CIEL, FENÊTRES

L'hiver vient aux fenêtres
avec la voix du jour

Où vont les dimanches
les gestes lents
d'un arbre sans feuilles

Dans ses doigts c'est décembre

La mésange revient
dans les couloirs du vent

glisse un chant dans la main de l'hiver
comme fait la nuit un ciel ouvert



GENÈVE

Anne Cuneo

*Rhino,
souvenir d'un squat
disparu*

{LES Girot} m'ont fait une place à la table.

« Que nous vaut l'honneur... ? »

« J'avais besoin de voir Pierre-François. »

« Une affaire ? Tu veux qu'on sorte ? »

J'ai eu un instant d'hésitation. Mais après tout, je n'avais pas de client à proprement parler, et puis les Girot – Daniel en particulier – m'avaient souvent aidée. Ils faisaient pour ainsi dire partie de mon agence.

Je leur ai raconté la mort de Perrier, mes soupçons, l'histoire de l'agenda. J'attendais un conseil de Pierre-François. L'aide est venue d'une source inattendue.

« La mère Perrier m'a dit : " Il est allé habiter un endroit appelé Rhino." Je voulais aller voir, mais je ne trouve ça sur aucune carte, il va falloir que je la rappelle pour lui poser la question. »

« Où est-ce que tu vis, Marie ? », s'est esclaffée Lucie, « bien sûr que tu ne le trouves sur aucune carte. C'est le nom d'un des squats de Genève. Il est célèbre. »

« Un *squat* ! Tu es sûre ? »

« Oui, je suis sûre. Nous, on passe l'hiver à Versoix, on lit donc les journaux de Genève. C'est un squat dont on parle, je te dis, parce qu'ils y ont fait des trucs sensationnels : ils ont une cave à musique, un bistrot, au fil des ans ils ont produit des peintres, des écrivains, des cinéastes, des photographes, des musiciens, et je ne sais quoi encore. Bref, je suis sûre. »

Elle a repris son souffle, et Daniel a complété.

« Et puis on sait tout ça parce qu'il y a un de nos malabars occasionnels qui habite à Rhino¹. J'y suis même déjà allé. Richard Maret, tu vois ? L'intellectuel, tu te le rappelles ? »

« Oui, oui... »

Les malabars, dans le vocabulaire des Girot, ce sont les costauds qui font les gros travaux, montage et démontage des métiers, entretien, surveillance. Certains d'entre eux sont engagés à l'année, d'autres de façon intermittente. Je me souvenais de Richard parce qu'il avait des allures de lutteur de foire, des mains en battoir, un tatouage sur les biscotos, bref,

¹ Rhino était l'acronyme de *Retour des habitants dans des immeubles non occupés*. Les trois immeubles vides qui ont formé ce squat ont été occupés en 1988. On y trouvait un bistrot peu onéreux et une salle où l'on a pu assister à des concerts de musique expérimentale de tous les types, qui l'ont rendu célèbre bien au-delà des frontières suisses. On y a vu aussi des manifestations théâtrales ou cinématographiques. Il a été évacué par la police en juillet 2007. L'Association Rhino a été dissoute. En 2011, la Cour européenne des droits de l'homme a jugé cette dissolution contraire à la liberté d'expression. Au cours de ses vingt ans d'existence, Rhino a ébergé des centaines de jeunes étudiants, artistes, mais aussi employés et ouvriers.

tout de la gouape, et qu'un jour où je me trouvais là pendant que les forains s'installaient à Ouchy, il m'avait dit, comme ça en passant :

« Je viens de réussir mon bac. »

« Bravo ! Et qu'est-ce que vous allez en faire ? »

« Hautes études économiques et informatique. Je me suis inscrit à Genève. »

Il s'était éloigné d'un pas nonchalant, portant sur l'épaule, comme si c'était un oreiller de plumes, une barre de métal qui devait peser cinquante kilos.

« Et il serait où à Genève, ce Rhino ? », me suis-je enquis auprès des Girot.

Daniel a feuilleté un épais cahier plein d'adresses.

« Voilà. Richard Maret. 24, boulevard des Philosophes. »

{...}

Le lendemain matin, j'étais à Genève avant neuf heures.

Le squat Rhino est tout en haut du boulevard des Philosophes, les trois maisons qui le forment donnent sur un croisement. Daniel Girot m'avait raconté que les squatters les avaient « prises » près de dix ans auparavant, et que leur grande chance avait été que ces locatifs du début du siècle, promis à la démolition, fussent encore habités par des familles dont le bail n'était pas échu. Les familles avaient résisté : pour les faire partir, la régie leur avait coupé l'eau, le chauffage, l'électricité même, je crois. Là-dessus les squatters étaient arrivés – étudiants, jeunes travailleurs, artistes. Beaucoup de bricoleurs parmi eux ; résultat des courses : l'électricité, le chauffage, l'eau, tout avait été rétabli en un tournemain, et les maisons avaient abrité des vagues successives d'étudiants désargentés, d'artistes à leurs débuts, et finalement même de

jeunes professionnels genre Bertrand Perrier, débutants, encore célibataires et habitués à la vie relativement communautaire du squat.

La façade arborait un calicot qui proclamait fièrement : « Rhino, dix ans » ; elle était aussi ornée, sous chacune des fenêtres, de photos – les visages, très agrandis, des habitants sans doute, parmi lesquels plusieurs enfants.

On entrait dans un couloir d'une propreté sans exagération, où s'alignaient quelques vélos. J'ai inspecté les boîtes à lettres. Sur chacune, un assortiment de noms, présents et passés probablement. Pâli sur l'une d'elles, on lisait encore, écrit à la main, « B. Perrier, 3^e ». Sur une autre, en caractères d'imprimerie, « R. Maret, 3^e ». Non seulement ils avaient habité le même immeuble, mais le même palier.

Depuis les étages, accueillante, une mélodie de saxophone tombait sur moi comme une pluie. Quelqu'un répétait *Night in Tunisia*, fortement remis au goût du jour.

Je suis montée. Fermer les portes, cela ne se faisait pas vraiment, ai-je constaté. Presque partout elles n'étaient qu'entrebâillées. J'ai poussé discrètement, entrevu une étudiante à une table de dessin, un artisan du bois qui sculptait, un type plongé dans de gros bouquins. Je n'étais pas particulièrement silencieuse, mais personne n'a levé la tête à mon approche. La condition de la survie était probablement de ne pas se laisser distraire par les bruits ambiants.

Sur le palier du troisième, je me suis arrêtée, j'hésitais entre les trois portes. Deux d'entre elles étaient fermées. Il n'y avait de nom sur aucune. J'ai fini par frapper à celle qui était entrebâillée ; pas de réponse, je l'ai poussée.

Richard Maret sortait en sifflotant d'une chambre, visiblement il s'apprêtait à partir. Il s'est arrêté net, une expression de surprise sur le visage, le sourcil haut levé.

« J'ai frappé », ai-je dit en guise d'excuse. « Salut Richard. »

« Tiens, Marie ! Je ne t'ai pas entendue. Qu'est-ce que tu fais là comme un fantôme surgi du néant ? »

« Je te hante. C'est toi qui vis ici ? »

« Oui, j'ai cet honneur. »

« Tu as un moment à me consacrer ? »

« Ah, parce que c'est vraiment moi que tu es venue voir ? J'allais faire deux, trois courses, mais ça peut attendre. Entre. »

Il m'a fait entrer dans la cuisine du squat. Comme partout dans la maison, c'était propre, rangé sans être impeccable. On se sentait à son aise.

Richard a fait du café.

« Alors, tu as abandonné le judo ? » ai-je demandé pour dire quelque chose. Je me souvenais que Richard m'avait dit, une fois, qu'il était ceinture noire.

« On n'abandonne pas le judo comme ça, il vous tient. Mais ce n'est plus ma préoccupation exclusive. Je me suis décidé à faire des études. Sciences économiques et informatique, comme prévu. Et beaucoup de judo, bien sûr. »

Une pause. Un regard amusé.

« Ce n'est pas pour me demander de mes nouvelles que tu es venue, tout de même ? »

« Non, à franchement parler, ce n'est pas pour ça. C'est Lucie Girot qui m'a donné l'idée de passer te voir. Mon prédécesseur à l'étude d'avocats où je travaille a vécu ici, il y a même son nom, en bas. Bertrand Perrier. Les Girot pensaient... Qu'est-ce qu'il y a ? »

Le changement était spectaculaire. Richard était un type souriant, ouvert, un gentil hercule qui rappelait Rico en plus jeune. À l'instant où j'ai dit « Bertrand Perrier » son sourire s'est figé, son corps tout entier tendu, c'était comme si un rideau de fer était tombé entre nous. Il s'est levé, est allé chercher une bière dans le frigo qu'il a ouverte sans vraiment savoir ce qu'il faisait.

D'une voix faussement indifférente, il a articulé :

« Pourquoi me demandes-tu "Qu'est-ce qu'il y a" ? »

Ça m'énervait à la fin.

« Il suffit de dire "Bertrand Perrier" et tout le monde se contracte. Je demande ce qu'il y a. »

« Tu sais qu'il est mort, bien entendu. »

« Bien entendu, puisque je l'ai remplacé. Richard, tu es un copain. »

« Évidemment, Marie. Tu sais que tu peux compter sur moi. »

« Bon, alors dis-moi pourquoi des gens pensent que Bertrand a été assassiné, n'ayons pas peur des mots, et quel était le secret qu'il a découvert. Non que je n'aie aucun soupçon sur la nature de ce secret, remarque... »

Il a avalé tour à tour une gorgée de café et une de bière.

Sur un ton circonspect qui le rendait légèrement ridicule, il s'est enquis :

« Ce serait quoi, pour toi ? »

Pauvre Richard. C'était certainement un excellent judoka, mais pas un bon comédien. Je me suis lancée et j'ai récité ma comptine.

« Le vieux Tissot a piqué le fric des Blumenstein, des Cohen et autres Dreifuss qui avaient bêtement eu

confiance en lui. Il a fait fortune sur leur dos. Bertrand, le premier en quarante ans à avoir fouillé dans les archives, s'en est aperçu, il a fallu le faire taire. »

Il fallait voir avec quelle application Richard buvait sa bière et son café. Mais je dois dire qu'il n'a pas baissé les yeux, pas cherché à feinter. Il me joua parce qu'il n'était pas sûr de pouvoir me faire confiance en dépit de ses protestations d'amitié. Il avait quelque chose d'important à dire, cela se voyait. Il fallait que je lui donne un coup de main. J'ai opté pour la thérapie de choc.

« Est-ce que tu penses que Bertrand a été assassiné, toi aussi ? »

La réponse est venue avec difficulté, mais sans atermoiements.

« Oui, si tu veux le savoir. »

« Il doit y avoir une autre raison que de vagues soupçons étayés par rien. »

Encore un long silence, encore un regard appuyé, et enfin il s'est décidé.

« Il avait des preuves. Je crois qu'il est allé voir le vieux, qu'il lui a dit qu'il savait, et c'est là que... »

« Ces preuves, c'était quoi ? Et elles sont où ? »

Silence. Il a ouvert deux ou trois fois la bouche, mais rien n'est venu. Il était rouge tomate. Et tout à coup j'ai compris.

« Les archives ! » J'ai sorti le papier de Perrier. « Les archives ne sont pas détruites. Elles sont ici ! "Squat". Ce papier le dit. Allez Richard, crache. Je t'en prie. On a un client qui est venu réclamer son dû et le vieux prétend ne jamais avoir entendu parler de lui. »

Il était horrifié.

« Quoi ? Tu travailles pour ce vieux ? Mais il est dangereux, Marie ! »

Lorsque j'échafaude des théories sur de simples déductions, sans véritables preuves, et que tout à coup quelque chose (ou quelqu'un) d'extérieur vient les confirmer, cela m'impressionne toujours – c'est même physique, j'ai soudain la sensation que mon cœur est trop grand pour ma poitrine.

« Et c'est maintenant que tu le dis ? »

C'est tout ce que j'ai réussi à sortir, sur le moment.

« Ouais, parce que tu penses qu'on m'aurait cru. Je n'avais aucune preuve. Et puis il fallait que je me tienne à carreau. Que personne ne pense à moi. »

« Mettons. Raconte-moi comment il se fait que tu sois mêlé à tout ça. »

Il nous a resservi du café, et il s'est lancé.

« Tu vois, à mon âge, je ne peux pas me faire entretenir par ma famille parce que la lubie me prend de faire des études. Pour gagner un peu de fric, je travaille chez les forains quand ils ont besoin de moi, et le reste du temps je fais des heures chez Fer-de-Lance, une boîte qui s'occupe de sécurité et, entre autres, de destruction d'archives. Nous avons une grande broyeuse, et nous faisons cela en toute confidentialité. Par hasard, c'est moi qui ai chargé les archives Tissot dans notre camion. Ça aurait pu être un autre de mes collègues. »

« Tu connaissais Bertrand Perrier, avant ? »

« À peine. Il habitait l'appartement d'en face. On se voyait de loin. La promiscuité des squats, c'est un peu une légende, tu vois. Nous étions tous les deux très occupés, et nos rapports se limitaient à des bonjours. On se tutoyait uniquement parce que ici tout le monde se tutoie. Bon, ce jour-là, en m'aidant à porter les cartons, il m'a glissé : " Si tu pouvais les entreposer

quelque part avant destruction... Ils sont un peu trop pressés de s'en débarrasser, ici." J'étais prêt à le croire, il y avait là le bâtonnier, il te surveillait ça comme un trésor. »

« Bref, elles sont où, ces archives, maintenant ? »

Richard a attrapé le papier par-dessus la table, l'a lu.

« 1934 à 1948 ici, 1949 à 1960 dans le dépôt des Girots à Versoix. »

{...}

Nous sommes montés au grenier. Le jour où les promoteurs y mettraient la main, il y avait la place pour quatre appartements. C'était rempli par un fatras de valises, de cartons, de meubles, de chaises plus ou moins bancales, à travers lequel Richard s'est frayé un chemin d'un pas sûr. Il connaissait les itinéraires du lieu. J'ai suivi.

« Ce n'est peut-être pas apparent », a-t-il lancé par-dessus son épaule, « mais les archives sont là derrière. »

Il a montré un coin sombre, tout au fond. Nous y sommes arrivés, Richard a tiré quelques meubles, puis il a sorti une clef de sa poche et a ouvert une armoire 1900 qui m'a fait penser à celle que décrit C. S. Lewis dans une série de livres qui avaient fait mes délices d'enfant. Ils portaient des titres merveilleux, genre *Le Lion, la Sorcière et l'Armoire à glace*, ou *Le Monde enchanté de Narnia*. Narnia était un pays imaginaire où l'on entrait par une armoire à glace comme on en trouvait autrefois dans les chambres à coucher. On l'ouvrait, on écartait les vêtements suspendus des adultes, et on constatait alors qu'elle n'avait pas de fond. On l'enjambait et on passait dans l'ailleurs. C'est exactement cela qu'avait fait Richard.

Il avait enlevé le dos de cette armoire-ci, avait placé le meuble devant une niche, l'avait fixé tant bien que mal. Il avait suspendu plein d'habits dans l'armoire elle-même, dont il avait fermé la porte à clef.

Il a écarté les vêtements, et derrière, on a vu apparaître, dans la niche, des boîtes de classement à l'ancienne, avec inscriptions à la plume, en ronde. Le monde enchanté de Dëshérence. Ou d'Entourloupe, c'est selon.

J'étais baba.

« Malheureusement, il n'y avait pas assez de place pour tout mettre », a commenté Richard.

Je me suis approchée, j'ai lu au hasard un des dos.

« 1941, 1^{er} semestre, clients. Richard, c'est un miracle. »

« Un drôle de miracle. Mon voisin de palier l'a probablement payé de sa vie, et je ne sais pas si l'enjeu vaut une vie. »

« Oui, tu as raison. Excuse-moi. Où est-ce que je vais me planquer pour lire tout ça ? »

Un silence.

« On les déménage discrètement, a fini par suggérer Richard, et on les apporte à ton bureau, à Lausanne. À franchement parler, j'ai hâte d'en être débarrassé. Tant que Perrier était là, ça m'était égal. Mais depuis qu'il est mort, ces archives sont mon cauchemar. »



GLARIS

Emil Zopfi

Le temps des lunules

ALORS la paroi nous a de nouveau tentés. On ne peut pas toujours grimper dans le jardin de grimpe, qu'on s'est dit. C'est mortellement pareil, ces itinéraires de vingt mètres avec un surplomb au bout. Il fallait de nouveau éprouver la sensation de la paroi, le chemin de l'ascension, le regard dans le lointain et vers le bas, la montagne et la peur. Nous avons choisi le Schafberg au-dessus de Wildhaus im Alpstein, avec une jolie face sud, plate et ensoleillée, à travers laquelle courent un grand nombre de voies nouvelles, sportives. Heinz nous avait toutefois prévenus, avait parlé de run-outs et de la difficulté à trouver la voie. Nous sommes partis quand même.

À la radio, dans la voiture, nous avons entendu les nouvelles de Moscou, où se préparait un putsch de communistes conservateurs contre le président Gorbatchev. Des tanks roulaient dans les rues, des citoyens avaient dressé des barricades, il y avait eu des morts pendant la nuit, mais contrairement aux attentes, les troupes n'avaient pas investi le bâtiment

du Parlement russe, où Boris Eltsine s'était retranché et faisait de la résistance.

« Je crois que le putsch a échoué », ai-je dit à Chris.

« Tu crois ? Pourquoi ? »

« C'est une impression. Ils hésitent. Probablement que les troupes s'opposent aux ordres des putschistes. »

Nous avons pris place dans un café à Grabs dans la vallée du Rhin, bu un café, mangé des croissants. Dans les brumes de l'aurore se dressaient les Kreuzberge, un râtelier effrité à sept dents.

« Alpstein¹, a dit Chris, comme le nom de cette montagne est bien trouvé. Rocher, pierre, alpe verte. »

Pendant la montée vers l'alpe de Fros, les cloches des vaches résonnaient à nos oreilles. On sentait déjà l'automne, la brume dans les vallées, l'odeur des plantes, les bouses des vaches le long du chemin. Ce tableau idyllique s'est enlisé peu à peu dans le grondement et le crépitement d'un hélicoptère qui arrachait des troncs d'arbre à une parcelle de forêt déchiquetée par la tempête, les hissait à l'alpage tronc après tronc et les y laissait tomber sur un tas imposant. Des hommes avec des « pamirs »², des casques et des tal-kies-walkies dansaient autour du tas, donnaient des signaux avec leurs bras et leurs jambes, faisaient tourbillonner la poussière, et le souffle des rotors fouettait l'herbe.

Nous pensions à Moscou, au putsch, et à ce qui pourrait bien se passer dans le monde. Nous avons continué à monter, le vacarme de l'hélicoptère dans

¹ Pierre d'alpe (N.d.T.).

² Protections pour les oreilles (N.d.T.).

les oreilles, nous pensions aussi que plus tôt, voilà de nombreuses années, nous avons vu dans le communisme une utopie, le modèle d'un monde meilleur où chacun était là pour chacun. Mais l'utopie s'était effondrée, trahie, écroulée sur elle-même. Il n'y avait plus rien de nouveau à l'horizon, pour nous en tout cas. Pour nos jeunes peut-être, c'était notre espoir. *Nous*, nous ne monterions plus aux barricades.

Et voilà qu'elle était en vue, la paroi où nous voulions grimper. Une plaque grise, assez raide, striée de bandeaux herbeux. L'un d'eux menait à deux épicéas, déjà pas mal en surplomb, puis semblait monter vers des paliers rocheux couverts d'herbe vers un entonnoir. C'est là que commençait la voie. J'ai avalé ma salive, n'ai rien dit, me suis mis en marche.

Le sac pesait lourd, le soleil faisait jaillir la sueur des pores, le cœur battait. Ah, c'était bien joli, le jardin de grimpe, arriver en auto, sortir, grimper.

Mais je n'en laissais rien paraître. Je racontais des histoires héroïques d'autrefois, quand on avait pédalé jusqu'à Wildhaus, par-dessus le Ricken, remonté le Toggenbourg, avec des sacs à dos pour une semaine. Là en bas, sur l'alpe de Tesel, nous avons dormi dans le foin, dehors des rafales de neige fouettaient la vallée. Nous ne serions pas pour autant rentrés chez nous. Nous étions accroupis près du feu, grelottions à travers les journées froides, nous réchauffions en causant de varappe.

Ne regarde pas en arrière, regarde en haut. La verticalité augmentait, les cimes des sapins s'englou-tissaient dans l'abîme, la bande d'herbe rétrécissait, nous avions besoin des mains. Respirer calmement, ne pas trembler. Tout n'est qu'à moitié aussi dur que

ça en a l'air de loin. Nous grimpons lentement, nous nous agrippions aux herbes, nous tenions aux racines. Nous étions seuls.

Loin au-dessous de nous, Wildhaus, en face les sept sommets des Churfirten, qu'ordinairement nous contemplions tous les jours depuis le sud, là où ils dégringolent dans le lac de Walenstadt avec leurs parois rocheuses verticales. Vus depuis ici, c'étaient de dociles coteaux herbus, des collines pour le ski. Tout a ses deux côtés. Même le crépitement de l'hélicoptère, qui transportait sans relâche les épicéas abattus par le vent. « Car si je devais faire ce travail, a déclaré Chris, moi aussi j'aimerais mieux danser en rond avec mon talkie-walkie que d'arracher à la force du poignet des arbres à la forêt sauvage. »

Ma force musculaire, je préférerais la réserver pour la paroi, car maintenant nous étions à pied d'œuvre; le départ était signalé par une épaisse boucle de cordage enfilée à travers une lunule. Les lunules¹ sont des trous délavés dans la roche, en forme d'anse de tasse à café. Extrêmement pratiques pour le grimpeur. Mis à disposition par la nature, gratis et franco. La lunule est la preuve que la grimpe était prévue dès la Création. Au moins par-ci par-là. En tout cas ici, car la voie s'appelait « Voie des petites lunules ». Heinz me l'avait déconseillée.

Avec raison, peut-être, vu que la plaque se dressait raide vers le ciel, tout en haut pendait une boucle de corde, vieille et mince, enfilée dans une petite lunule. C'était tout. Pas de pitons, rien, à perte de vue rien que la nature.

¹ En allemand, *Sandubren*: sabliers. D'où perte du jeu de mots initial: *Zeit der Sandubren*: temps des sabliers (N.d.T.).

Ô Hans, me suis-je dit, quel tour m'as-tu joué? Car Hans Howald, qui a découvert cette voie et l'a aménagée, était un ami du temps des godillots. Par hasard, j'avais vu dernièrement son visage dans une revue informatique, il était maintenant chef de département chez Unisys, *top manager*, et la revue avait évoqué une promotion ultérieure. « Est-ce que Hans pratique encore la grimpe? », me suis-je demandé. Et je me le suis imaginé assis à une table de conférence ovale, dans un bureau climatisé aux fenêtres réfléchissantes, avec devant lui des dossiers sur la surface de noyer, tout autour des messieurs en bleu foncé avec cravate et chemise blanche, odeur de savon et parfum de la secrétaire dans les narines, pendant que je m'attaquais à sa voie, testais les prises qu'il avait touchées en tout premier.

Hans avait été un « freak », un des tout grands grimpeurs, pendant un certain temps peut-être le meilleur de Suisse. Des mois durant, dans la Yosemite Valley en Californie, il avait escaladé des « *big walls* », avait ramené des USA (à la fin des années septante) un nouveau style de grimpe. Il avait ouvert de nombreuses nouvelles voies, donné accès à tout un domaine, aux Handeggfelsen du Grimsel, plaques granitiques de degré sept.

Et voilà qu'il était assis dans la salle de conférence numéro 238, derrière une porte insonorisée et des fenêtres imperméables à l'air, qu'il entendait le murmure de la climatisation et le froissement des dossiers, alors que moi, le sang me grondait aux oreilles, car déjà les premiers mètres jusqu'à la première lunule étaient difficiles. Hans, ô montre-moi la voie. Ça va à gauche, ça va à droite? Rien, juste des plaques grises, çà et là une touffe d'herbe. Occasionnellement une lunule avec

un vieil anneau de cordage. Et tout en bas, tout en bas, la vallée avec la nouvelle route alpine qu'on avait creusée dans les prés, quelques promeneurs.

J'ai dû mettre des coinçeurs. Une réglette à gauche, je n'avais qu'à y poser le pied, et ça continuerait. J'ai encore poussé une cale dans une fente. Mais je n'avais confiance ni dans la cale ni dans les coinçeurs. Ici, il n'y avait pas de *spits* comme dans les jardins de grimpe. Le passage était facile, mais la peur pesait lourd. Je tremblais, respirais profondément, cherchais des prises, un décrochement. En avant.

À ma gauche, j'entendais tomber des pierres. Dans une gouttière raide derrière une tour rocheuse qui saillait de la paroi se tenait un chamois, tout en haut sur une corniche, et regardait en face. Il a avancé un sabot, l'a retiré. Le chamois avait-il peur, lui aussi ? L'avions-nous chassé, ou ne cherchait-il que l'ombre de la fissure ? Donc, nous n'étions pas seuls sur la paroi, cela me rassurait. Le chamois semblait avoir tout son temps, tâtait par-ci, tâtait par-là, puis d'un bond il a sauté sur une corniche plus élevée, arraché avec circonspection une touffe d'herbe qui dépassait d'une faille.

Moi aussi, lentement, je grimpais. Un piton. Un arbre. Puis une bande herbeuse. Arrêt.

Chris suivait lentement, la traversée jusqu'à la prochaine lunule était encore plus difficile pour elle, parce que j'avais fixé une boucle à droite. Mais elle suivait, la corde est venue lentement. Chris avait pris le chamois en exemple, a-t-elle dit au relais. « Tout doucement, s'était-elle dit, grimper en douceur. Respirer profondément, attendre, se reposer, continuer à grimper. Se débarrasser de l'agitation qui est en nous, de la frénésie, devenir une autre personne, non, un chamois. »

Elle a ôté le haut, s'est dressée « *topless* » contre la paroi, car il était midi et le soleil tapait maintenant, direct et sans pitié, sur la plaque de roches blanches qui captait la chaleur comme un miroir. Un surplomb, pas difficile, de nouveau un relais.

Les sapins, tout en bas, émergeaient comme des pointes d'aiguille. Là-bas, j'ai vu un jeune gars arpen-ter le vallon, pendant que j'assurais Chris, il portait un petit sac à dos brun, corde de chanvre en bandouillère, godillots militaires aux semelles caoutchoutées, chaussettes épaisses, anorak. On était en 1959, samedi de Pentecôte. Le gars est en route pour sa première sortie de grimpe avec le groupe de jeunes. Ils passeront la nuit sur la Chreialp, dans le foin, demain exercices de varappe sur de petits rochers, apprendre à s'assurer, grimper, toujours trois points doivent être fixes et sûrs, un seul doit se déplacer. Puis, lundi, l'ascension de l'Altmann par la cheminée de Schaffhouse. Il marche, là-bas, empli d'excitation et de peur. Comment ce sera dans la paroi, est-ce que j'arriverai seulement à grimper, est-ce que j'aurai le vertige ? Il a beaucoup lu à ce sujet, englouti des bouquins, la série sur la face nord de l'Eiger de Heinrich Natter dans la *Schweizer Illustrierte*. Oh, il aimerait escalader de hautes montagnes, maîtriser des parois de roche et de glace, devenir alpiniste, montrer qu'il a de la force et du courage, bien qu'il soit toujours le petit, l'écorché, le piétiné. Garçon de courses dans une fabrique, harcelé et moqué. Il aimerait trouver un sens à sa vie et un chemin vers lui-même. Grimper ! C'était l'échappatoire au sombre tunnel tel que lui apparaissait son quotidien dans l'usine.

Muet, il chemine devant lui, pendant que les autres à la ronde parlent de montagnes, rigolent,

bluffent. Qu'ils parlent! Bientôt il escaladera l'Altmann, par la cheminée de Schaffhouse. Ils ne l'emmèneront pas à l'arête ouest, lui, le débutant. Il porte encore sur lui la tristesse de l'enfance difficile, mais peut-être, c'est ce qu'il sent, que la montagne est son chemin de vie, l'échappatoire à la nuit. Il regarde à gauche, il regarde à droite, les parois, escarpées et lisses, lui font peur. Mais il se tait, il marche, le sac à dos pèse, il transpire, et la nuit dans le foin, il gèle. Il va son chemin, ne regarde pas en arrière.

Et moi je le vois depuis la paroi, et plus de trente ans ont passé, comme s'il ne s'était agi que d'une seconde. Des bras bronzés apparaissent, le casque, des mèches de cheveux couleur henné, le maillot noir. Chris y est arrivée.

Maintenant, la plaque se dressait à la verticale, lisse, mais tout en haut étaient plantés deux *spits*. Je me suis frayé un chemin à petits pas en adhérence, ai pris la tangente par une fissure, ai continué à grimper sur la plaque, maintenant assuré par les *spits*. Un *run-out*, très bas en dessous de moi le dernier assurage, et la plaque était toujours difficile. Un trou avec une touffe d'herbe, dedans de la terre humide, c'était la dernière prise. J'y ai enfoncé un *friend* qui n'inspirait pas forcément confiance, l'ai enfoncé encore plus profond, ai continué à grimper, enfin l'arrêt. Mes nerfs étaient à bout, la fatigue m'est tombée dessus pendant que j'assurais. Chris suivait lentement, très lentement. « Tiens bon, tiens bon », a-t-elle crié une fois.

« Bien sûr que je tiens bon », ai-je tenté de crier en bas d'une voix calme. Quoique l'arrêt n'ait pas même un piton, simplement une robuste lunule; mais je me disais que la lunule, rocher compact, était plus fiable que n'importe quel piton fixé de main

d'homme. Je me le répétais sans cesse. Et je regardais en bas par-dessus la paroi nue, voyais de nouveau les hommes comme des fourmis sur les chemins alpestres, voyais le jeune gars se diriger vers la Chreialp. Trois ans se sont écoulés. Il chemine, son cœur tremble, mais ce n'est pas par peur du rocher, car il est un excellent varappeur. À ses côtés marche une jeune femme. Le premier amour secret. Mais jamais, au grand jamais, il n'aurait trouvé le courage de le lui dire. Car elle venait d'un autre monde, elle avait les ongles longs, couleur nacre, les cheveux foncés, les yeux brûlants, sur la joue une tache de naissance. Fille de bonne famille, lui n'est qu'un petit apprenti, sans argent, sans culture, rien que la montagne en tête. Non, jamais il n'épouserait une femme qui ne grimpeait pas.

À la Chreialp, ils ont rampé dans le foin, ont gelé, ont escaladé l'Altmann par l'arête ouest, pour lui une voie enfantine, la jeune femme aussi l'a réussie sans peine. Au sommet, ils se sont serré la main, pas de baiser, pas de contact. Le ciel était gris, fraîche journée d'automne. L'Altmann est resté leur seule escalade commune. Et bientôt ils se sont perdus de vue.

« Chris, qu'est-ce qu'il y a ? »

« Je n'arrive pas à arracher ce satané *friend*. Il est complètement coincé. »

Chris secouait, tirait sur le *friend*. Elle a essayé de l'arracher du trou avec les doigts, a déraciné de l'herbe.

« Laisse tomber. J'irai le chercher. Viens au relais. »

Jurons et larmes. Enfin Chris a repris la montée.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je l'ai rencontrée à nouveau. Je lisais des extraits d'un livre

dans un collège. Pendant que j'étais assis devant sur l'estrade, mon regard a erré sur le public. La femme m'a tout de suite tapé dans l'œil, elle était seule parmi les élèves qui se pressaient derrière, avec devant la rangée des enseignants et leurs conjoints. Elle était assise, seule, entourée de chaises vides, attentive, solitaire. Elle ne faisait pas partie du public, elle était d'un autre monde.

Après la séance de signature, elle s'est dirigée vers moi. « Altmann, a-t-elle dit, l'arête ouest. Tu te souviens ? »

« Oui, j'ai dit. Tu avais les ongles longs, vernis couleur nacre. Tu n'en as pas cassé un seul. Dans la roche, tu étais un vrai talent. »

Elle m'a tendu ses mains. Les ongles étaient courts, sans vernis.

« Il y a combien de temps ? »

« Plus de vingt ans. Beaucoup de choses ont changé. »

« À l'époque, j'étais encore jeune et timide. Je n'ai même pas osé te faire la bise au sommet. »

« Les souvenirs de la montagne m'ont beaucoup aidée, plus tard. Quand les temps étaient durs, je me suis toujours rappelé la roche, tous ces beaux jours. »

« J'ai lu parfois ton nom dans les livres de cabane ou de sommet. »

« Alors tu sais tout », a-t-elle dit.

« Oui », j'ai dit.

J'ai ramassé mes livres. Dehors, la neige tombait, c'était l'hiver. Nous avons marché jusqu'à sa voiture, sommes restés un moment debout dans le froid. Avons parlé de choses et d'autres. Avant qu'elle ne monte, nous nous sommes rattrapés pour le baiser du sommet, le baiser manqué de l'Altmann.

Chris est arrivée au relais. Nous avons perdu l'envie de continuer à grimper. « Heinz avait raison », a dit Chris. Nous sommes descendus en rappel.

Le chamois aussi était redescendu. Il a regardé avec curiosité de notre côté, il ne semblait pas avoir peur. Nous nous sommes assis sur la bande herbeuse du départ, avons bu, mangé, regardé au loin. À un moment, j'ai dit : « Si je porte le regard en arrière sur ma vie, là, depuis la paroi, il me semble qu'elle n'a consisté qu'en montagnes, en rochers et en varappe. Toutes mes expériences, tout mon vécu sont encore si proches quand je sens la roche, l'herbe sèche, quand j'entends le vent dans les failles, dans les arbres là en bas. À côté de ces images, tout le reste pâlit, semble appartenir à une autre vie, périmée depuis longtemps, une vie si lointaine qu'il me semble ne l'avoir lue que dans les livres. »

« Tu es triste qu'on ait fait demi-tour ? »

« Non », j'ai dit. « Renoncer fait aussi partie du jeu. Je suis heureux que nous ayons fait quelques encordées. »

Nous nous sommes embrassés. Encore heureux que j'aie pris la résolution de ne jamais épouser une femme qui ne grimpe pas. C'était la meilleure décision de ma vie.

Nous sommes descendus. L'hélicoptère est reparti. Son bourdonnement rebondissait sur la paroi. Nous nous sommes installés à un jardin-terrace, avons bu du café. À la radio de l'auto, nous avons appris que le putsch de Moscou avait échoué. De jeunes gens avaient dressé des barricades, s'étaient avancés contre les chars. Une journée historique.



GRISONS

Silvio Huonder

*La face sombre
de la lune*

TOUTE la soirée, j'ai eu sur moi ce sac de tissu avec un album des Pink Floyd. C'était Hold qui me l'avait apporté. Hold était grand et décharné, il haussait toujours les épaules. Ses parents avaient un hôtel à Arosa, l'hôtel Hold. Il m'avait apporté le 33 tours pour que je puisse l'enregistrer chez moi. Du pack de dix cassettes BASF 120 au dioxyde de chrome que je venais de m'acheter, une seule était enregistrée, *Seventh Sojourn* des Moody Blues.

Cette année-là, nous entamions notre dernière année de gymnase. L'école dominait légèrement la « plus vieille ville de Suisse », comme l'office du tourisme désignait notre petite ville de Coire. Derrière la cathédrale avec son célèbre plan axial brisé. Ce serait mentir de dire que ces choses-là nous intéressaient. Le soir, nous fréquentions les bistrotts incontournables de la vieille ville et buvions de la bière. Au Calanda, au Dreikönig, à la Blaue Kugel et à la Spanische Weinhalle. Chaque clique avait son local à elle. Pas besoin de rendez-vous, la tournée par la vieille ville était vite faite, un coup d'œil par la porte du local enfumé, puis

quelques mètres jusqu'à l'adresse suivante et on se retrouvait. À minuit, c'était l'heure de police, et les locaux fermaient. Avant de nous séparer, nous restions encore un moment sur la place de la Poste et nous nous balancions sur les chaînes qui séparent les trottoirs de la rue. Nous finissions de dévider les sujets de la soirée, les profs, les notes, les films, les 33 tours, et avant qu'il ne soit une heure, chacun de nous avait disparu par les nombreuses ruelles et rues, et la place de la Poste restait vide et tranquille.

Ce vendredi soir toutefois, personne ne voulait rentrer chez lui. La raison : Lissy. Elle faisait son apprentissage au *garden center* Wieland et avait une imposante crinière de boucles blondes. Un nombre impressionnant d'élèves restait sur la place de la Poste et se demandait où on pourrait encore aller. La police municipale patrouillait à intervalles réguliers sur la place dans sa Volvo blanche, afin qu'il ne nous vienne pas d'idées stupides. Par exemple, mettre le mobilier du bistrot jardin-terrasse dans les bordures de fleurs du milieu de la place. Ou chanter en chœur à tue-tête : *Kicking around on a piece of ground in your home town / Waiting for someone or something to show you the way.*

Des filles, il n'y en avait pas dans notre classe, et pour une petite amie fixe, il nous manquait le tour de main requis. Sept ans d'école dans des classes avec rien que des garçons nous avaient enseigné des rapports distants et respectueux avec les filles. Face à elles, nous étions polis et réservés. Voilà pourquoi il était tout à fait exceptionnel que Lissy soit encore avec nous après minuit. Le petit ami de Lissy était guitariste chez les Players, nous le savions tous. Les Players s'étaient déjà produits à plusieurs reprises au

Dreikönig. Hefti croyait savoir qu'elle et lui n'étaient plus ensemble. De toute façon, savoir pourquoi Lissy était seule avec nous ce soir n'intéressait personne.

Quelques années auparavant, nous voulions fonder un *band*. Tous en parlaient, même ceux qui n'avaient jamais eu un instrument entre les mains. Une fois que le *band* serait fondé et qu'il aurait un nom, c'était le plus important, le reste suivrait de lui-même. On causait modèles à suivre, styles à imiter. Emerson, Lake et Palmer. Status Quo. Ten Years After. Quelques-uns étaient parvenus à une étonnante virtuosité. Karst, par exemple, qui habitait la Storchengasse au-dessus de la pharmacie de son père, avait fait sien un *sound* de guitare qu'on ne pouvait pas distinguer de celui de Jimi Hendrix, et même il lui ressemblait un peu. Peterelli jouait sur sa Fender Telecaster pas tout à fait aussi vite qu'Alvin Lee, mais excellemment. Entre-temps, nous avons tous atteint les dix-huit ans ou davantage, et ceux qui n'avaient pas encore appris un instrument, comme moi par exemple, renvoyaient la formation du *band* à plus tard et se concentraient sur l'enregistrement des 33 tours sur cassettes magnétiques.

C'est le sac en tissu porté de bistrot en bistrot et qui, là, pendait à mes côtés, qui a déclenché la suite de la soirée. Lissy voulait savoir ce qu'il y avait dedans, je lui ai montré la pochette noire et brillante avec la pyramide et le rayon de lumière qui se divisait dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. *The Dark Side Of The Moon*. Lissy s'est montrée très intéressée et a dit qu'on pouvait écouter le disque chez elle. Avec *on*, elle ne voulait pas dire nous deux, mais nous tous qui étions là. Hold, Hefti, Elmer, Casty et quelques autres.

Nous avons laissé nos véhicules sur la place de la Poste. Hefti, dont les parents possédaient un hôtel garni à Flims, avait une Yamaha 250 qui, avec ses jantes de fonte, n'était malheureusement plus tout à fait impeccable. Elmer, fils de paysans de Felder, conduisait une BMW deux litres vert pâle, et Casty, fils d'hôtelier à Flims, même une 2002 ti. Mon vélomoteur NSU était un monstre noir de 1954. Il avait deux poignées séparées pour l'accélérateur, une pour l'essence et une pour l'amenée d'air. Comme on ne pouvait pas, en roulant, actionner les deux en même temps et doser, une flamme sortait du pot d'échappement à chaque accélération, accompagnée d'une forte explosion. Malheureusement, au bout d'un semestre, j'avais dû rendre la machine à Lieni, parce que je n'avais pas réussi à me procurer le prix d'achat de deux cent cinquante francs.

Nous étions une bonne douzaine, accompagnés par Lissy à une heure du matin sur le court chemin piétonnier menant de la Poststrasse à son appartement de la Jochstrasse. Le trajet s'est fait en silence. Chacun essayait de s'imaginer ce qui se passerait durant les deux heures à venir. Je ne me faisais pas l'illusion d'être celui qui triompherait cette nuit. Il y avait trois raisons de poids à cela. Tout d'abord, pour des raisons génétiques, je paraissais au minimum deux ans de moins que mes camarades de classe. Pendant la puberté, je n'avais pas constaté de changements chez moi, pas d'acné, pas de mue, rien. Le vieillissement semblait se dérouler chez moi au ralenti. Un duvet sombre sur la lèvre supérieure était le sommet de ce que je pouvais présenter comme attribut viril. La deuxième raison : je portais comme toujours un de mes tricots sans manches. Chez nous,

cette pièce de vêtement allait tellement de soi qu'on n'aurait pas davantage pu la remettre en question que le port d'habits en soi. Mon père le portait tout comme ma mère et ma petite sœur. Je me disais que ce genre de signes extérieurs ne voulait rien dire, et je portais ces pulls avec la fière conviction que l'individu le plus révolutionnaire pouvait se cacher derrière l'habit le plus démodé. La troisième raison était les paris que nous tenions ces derniers temps. Nous avions commencé parce que le poker sans argent était devenu trop ennuyeux. La règle était simple. Deux d'entre nous prenaient des cartes dans la pioche, la carte la plus basse était perdante. Les enjeux n'étaient pas de nature matérielle. La fois où Simmen a perdu, il a dû faire un tour en courant depuis le Martinsplatz, la Obere Gasse, la Untere Gasse, la Poststrasse, et retour au Martinsplatz. Nu. On ne lui avait autorisé que des chaussures de gymnastique. Un semestre plus tard, le monde entier s'était emparé de cette distraction, on avait même inventé un mot pour ça : le *streaking*. Nous trouvions correct de restituer quelque chose au monde, même si ce n'étaient que des idées. Le monde ne nous fournissait-il pas en films géniaux et en 33 tours ? Deux semaines auparavant, moi aussi j'avais perdu un pari. Masüger avait eu le droit de me couper les cheveux dans les toilettes, avec des ciseaux. En quelques minutes, les mèches qui m'arrivaient aux épaules sont tombées à terre, plus vite que les feuilles des arbres en automne. J'avais compris tout aussi vite pourquoi, dans diverses cultures, il s'agissait d'une punition humiliante, ceci depuis des siècles, et que pour soumettre un homme, le mieux était encore de lui raser le crâne. Masüger ne m'avait pas rasé, il

coupait simplement aux ciseaux ce qu'il arrivait à attraper. Le résultat était à la hauteur de la manœuvre. Avec la même fierté que mes pulls tricotés sans manches, je tolérais cette antithèse de coiffure. Et renonçais ainsi à mes chances auprès de quelqu'un comme Lissy.

Ça a commencé par un battement de cœur.

Puis des voix indistinctes se sont fait entendre à l'arrière-plan, des bruits, un rire a retenti tandis qu'un hélicoptère s'est mis à vrombir et a été étouffé par des cris stridents. Le bruit a culminé dans un accord de guitare de David Gilmour. Aussitôt s'y sont associés Roger Waters à la basse et Nick Mason à la batterie, et Richard Wright a tiré une mélodie plaintive du synthétiseur. Puis Roger Waters s'est mis à chanter : *Breath, breath in the air. / Don't be afraid to care.*

Nous nous étions installés tant bien que mal dans le petit appartement de Lissy. Toutes les places étaient occupées, les deux fauteuils en rotin, le pouf de cuir cubique, chaque mètre carré de la natte en coco. Casty était assis sur le seuil des WC, le dos contre le cadre de la porte, une jambe dans les toilettes, l'autre dans le corridor. Ce soir-là, Casty faisait partie des prétendants les plus en vue pour une place auprès de Lissy. C'était l'athlète d'élite de notre classe, l'année dernière il avait gagné la médaille d'argent de bob à quatre aux championnats du monde de Saint-Moritz. Une performance certes remarquable pour un gymnasiien, mais dans la classe cela ne lui valait pas spécialement de considération. Pour être honnêtes, nous comptions tous sur de pareils succès dans un avenir proche, sans bien savoir dans quel domaine.

Hefti et Elmer étaient couchés au milieu de la chambre, les mains croisées derrière la nuque, une jambe repliée, l'autre tendue, et contemplaient la boule de jute au plafond, dont l'ampoule n'était pas allumée. Lissy avait posé des bougies sur le rebord de la fenêtre.

En ce qui me concerne, avec ma coiffure aux mèches hirsutes et mon tricot sans manches, j'étais assis sur un tabouret de cuisine à côté de la chaîne stéréo. J'avais posé le disque sur le plateau, placé le bras nettoyeur et le saphir au début, et de temps en temps je tournais un peu les boutons des aiguës et des basses. C'était une chaîne de qualité, tourne-disque de Lenco, amplificateur de Marantz ; les enceintes, c'était l'ami de Lissy qui les avait montées, a-t-elle dit en franchissant les jambes étalées. À la cuisine, elle avait trouvé une bouteille de chianti à moitié pleine qui passait à la ronde.

Je ne veux accuser personne, donc fermons généreusement un œil sur qui a sorti du tabac et du papier à rouler et a déballé le petit morceau brun de son papier d'étain. Bien vite, une fumée douceâtre et grisante s'est mise à flotter sur la pièce et à titiller la moelle épinière même de ceux qui passaient plus loin le bâtonnet incandescent sans tirer dessus.

Tickling away the moments that make up a dull day –

À l'écoute de la première face, il ne s'est pas passé grand-chose. Lissy était assise dans un des fauteuils en rotin, elle a agrippé la bouteille de chianti des mains de Hefti, a bu une gorgée et l'a passée à Elmer, qui était couché à ses pieds, puis elle a pris le joint qui venait du même coin, a tiré une bouffée et l'a fait circuler dans la même direction que celle prise par la bouteille de chianti. Quand le saphir s'est levé sans

bruit du disque et que le bras s'est remis en place, le silence est devenu désagréable, comme si quelque chose de menaçant était entré dans la chambre. Je nous ai sauvés de ce moment déplaisant en poussant rapidement de côté le bras nettoyeur, en retournant le disque et en remettant au début nettoyeur et saphir.

Les paupières baissées de Lissy, qui lui donnaient cet air séducteur et rêveur qui l'avait rendue célèbre, étaient ce soir-là encore plus baissées qu'avant. J'analysais toute la situation en mathématicien. Il n'y avait qu'une possibilité pour dire comment les choses évolueraient. Tôt ou tard, cette nuit-là, chacun d'entre nous devrait se poser la question s'il avait des chances de victoire, ou si tout cela tirait en longueur pour rien. Dans ce dernier cas, il vaudrait mieux évacuer le terrain. Celui qui serait le dernier dans l'appartement pourrait rester. Pour le moment, tout le monde écoutait la musique et attendait. Lissy aussi attendait. Il était clair qu'elle ne demanderait à aucun de nous de rentrer à la maison. Mais elle n'en prendrait pas non plus un par la main pour lui faire passer la porte de la chambre à coucher voisine. Personne ne devait pouvoir jaser par la suite. Seule elle et le dernier qui resterait sauraient ce qui s'était passé par la suite. Moi, je restais, parce que c'était pour ainsi dire mon 33 tours que nous écoutions, en tout cas ce soir il était à moi. En outre, j'occupais une fonction importante, j'étais le seigneur des boutons de réglage, le disc-jockey, et je réfléchissais déjà à comment tenir les autres éloignés de la chaîne stéréo. Personne ne s'est plaint quand, à la fin, j'ai retourné le disque et l'ai remis sur la face un.

Hefti ou Elmer, me suis-je dit, chacun d'eux aurait pu y arriver, il lui aurait suffi de se lever, de

prendre Lissy par la main et de l'emmener. Au risque qu'elle reste assise, qu'elle retire sa main et secoue peut-être sa mer de boucles d'un air légèrement désapprobateur. Aucun n'a osé. Évidemment, ensuite, il aurait dû s'en aller, alors personne d'autre ne se serait risqué à esquisser la moindre marque d'intérêt.

Roger Waters chantait, et l'horloge avançait impitoyablement – *ticking away the moments*. Nous ne comprenions pas grand-chose aux paroles en anglais. Nous comprenions la musique, c'était bien assez. Il était deux heures trente quand les deux faces du disque eurent été jouées deux fois. La bouteille de chianti était vide depuis longtemps, et l'idée de faire des spaghetti avait été rejetée, faute de pâtes. Au lieu de n'importe quel autre disque, je pouvais tout aussi bien remettre une troisième fois *The Dark Side Of The Moon*. Cette fois non plus, personne ne s'est plaint.

Déprimante, une plainte qui tirait en longueur – la musique était comme nous, livrés impuissants à cette misère. Être couchés à portée de main de Lissy et ne rien pouvoir faire, étant donné les circonstances et l'état du monde. La musique de Pink Floyd transformait nos déficiences en un merveilleux sentiment de souffrance dans lequel nous baignions jusqu'à disparaître, ou plutôt à nous endormir sur le tapis dur. C'est Hold qui a commencé. Cela n'avait rien d'extraordinaire, parce que même la journée Hold était toujours fatigué et avait l'air de dormir. Même en courant un cent mètres, où d'après le chronomètre, Hold n'était pas si mauvais que ça, il avait l'air endormi. Hold a été le premier à sombrer dans le sommeil. Sa bouche était légèrement ouverte, et tout son être avait glissé de côté, complètement détendu.

Le tabouret de cuisine n'était pas particulièrement confortable, voilà pourquoi je restais éveillé. Il n'y avait plus qu'une seule bougie allumée dans la chambre, c'est pourquoi je ne pouvais pas voir clairement qui était encore réveillé à part moi. Casty, qui lui aussi était assis plutôt inconfortablement dans le cadre de la porte des toilettes, regardait pensivement autour de lui. En tant que vice-champion du monde de bob à quatre, il disposait bien sûr d'une certaine endurance et d'un mental robuste. Quelques-uns s'étaient levés durant la dernière demi-heure et avaient quitté l'appartement à l'anglaise. Lissy semblait également s'être endormie dans le fauteuil en rotin.

Je me consolais à l'idée d'enregistrer le disque sur cassette le soir suivant. Après *Ummagumma*, *Atom Heart Mother* et *Meddle*, ce serait mon quatrième 33 tours de Pink Floyd. N'était-il pas fascinant que de la musique de la scène underground londonienne puisse parvenir en quelques mois chez nous à Coire ? Dans ce petit appartement, où les cadavres d'un champ de bataille jonchaient le tapis en coco et laissaient s'écouler la nuit – et aussi la merveilleuse possibilité nommée Lissy, dont le blond duvet sur l'avant-bras reflétait la lueur de la bougie, et dont les paupières baissées étaient maintenant tout à fait fermées. Elle était un merveilleux ange endormi, qui me faisait involontairement penser à une framboise à l'extrême pointe d'une branche mince, une framboise mûre et juteuse que plus personne ne cueillerait, car tous avaient déjà passé de l'autre côté – sur la face sombre de la lune.

Peu avant quatre heures, quand j'ai été certain que tous dormaient, je me suis décidé à agir. J'ai

traversé doucement jusqu'au fauteuil en rotin, me suis agenouillé à côté de Lissy et ai plongé profondément mon visage dans le flot de sa crinière bouclée. J'ai aspiré en moi sa merveilleuse odeur, trois fois, quatre fois, cinq fois, jusqu'à ce que Lissy bouge doucement et émette dans son sommeil un son inarticulé.

Puis j'ai éteint la chaîne stéréo, emporté le disque et suis rentré chez moi.



GRISONS

Leo Tuor

*Au-delà des colonnes,
la vallée*

« ... un terrain vallonné dans l'air âpre, sauvage, froid, mais riche en alpages, en montagnes, en prairies et en biens, est agréable et plaisant à contempler »

NICOLIN SERERHARD

Einfalte Delineation aller Gemeinden gemeiner dreyen Bünden, 1742

AU sommet du col se dressent deux colonnes obliques, de chaque côté de la route, pierraille romaine, vieille pierraille, indestructible. Entre elles gronde un trafic nerveux, omnibus, cars de voyageurs, sur l'un d'eux est écrit « cap au loin ». Sur les bâches de gros camions sont imprimés des numéros de téléphone, et aussi qu'ils vendent du salami, du vin, des meubles, des pommes frites. D'un côté à la montée, de l'autre à la descente, les basses des motos pétaradent, quelqu'un est assis dessus, parfois ils sont deux, et quand ils sont deux, le pansu est devant, agrippé par une silhouette plus maigre, imbriqués l'un dans l'autre, toujours des écharpes autour du cou qui

flottent dans le vent. Rares sont les motos isolées, la plupart du temps, ce sont des hordes entières, elles foncent comme des cinglées, tapage dominical, têtes d'acier.

La vallée qui va vers le bas : morceaux de caillasse, pierriers, couleurs grandioses, tout au fond une montagne – sans doute de l'autre côté, derrière la vallée latérale en face. Des poteaux électriques jaillissent de la pierraille. On dit des mâts ; depuis longtemps dressés dans le paysage, ils ont pris la couleur des alentours, font partie du décor, dérangent les étrangers, c'est qu'ils sont déplacés dans un environnement qui s'efface virginalement dans les crânes. La route de béton ne dérange pas, ne se remarque même pas avec ses glissières de métal, elle luit comme de l'acier au soleil des montagnes. Sur les différents mâts qui sont là, il y aurait une quantité de choses à écrire, sur leur forme, leur manière de se dresser en l'air, comment ils se sont soudain fondus dans l'image de la région, de sorte que seuls les photographes ne les supportent pas, n'en font pas abstraction. La vallée au-dessous du col est courte. Avant que je regarde en bas, à travers le pare-brise, vers la vallée principale qui devrait apparaître, une grue se dresse dans le ciel, puis c'est un virage à gauche, et du fond montent des motos dans un tempo d'enfer, et vers le bas fonce notre tacot avec le cliquetis métallique de son échappement. Peut-être s'arrêter là en bas, une photo, allez, sur le côté à gauche, le clignotant técatécatécatécatécatécatéca, brrroum, par-dessus la bordure.

Là, les clichés montreront plus tard les crêtes arborisées et les blocs ordonnés plantés entre elles, les maisons du village international, tout juste les derniers soubresauts dans le soleil du soir, comme à la

lueur des lampes. L'appareil photo tressaute, ronronne, déjà il éjecte à l'avant le cliché noir, mais on va voir quelque chose si on souffle et frotte et secoue et se démène. Une photo prête en quelques minutes, un peu fade, mais on voit le village international, qui devait autrefois sa notoriété à la source minérale – « Non sans raison, on la tient pour la plus noble des sources acidulées d'Europe, elle fait chez nombre de malades des cures admirables, plus particulièrement pour les *morbis Tartareis...* » –, aujourd'hui grâce aux super-riches qui y ont construit leurs villas.

L'auto hoquette dans le peu de virages qui restent, vers la vallée, et arrive ensuite dans un village avec des maisons préfabriquées, des bâtiments ornés de *sgraffiti* derrière lesquels se cachent des hôtels ou des appartements de vacances. Mais d'abord, sous notre nez, encore un camion, comme un sabot, avec une inscription en italien ; il dit vendre des tomates, mais il n'est pas italien : plaques grisonnes.

Le paysage, à ce qu'on peut en déduire du nom du village, a été une fois une forêt plate, une forêt dans une plaine, avec un lac au point le plus bas, et tout en bas, près du lac, une villa qui est un château, et si l'on continue tout droit, encore un village : maisons qui à première vue semblent toutes pareilles, peut-être un village de vacances, mais le nom a l'air vieux. L'autre village avec ses bâtiments ornés de *sgraffiti*, derrière lesquels se cachent des hôtels ou des appartements de vacances, se trouve à mi-saison, sans bistrot ouvert, volets fermés. Puis un virage à droite, on continue à rouler au pas.

De l'eau entre les montagnes, cette fois ce n'est pas un lac artificiel, pêcheurs avec des canots, des cannes et

autres joujoux, hameçons, asticots et têtards, barriques à poissons et bottes géantes qui leur arrivent presque aux aisselles. Chapeaux géants sur la tête, toute une philosophie cette pêche, le vert dominant, les vestes rembourrées. Déjà en 1742 on aurait pu lire dans la *Delineation*: « De ce lac on prétend qu'il est plus utile pour les produits de la pêche que si son *spatium* était occupé par des prairies, car chaque automne on y pêche une quantité de poissons, on les sale, les met dans des barriques et les envoie en Italie pour le carême. »

Du côté droit, c'est assez pierreux, de la roche claire, les arbres aussi sont plus clairs, plus gracieux que les sapins, plus tortueux. Le terrain monte, et puis il n'y a plus rien, juste les coteaux, et puis le ciel.

Visible à nouveau, de l'autre côté, le village avec ses maisons toutes semblables à première vue. Ce sont des « blocs d'habitation camouflés en maisons engadinoises », dit un Allemand. Un éboulis de glace et de pierres aurait enseveli l'ancien village paysan en 1793. Le nouveau village des super-riches, au-dessus du lac, protégé de la nature par des constructions. La montagne gigantesque au-dessus du village, quel que soit son nom. Censée être la montagne aux corbeaux, alors qu'on s'attendrait plutôt à un aigle.

Un vieux de la vieille, Souabe¹, cheveux blancs, peau rose, veste beige et pantalons golf, avec son chien : long sur courtes pattes, un basset. Sa femme là-bas à côté de lui, un peu plus jeune, boit du Coca-Cola – dans un

¹ En suisse-allemand, ce mot désigne souvent les Allemands. Le mot est peu aimable, mais moins péjoratif que Boche ou Chleuh, plutôt comme Rital ou Frouzien (N.d.T.).

verre à bière. Le vieux boit sa bière. Le basset est couché sous la table, en laisse, relié à son maître comme par un cordon ombilical, les oreilles pendantes lui bouchent la vue, sa truffe comme du caoutchouc. En face, un gigolo avec lunettes de soleil, verres de plastique jaune, monture blanche, et son amie, ou qui qu'elle soit, devant une glace. Match nul, comme dans un film de Mickey.

Retour à l'auto, grimper jusqu'au village qui porte le nom d'une marque de pneus¹. (Il y a deux générations, ils disaient « pnös », plus racé – ensuite décontracté, puis bandant, et maintenant cool – ça sonnait comme « pnois », mais on écrivait « pneu ».) Le pneu qui sonnait le mieux s'appelait Firestone et, nous les garçons, nous savions déjà que seul ce pneu entrerait plus tard en ligne de compte.

Un peu en dessous du col, là où le vent du sud souffle vers le haut, une route s'enfonce à gauche dans la forêt. Immédiatement, à peine nous y étions engagés un bout, vu un chevreuil. Appareil photo. Zoom. Distance trop grande. Halte. Longue-vue. Qu'il est beau. Il serait permis de le tirer. Là, debout, il regarde.

Mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Un endroit frontalier, que les langues séparent, l'eau, les mentalités, les idées, nord et sud, tout ce qui doit être séparé, et basta.

Le seul hôtel à être ouvert est colossal. « Au menu, dit la serveuse, du poisson » : soupe de poisson, buffet froid de poisson, pommes de terre et poisson, dessert

¹ Maloja (N.d.T.).

avec différents fromages, salades. Le buffet se compose d'une table interminable, couverte comme de sauterelles, de bêtes à carapace, mais plus grandes et rouge clair ou rouge foncé, avec de petits yeux noirs et des antennes. Sauces et mayonnaise et encore une fois des salades et encore une fois des sauces, tout est là pour être bouffé, décortiqué, sucé, mâché et restitué, ce qui engendre beaucoup de travail et de sueur angoissée : comment tout cela doit-il être mangé ?

Le sommeil sur des matelas moelleux, après une douche dans une cabine entièrement plastifiée, serait profond si ces satanés pêcheurs ne se levaient pas à Dieu sait quelle heure matinale pour aller traquer leurs poissons.

Chaque région a sa philosophie du petit déjeuner. Soit il y a peu, chacun avec sa mini-plaquette de beurre, une confiture, un morceau de pain et un café, soit comme ici un petit déjeuner gargantuesque avec plusieurs sortes de pain et des jus de fruits et de la charcuterie et du fromage.

La pièce déborde comme le buffet du déjeuner. Rien ne manque : le chef est chasseur, comme l'attestent les trophées au mur, fan de foot et fou de formule 1. Derrière le dos d'un hôte assis à une autre table, un homme sec qui semble l'ombre de lui-même et qui tire sur sa cigarette, rien qu'à le regarder on se sent mal, il y a une bibliothèque avec des livres de cuisine, des éditions du *Readers Digest*, des gros bouquins, des atlas et plusieurs collections de livres sur le monde animal exotique. Sur les rebords des fenêtres, toutes sortes de coupes, de gobelets en étain et de *boccalini* poussiéreux. Les parois sont couvertes de

fanions, de cartes et de diplômes, à côté du téléviseur est suspendu un crucifix, en dessous s'empilent des cassettes vidéo, et un peu plus loin là-bas il y a, imbriqués l'un dans l'autre, le tracteur et la brouette de l'enfant, des plots jonchent le parquet. L'hôtesse apporte du café.

Le long d'un sentier entre pins et épicéas. Et entre les sapins, discrètement plantées là, toujours des villas. Le petit cimetière est entouré de murs. La tombe de l'artiste légendaire, toute sa famille semble reposer là¹. Une dernière pensée.

La tour sur la colline avec les marmites glaciaires n'est pas vieille. Il manque à la tour un certain cachet. Peut-être que les pierres ont été taillées avec trop de perfection, non, on les a empilées différemment. Chaque époque a son propre style d'entassement, voilà ce que c'est. Au Moyen Âge, on empilait les pierres autrement – à quelques insignifiantes nuances près. Même les tas de bois, on les empilait différemment à l'époque. Personne n'a encore beaucoup réfléchi à cela.

Entourant la tour, des ruines. Les ruines fascinent toujours. Il y a une « théorie des ruines » qu'Albert Speer avait développée à la grande joie de Hitler : à quoi aurait ressemblé Berlin en ruine dans deux mille ans.

Les marmites sont des cavités creusées par le temps dans le granit, chaque année représente un millimètre, mille ans font un mètre, toujours plus bas dans l'eau noire comme de la poix, qui reflète le néant.

¹ Segantini, enterré à Maloja (N.d.T.).

Le professeur attend le car postal. À la sortie du village se dresse un gigantesque complexe, style oriental, qui pourrait aussi être russe ou roumain.

Là, en face, où le lac se change en plaine, ils organisent chaque année un monstre machin, dit un homme à casquette, il relève sa lèvre inférieure et attend d'autres questions.

Un chemin discret mène en cinq minutes du village à un autre monde, de nouveau à travers les pins sylvestres attiédés par la pluie. Rangées de maisons mitoyennes, toits en plaques de pierre, dessus herbe et mousse; cheminées bizarres qui guignent avec curiosité. D'un hangar à bois sort un nez d'un rouge profond, le tracteur, il a les yeux d'un insecte maladroit.

Un monde de charcuteries, de viande séchée et de vin italien. Effrayante au-dessus des maisons, mais bien loin, une chute d'eau jaillit du brouillard pour se précipiter le long du rocher. La jeune femme s'approche, avec un sourire de garnement.

Dans la petite maison derrière le sorbier habite de temps en temps le professeur, il prépare sa polenta, écrit ses livres, boit son vin, mange salami et saucisses. Il a une Mercedes, et quand il emmène Ferro, le chien, celui-ci piétine dans toute la voiture, ce qui fait que partout ses petites pattes laissent des traces. Le professeur est un incroyable fan de Ferro, qui a l'air d'un plumeau dont on ne sait pas comment il arrive seulement à reconnaître quoi que ce soit derrière ses nombreux toupets hirsutes et touffes de poils.

Le maître de Ferro vend des produits carnés, manie des couteaux terrifiants, jongle avec des os gigantesques.

Au pied de la montagne géante, la montagne des corbeaux, l'aigle a atterri. Bec entrouvert, il épie le sommet, les falaises et les rochers, devant une maison rectangulaire construite côté pente; elle se terre derrière des blocs hôteliers. C'est ici qu'habitait le philosophe, pour un franc par jour. Maintenant, à l'entre-saisons, sa maison reste fermée. Aigle et serpent sont les animaux de Zarathustra. Le serpent s'est enroulé autour du cou de l'aigle. « L'animal le plus fier sous le soleil et l'animal le plus malin sous le soleil », ils racontent que tout ce qui est déjà été et reviendra, se répétant pour toute éternité.

Un sentier mène infiniment haut et se transforme en large forêt de mélèzes – autrement plus décoratifs que les sapins –, ils laissent beaucoup de place à la lumière, poussent dans l'herbe, un ruisseau gargouille le long de l'abreuvoir. Il a rempli les trous dus aux sabots des cerfs.

« Yiic – yiiiic », retentit dans le ciel le cri précis de l'oiseau.

Demain, notre tacot hoquettera dans les quelques virages jusqu'en haut, au-dessus du village aux maisons préfabriquées et les bâtiments aux *sgraffiti* derrière lesquels se cachent les hôtels et les appartements de vacances. Mais d'abord, sous notre nez, un camion comme un sabot, avec une inscription en italien, il dit vendre des tomates, mais il n'est pas italien: plaques grisonnes.

Au sommet du col se dressent deux colonnes obliques, de chaque côté de la route. Entre elles

gronde le trafic nerveux, cars de voyageurs et omnibus, sur l'un d'eux est écrit « cap au loin », et notre tacot derrière lui, vers le bas du col...



JURA

Alexandre Voisard

L'adieu aux abeilles

« J'EN ai compté huit, ce matin... »
« C'est trois de plus qu'hier! »

Mariette rajuste le coussin où Sylvain pose sa nuque, dans un soupir, un soupir de satisfaction alors que son regard ne quitte pas le rectangle de la fenêtre qui lui fait face. On y voit quelques arbres du verger, deux pommiers, un prunier, un cerisier et demi, plus loin un pâturage bordé d'une clôture à barbelés et, en arrière-plan, la colline boisée qui fait écran sur toute la largeur de la fenêtre. Il y a plusieurs semaines que Sylvain rêve et patiente devant ce paysage. Du repos, ont dit les médecins. Un infarctus, surtout s'il s'agit d'un deuxième du genre, exige précautions et sérénité. Pas de contrariétés... Tout va bien à cet égard, Mariette n'est que prévenances et assume discrètement tous les aléas de la vie domestique.

Trois de plus qu'hier... En ces prémices de printemps, la lumière s'avive, des bouffées de tiédeur se fauflent par une porte entrouverte et vous voilà pour un bref instant installé sur un nuage. Sylvain, quant à lui, dès que le soleil matinal efface les traces de givre

de la nuit sur la vitre, compte les abeilles qui viennent lui donner le bonjour. La première, c'est le bonheur qu'elle lui apporte, un bonheur simple et enfantin comme un bonbon fondant. Il pourrait presque les appeler par leur nom (s'il les avait un jour baptisées...) tant elles lui sont familières. Et puis c'est ainsi avec les choses et les êtres proches, ils sont fraternels. À journée faite, vous voyez déambuler une fourmi sur votre mur ou s'agiter une mésange sur une branche du prunier et vous vous dites: tiens, voici Germaine, voilà Camille. Bref, vous radotez, ça ne porte pas à conséquence, ça fait partie de ce bout de couloir de la maladie qu'on appelle « convalescence ». Et ces petites joies additionnées valent assurément les médicaments les plus prisés, c'est même le docteur qui le dit.

Sylvain les aime, ses abeilles, elles sont, prétend-il, ses propres enfants, les enfants que Mariette, qui en porte toujours le regret comme un poids, ne lui a pas donnés. Leur vie à tous deux aura passé ainsi, côte à côte en deux sillons presque parallèles, lui avec sa passion apicole, elle avec la broderie de napperons au point d'Alençon. Lui, mis à la retraite de la Poste à cinquante-huit ans pour raisons de santé, victime d'une rechute trois ans après, condamné à la contemplation du réveil des abeilles et soucieux des travaux qu'il lui faudrait entreprendre bientôt dans les ruches alors même qu'on lui interdit le moindre bricolage. Elle, qui n'a jamais quitté la maison sinon pour ça et là rendre visite à ses sœurs en Savoie...

Les journées passent, on se demande bien comment, tandis que, pour l'oisif que pense être désormais Sylvain, elles ne sont que caprices de lumière entre ciel et

terre et égarements d'abeilles à la fenêtre. Les journées s'envolent et les semaines s'additionnent, quelle drôle d'arithmétique alors même que c'est votre crédit de vie qui va s'épuisant... Au bout de tout cela, songe Sylvain, il me reste à peine un filet de vie. Mais il ne se laisse pas surprendre par l'angoisse pour autant, pas davantage aujourd'hui que l'autre jour quand le médecin lui a prescrit un dosage accru de remèdes. La vie, après tout, n'est que cette braise qui s'amenuise, toujours moins d'incandescence et davantage de cendre. Non seulement il ne s'en alarme pas, mais ces pensées-là l'amuse et c'est d'un ton très gai qu'il en parle à Mariette.

« Ne plaisante pas avec ces choses-là », rétorque-t-elle.

« C'est pourtant vrai. »

« Qu'est-ce qui est vrai, grands dieux ? »

« Que je m'éteins... Que tu t'éteins, que nous nous éteignons, qu'ils s'éteignent... »

« Et revoilà l'école, tu retombes en enfance, mon pauvre Sylvain. »

Elle a dit ça d'un ton faussement bourru, au fond elle sait bien qu'il a raison, que la destinée humaine est ainsi.

Il a demandé à revoir sa collection de timbres-poste. Mariette lui a apporté les quatre albums précieux que son époux tient sous clef dans le secrétaire. Elle dispose les recueils sur la petite table d'à côté où Sylvain se rend lentement, cérémonieusement. Deux albums entiers sont consacrés aux animaux, l'un aux mammifères, l'autre à tout le reste, oiseaux, poissons, insectes, etc. Il les caresse délicatement, les effleure de l'index comme pour s'assurer de leur

réalité, c'est doux et satiné, c'est *consolant*. Ce mot lui trotte dans la tête, ce mot si chaleureux et tendre : consolant...

Le lendemain, après le petit déjeuner, il se plaint de vertiges, trois ou quatre, très brefs, qu'il avait eus au réveil. Mais ce n'est rien, Mariette, rien, tout juste de petites distractions. Plus tard, il fera remarquer qu'il y a de plus en plus souvent des abeilles à la fenêtre, qu'elles restent toutefois de moins en moins longtemps.

« C'est normal, l'air se réchauffe, elles reprennent vie. »

« Je ne dirai pas que c'est mon cas, enchaîne aussitôt Sylvain dans un petit rire, allez, vivez, mes mignonnettes. »

Un grand silence s'est installé, on dirait qu'il y a de la gêne dans l'air, que l'un a trop parlé ou que l'autre, on le croirait, a quelque chose sur la langue. Lui, dans son fauteuil, les bras croisés, caresse son menton, elle, les yeux obstinément baissés sur son travail d'aiguille.

« Mariette... Mariette?... »

« Oui? »

« J'ai quelque chose à te dire. »

« Quelque chose? Eh bien, parle. »

« C'est une chose grave. »

« Il te faut parler, donc, tout est grave pour nous dorénavant... »

« Voilà... C'est pour les abeilles... »

« Les abeilles, on en parle tous les jours! »

Sylvain hésite, atermoie, se mouche, se contemple les ongles et son drôle de pouce arqué vers l'arrière, ouvre les lèvres et se tait.

« Alors, Sylvain, les abeilles... »

« Oui... Quand je mourrai, quand je n'y serai plus, tu devras aller les prévenir qu'elles ne me verront plus. »

« Quoi? »

Mariette laisse tomber son ouvrage sur le parquet, elle pâlit comme frappée de stupeur. Il lui prend la main et explique qu'il n'y a rien de plus naturel donc de plus simple, tu vas aux ruches tôt le matin quand elles ne sont pas encore sorties, tu auras pris un petit bâton... Il se hâte maintenant de dire son fait, les mots se bousculent, il voudrait bien d'une phrase avoir tout dit. De ton bâton, tiens, la canne de buis qui est dans le porte-parapluies fera très bien l'affaire, de ta canne tu donneras sur chaque ruche deux petits, tout petits coups en disant, à voix haute mais tranquillement, pas comme un garde-chiourme, distinctement : Abeilles, mesdames les abeilles, *votre maître est mort*... Tu pourras même leur chançonner ça, comme les vêpres de notre enfance. Abeilles, gentilles abeilles, votre maître est mort, votre maître est mort...

« Je ne pourrai jamais! Et puis, tu n'es pas encore mort... »

« C'est parce que j'ai encore les idées claires et que je peux m'exprimer que ça me vient aujourd'hui, et parce que c'est important et que je compte sur toi. »

« C'est bien, je ferai comme tu dis, je ferai de mon mieux... »

« Tu sauras, tu sauras, j'en suis sûr. »

Dans les jours qui suivent, Mariette s'agite de manière inhabituelle, elle, la sérénité incarnée, téléphone à tout bout de champ à ses sœurs Élise et

Lucie, pour ne leur dire à peu près rien. Elle s'angoisse tandis que Sylvain, que le docteur vient voir maintenant deux fois par jour, est plongé dans une quiétude que sa femme lui envie ouvertement. Cette affaire d'adieu aux abeilles l'a prise de court, sa nervosité vaut, pense-t-elle, un pressentiment.

Le lundi de la semaine suivante, ayant rangé la vaisselle après le repas de midi, Mariette passe dans la chambre pour vérifier que Sylvain est bien calé pour sa sieste en son fauteuil. Elle voit le coussin qui est de guingois derrière sa tête, qui penche sur le côté, et elle s'approche à pas feutrés pour ne pas le réveiller. Elle tire délicatement sur le coussin pour l'ajuster, et alors c'est tout le buste qui bascule jusqu'à l'accouder où bute l'épaule. Mariette pousse une plainte de bête battue, sans plus, sans hurlement destiné au voisinage, une plainte pour elle seule qui a remarqué, en le redressant contre le dossier du siège, que son époux, inerte et lourd, a les yeux ouverts. Elle sait que ces yeux-là ne voient rien et que cette bouche à peine entrouverte ne lui parlera pas. Un nuage passe devant la fenêtre, la pièce s'assombrit fugitivement et presque aussitôt le soleil printanier réapparaît en fanfare, comme en triomphe...

De l'avis général à la sortie du cimetière, les obsèques furent simples et dignes, à l'image du disparu auquel les délégations de la Poste et de la Société d'apiculture viennent de rendre hommage. Mariette, qui n'a pas pleuré pendant la cérémonie, flanquée de sa sœur Élise et de son beau-frère, fond en larmes dès qu'elle a

passé le portail du clos aux morts. On la reconforte. Mais ce n'était pas un âge pour mourir, non, même pas soixante-deux ans...

Quelques jours ont coulé au ruisseau. On est passé de la Saint Vivien à la Sainte Léa en somnambules, et encore ! en n'invoquant que Saint Joseph... L'air est de plus en plus doux, on déboutonne timidement les corsages, Mariette a coupé deux rameaux de forsythia épanoui qu'elle est allée poser sur la tombe. Puis elle s'affaire telle une fourmi dans le logis comme si d'un seul coup, depuis l'enterrement, la maison était sens dessus dessous. Élise, qui est restée avec son mari pour tenir compagnie à sa sœur, essaie parfois de freiner son ardeur ménagère. Il y a bien eu, hier et avant-hier, une accalmie avec l'examen, sous l'œil averti de Maurice, le beau-frère fraîchement retraité de la Caisse d'épargne, des papiers susceptibles d'intéresser la succession. Mais tout est en ordre, a assuré l'expert familial, juste deux ou trois lettres que je préparerai et que tu n'auras plus qu'à signer, Mariette.

Comme la mort est simple, mon Dieu, dit Mariette, ah, si la vie l'était autant... Car la vie continue et pour elle, dans le registre des obligations incontournables, il y a les abeilles, les abeilles de Sylvain qui sont loin des questions administratives... les demoiselles chéries...

Elle a expliqué à Maurice ce qu'étaient les instructions, étranges peut-être mais impératives, de Sylvain à propos du cérémonial des abeilles. L'adieu aux abeilles qu'il était grand temps d'accomplir. Bah ! dit

l'autre, la belle affaire, je m'en occuperai, moi, de tes abeilles. Mariette objecte que c'est à elle qu'on a demandé d'assumer, pas à lui, de telle sorte qu'une substitution de personne serait inconvenante. Mais l'autre, le fier-à-bras, est de ceux qui n'ont jamais hésité devant les obstacles... Quand il se présente, le matin suivant, devant les sept ruches avec la trique trouvée dans la remise, Maurice affiche une fierté de chevalier partant pour la croisade. Levant son bâton au-dessus de la première ruche, il en assène un solide coup et s'exclame: *Votre maître est mort!* Il aborde à peine la troisième qu'il est submergé d'abeilles, sa tête et ses épaules soudain disparaissant sous un essaim visiblement furieux. Il se débat tant bien que mal, choisit heureusement la fuite qui lui épargnera le pire et, au bout du compte, il s'en tire avec quelques piqûres qui valent instantanément leçon d'humilité. Et ces dames lui prodiguent compresses et réconfort, décidément que deviendrait-on sans elles?

La mésaventure de son beau-frère ne fait vraiment pas l'affaire de Mariette, toujours flageolante à la pensée de devoir passer à l'acte, puisque le subterfuge n'a pas marché. Elle n'en parle plus mais sa résolution reste entière, elle ne se dérobera pas.

Le surlendemain du fiasco de Maurice, aussitôt le soleil levé, Mariette sort discrètement de la maison, la canne de buis sous le bras. Elle a encore dans l'oreille les recommandations de Sylvain, elle les entend comme si elles avaient été prononcées dans l'heure qui précédait. Devant la première ruche, elle sanglote brièvement, puis les mots viennent tout seuls à

l'instant où elle toque légèrement le toit de la maisonnette: Abeilles, votre maître est mort, gentilles abeilles, votre maître Sylvain est mort... Elle n'hésite pas, ne recule pas, ne s'agite pas, elle est sereine et comme portée par une force qui la dépasse, avec elle une espèce de foi, ainsi qu'on disait au catéchisme, à renverser les montagnes. Elle vient d'aborder la quatrième, mon Dieu, comme c'est facile! Toc toc, votre maître est mort, la cinquième, la sixième, chères abeilles, et la septième pour finir, votre maître Sylvain est mort... Voilà, c'est fait, tout est consommé. Une abeille quitte la dernière ruche et vient se poser sur son front, elle ne sait pas si elle doit la chasser, elle laisse tomber sa canne de buis dans la rosée et se triture nerveusement les mains, le soleil matinal, maintenant pleinement épanoui sur la colline, se voile pourtant. L'aube soudain bascule et d'un seul coup la nuit fauve fond sur Mariette qui s'écroule dans l'herbe mouillée...

*

* *

Cela fait quatre jours que Mariette est tombée devant le rucher où quelques minutes plus tard Élise l'a trouvée inanimée. On lui a demandé de prendre du repos, sa sœur toujours si dévouée restera le temps qu'il faudra pour tenir la maison, préparer les repas et lui tenir compagnie. Quelle paix désormais, songe Mariette, installée du matin au soir dans un fauteuil, celui où son cher époux a vécu les dernières semaines de son existence, ses derniers jours.

« Ho! lance-t-elle tout à coup, une abeille sur la vitre... »

Elle a les yeux grand ouverts sur le rectangle de la fenêtre où le ciel est lavé d'un violacé d'orage. Un sourire de communicante illumine son visage.

« Oh, celle-là, je l'appellerais volontiers Sylvaine... »

À quoi Élise répond par un petit rire d'infirmière en lui sucrant sa tasse de thé.



LUCERNE

Erwin Koch

*Oncle Ruedi
et les sirènes*

MON oncle, Dieu l'ait en sa sainte garde, s'appelait Ruedi.

C'était le plus jeune frère de ma mère, un petit homme alerte qui ne prononçait pas les R. Il était resté trop longtemps à Shanghai et à Hong Kong, disait-il quand il nous rendait visite, dans cette lointaine Chinoisie sauvage où les gens disaient Luedi. Et là-bas, pour ne pas se faire remarquer, il avait renoncé au R.

« Arrête de mentir ! », disait ma mère.

« Continue, raconte », demandions-nous.

« Car si j'avais dit "Ruedi", les Chinois auraient tout de suite remarqué que je viens de l'Entlebuch. Et en Chinoisie, on n'aime pas les gens de l'Entlebuch. »

« Arrête maintenant », grondait la mère.

« Car ils prononcent ce terrible R comme le prononce votre mère, elle qui n'a jamais quitté son domicile. »

Quand il venait en visite, ce qui était rare, il rapportait de grands coquillages brillants et nous les mettais sur l'oreille pour que nous écoutions et pour

que, si nous gardions le coquillage assez longtemps sur l'oreille, nous entendions le craquètement des sirènes : les sirènes craquentent.

La mère soupirait : « Les sirènes, disait-elle chaque fois que Ruedi était reparti, les sirènes l'ont rendu fou. »

« Dans chaque port de cette planète », grinçait le père.

Oncle Ruedi, comme son père, et aussi le mien, était destiné aux Chemins de fer fédéraux. Le vendredi avant ce lundi où sa carrière aurait dû débiter à la gare d'Entlebuch, âgé de dix-sept ans, il était parti pour la Foire d'échantillons de Bâle et n'était pas revenu. Le mardi, il a appelé sa mère pour lui annoncer qu'en ce moment, il était sur un bateau, direction la mer, il ne pouvait pas faire autrement, c'était comme une drogue, « comme la nostalgie d'un autre horizon, maman, habiter, c'est mourir ».

Le bateau s'appelait « Bernina », comme la machine à coudre de maman, et allait à Rotterdam.

Oncle Ruedi est entré dans ma vie quand j'avais quatre ans. Un soir, il était là, devant la porte, et portait dans les bras, enveloppé dans un tissu jaune, un petit crocodile raide, on ne voyait que son museau, les dents blanches et pointues, et le crocodile a grondé jusqu'à ce que ma mère embrasse Ruedi et pleure de joie. Finalement, comme je n'arrêtais pas de trembler, il a retourné l'animal sur le dos, et j'ai vu la grossière couture blanche qui s'étirait sur le ventre du cadavre.

« Le gamin est peureux, a chuchoté maman, et en plus il est crédule, alors ne lui raconte pas de bêtises. »

Mais le voilà tout de même en train de faire, il n'y a guère, une petite sieste sur le sable blanc du Brésil,

lorsqu'un crocodile veut lui sauter au collet, babines béantes, écumantes. La brute a déjà dévoré à moitié la jambe droite de Ruedi, alors mon oncle, à peine plus lourd que l'animal, réussit à saisir la bête avec ses dernières forces, puis à l'étrangler, durant plus d'une heure il s'est battu avec le diable, vrai de vrai.

« Et maintenant il est à toi », a-t-il dit.

Maman, soucieuse de mon bien-être spirituel, a planqué le cadavre dans son armoire à linge. Et lorsque de temps en temps m'effleurait le courage de regarder le monstre dans ses yeux de verre, elle ramenait lentement à la lumière le crocodile, un peu plus court qu'un demi-mètre, de la sciure sortait de son ventre.

« Travail bâclé !, disait papa, conducteur sur la ligne Berne-Lucerne, camelote typiquement africaine. »

« Pourquoi est-ce qu'oncle Ruedi n'habite pas chez nous ? », j'ai demandé.

« Parce qu'il ne sait pas habiter, a dit le père, pour Ruedi chaque appartement est un cercueil. »

Une fois, Ruedi a envoyé une carte de Montevideo. « Cher Erwin, écrivait l'oncle, ici les bananes te poussent dans la bouche, et le craquètement des sirènes est plus beau que celui des grillons chez toi. »

Papa a secoué la tête.

Finalement, oncle Ruedi est devenu cuisinier sur un bateau du nom de « Chacabuco II », il était tantôt à Valparaiso, tantôt à Singapour, au Pirée, « on n'en fera jamais un capitaine », a dit maman.

« Pourquoi ? », avons-nous demandé.

Maman n'a rien dit.

« Pourquoi ? », ai-je demandé.

« Parce qu'il croit aux sirènes. »

« Mais une sirène lui a sauvé la vie l'année dernière », j'ai dit.

« Fiston, n'écoute pas les mensonges de Ruedi. »

« Une sirène lui a sauvé la vie, quand le bateau d'oncle Ruedi a coulé l'année dernière. »

« Fiston ! », a crié mon père.

« Une sirène l'a ramené sur le rivage, sinon l'oncle se serait noyé. Et le golfe où elle l'a tiré s'appelait « le golfe des Orties ». Là-bas, il n'y a rien que des orties, pas une seule maison loin à la ronde. »

« Erwin ! »

« C'est vrai ! », que j'ai pleuré.

Un jour, oncle Ruedi n'est plus reparti.

Il a commencé à habiter –

Ruedi est devenu père, donc il a épousé la Welche qui, cinq semaines après le mariage, m'a donné une cousine. Oncle Ruedi a d'abord habité Lausanne avec sa famille, au troisième étage. Des fois, il venait en visite, et je lui mettais le coquillage sur l'oreille : « Tu les entends toujours ? »

Il me passait la main dans les cheveux et disait : « Qui a entendu une fois leur craquètement ne l'oublie plus jamais. »

Ruedi habitait, il habitait et il est devenu père une deuxième fois, une troisième, une quatrième. Mon père, conducteur entre Berne et Lucerne, roulait des yeux : « Il n'a rien d'autre à faire ? »

Maintenant, Ruedi était capitaine de la succursale Coop à l'avenue de la Harpe à Lausanne. Il venait toujours plus rarement dans l'Entlebuch, et quand il venait, il était fatigué et taciturne, il rapportait de son magasin des bananes brunes et noires que plus personne n'achetait à Lausanne. Il n'a pas touché au cordon bleu pané, point culminant du repas

d'enterrement au restaurant des Trois Rois à la mort du grand-père ; sa femme était assise à côté de lui, sa Suzette de Romandie, qui ne parlait pas un mot d'allemand, ils étaient assis là, en silence, et regardaient leur montre.

Une fois, je lui ai envoyé une carte, la Schratzenfluh au crépuscule : « Hello Ruedi, ici il n'y a rien que des orties, et la nostalgie de l'autre horizon. »

On s'est perdu de vue, je suis parti faire mes propres voyages, et quand je venais à la maison, ma mère ne parlait plus de son frère qu'à voix basse ; c'est à peine s'il supportait encore sa femme, disait-elle, parce qu'elle ne faisait qu'habiter et fumer et ne parlait pas un mot d'allemand et se limait les ongles en regardant la télévision et riait quand il n'y avait pas de quoi rire, et parce qu'au petit déjeuner elle plantait ses dents dans le *zwieback* avec un tel crissement que les tympanes de Ruedi manquaient éclater.

Puis, il y a maintenant deux ans, par un matin froid, la Welche a appelé pour annoncer à ma mère, en bon anglais, que Ruedi était à la clinique Bois-Cerf, heures de visite de dix heures du matin à neuf heures du soir, avenue d'Ouchy, son mari s'était effondré la veille vers midi dans les toilettes du personnel de sa succursale Coop, soupçon d'infarctus, oui on pouvait lui parler, il était optimiste.

« *Is it bad?* », a demandé maman.

« *He had a wonderful protection angel* », a dit la Suzette à Ruedi.

Car si son mari, après n'être pas retourné à son bureau pendant un quart d'heure, n'avait pas été retrouvé si vite par Delgado, le boucher à l'étal, pur hasard, il aurait fallu craindre le pire.

Oncle Ruedi, semble-t-il, s'en est remis. Il est resté dix jours à la clinique puis est parti pour le pays d'Appenzell faire une cure. Là-bas, ils l'examinaient quotidiennement, ils vérifiaient son cœur et notaient tout ce qu'ils mesuraient et pesaient, Ruedi devait marcher, d'abord seulement une demi-heure et en aucun cas à la montée, puis une heure entière, ils lui ont prescrit la piscine, puis les collines, puis un vélo d'appartement, ils le sermonnaient et lui servaient des légumes ; la nuit, Ruedi se glissait hors de l'établissement et filait au village de Gais, en face, et se commandait une assiette de frites. Et peut-être aussi une petite escalope toute mince, toute mince, si mince que si on s'en mettait une sur les yeux, on aurait quand même pu lire le journal.

De temps en temps, la Welche lui rendait visite. Alors ils se tenaient par la main et ils allaient se promener. Il était Achab, elle Chérie.

La réadaptation a duré cinq semaines, puis Ruedi est retourné à Lausanne, au magasin, qui depuis longtemps était devenu son port d'attache. Ruedi, mon petit oncle tenace, a reconquis son phare, le bureau, d'où une étroite fenêtre donnait sur les caisses.

Là, devant la caisse 2, se tenait une femme qu'il n'avait encore jamais vue, noire et belle, un secret envoûtant.

Le lendemain ou le surlendemain, elle était de nouveau là, mince, les cheveux noués en chignon, son cou si long, si fin.

Il la voyait depuis sa petite fenêtre et se disait : « Celle-là ne fume sûrement pas, et si oui, alors j'inhalerais avec plaisir la fumée de sa cigarette. » Il se disait : « Quand elle regarde la télé, elle ne se lime

pas constamment les ongles, et si oui, alors je récolterais la poussière qui en tombe. »

Voilà ce que mon oncle Ruedi, qui ne voulait pas habiter, m'a raconté quand il a été question de mourir.

Pâle et gris, il était assis dans un fauteuil roulant et happait l'air, clinique universitaire de Lausanne, troisième étage. Il avait des tuyaux dans le corps, des machines grinçaient et des chiffres cli-gnotaient.

Un médecin lui a caressé la main et a dit : « À tout à l'heure, monsieur Emmenegger. »

« Peut-être », a soufflé Ruedi en essayant de rire.

J'ai pris une chaise et me suis assis à côté de mon oncle.

Lorsque cette belle femme noire pénétrait jour après jour dans son royaume, toujours l'après-midi à quinze heures, une pensée s'est soudain implantée dans sa vieille tête, un message ou une vérité ultime, que rien ne pouvait chasser : se baigner encore une fois dans les mers du Sud.

Comme s'il avait par hasard quelque chose à faire à la caisse, oncle Ruedi a abordé l'étrangère. « Madame, les bananes que vous achetez ici sont dans le meilleur des cas une mauvaise copie de celles que vous mangez chez vous au Brésil, je vous prie de nous excuser. »

La femme a ri. Elle a dit être du Venezuela.

« Peut-être de Maracaibo ? Ou de La Guaira ? », a demandé Ruedi en espagnol. Car dans les deux ports, une demi-vie humaine plus tôt, il avait mouillé l'ancre, capitaine pour l'armateur de Hambourg Alnwick Harmstorf et compagnie.

Elle s'appelait Rosalinda.

« Au bout d'une semaine, a murmuré l'oncle dans son fauteuil roulant, j'ai franchi le pas, je l'ai invitée à souper au restaurant du Cygne. Vendredi 28 juillet. »

Ruedi Emmenegger ne se reconnaissait plus lui-même, son cœur pompait sauvagement depuis tôt le matin, une sueur froide lui venait au front et aux mains.

Ce soir, cette nuit.

Se baigner encore une fois dans les mers du Sud. Pas de maison loin à la ronde, pas d'appartement au troisième étage.

L'infarctus, son deuxième, est survenu à cinq heures dix de l'après-midi, deux heures avant le repas du soir avec la belle. Oncle Ruedi, chaque bouffée d'air un combat, a encore vécu deux semaines, pleuré de sa femme Suzette de Romandie.

J'ai mis un grand coquillage luisant dans son cercueil et l'ai pressé contre l'oreille froide de Ruedi.



NEUCHÂTEL

Anne-Lise Grobéty

La fiancée d'hiver

17 février 1984

VOTRE fiancée d'été a les cheveux épais et pain d'épice. Les cuisses fermes et des seins au goût de myrtille au bout. Votre fiancée d'été a des robes de coton indien qui s'ouvrent sur des odeurs de fruit frais et ses yeux ont le vert des prairies à midi. Elle parle haut et crécelle quand elle rit. Et quand elle se tait, son silence encore frémit, frémit... Sa peau respire la moisson si elle aime et vous la provoquez ; sur ses hanches, vous cueillez des épis à bout de bouche qui griffonnent vos lèvres. Avec elle, vous dansez. Avec elle, vous êtes ceux des courses de lièvres, vous arpentez les bosquets et humez l'écume de la rivière jusque sous ses seins et l'amour (l'amour!) entre dans vos narines, descend au ventre pour s'y nouer et s'y dénouer en bouquets...

Moi, je suis votre fiancée d'hiver.

Celle de printemps a les yeux couleur d'anis, clairs lavés de pluies alcalines. Ne sent-elle pas la fleur de

pommier ? Et ses mains toujours ouvertes vous portent de longues caresses et tressent et lierrent sur vous cent lacis de tendresse. Vous écoutez le bruissement du cheminement de ses mains sur votre corps, vous entendez l'avance de ses mains, vous écoutez sa voix d'eau chatouillant chaque caillou qu'elle croise. Et elle cale bien ses jambes entre les vôtres.

Moi, je suis votre fiancée d'hiver.

Je sais qui est votre fiancée d'automne dont les mots cliquent aux lèvres comme six fins bracelets au poignet. Celle d'automne a le teint des soleils couchés, les joues cuivrées à souhait de tant de lumières évanouies. Son rire... Son rire déborde à chaque bolée de vent frais ! Et, bien sûr, vous aimez sa démarche de feuille morte qui tombe tombe tombe... dans vos bras. Celle d'automne a en elle l'odeur du feu, ses cheveux sentent la réglisse et le bois brûlé, et même ses yeux ont les reflets de la torréie quand la flamme a renoncé. Tout ce qu'elle crie dans vos oreilles, elle s'arrime à vos épaules pour jouir. Elle a des doigts de porcelaine vive qui jouent du piano.

Moi qui voudrais être tout cela, je ne suis que votre fiancée d'hiver.

Je sais : votre fiancée d'été, longuement, crie votre nom dans l'air transparent, tête en arrière, gorge bien tendue, et votre nom finit en cri de pigeon quand vos doigts qui suivaient la vibration de ses cordes vocales se plantent plus profondément dans son cou. Je sais : votre fiancée de printemps grave dans la cire de votre oreille le sillon de votre nom – comme dans une

écorce qui en portera la trace toujours, même quand l'arbre sera abattu, restera la marque de votre nom au sien mêlé. Et sans cesser de sourire, vous arpentez sa nuque dure de votre main, cherchez une voie pour atteindre son aisselle où veille cette odeur de fraise mûre... Non, ce n'est pas un secret : votre fiancée d'automne chante au vent dix exquis berceuses où s'endort votre nom ; à côté de votre lit, dispersées, il y a ces pelures d'oranges, vous avez croqué ensemble dans leur acidité et tressailli ensemble, quelques gouttes de jus comme des perles rosées ont goûté son épaule et, maintenant, n'est-ce pas votre odeur profonde que vous retrouvez en humant le trou de son nombril ?

Pourtant, il vous fallait bien une fiancée d'hiver, non ? Je suis celle d'hiver, celle du silence, de l'amortissement des pas et des voix. Je tiens dans ce vieux fond glacé de silence depuis si longtemps, et les grelots tintent à mon cou tout doux dans l'air noir, vous les entendrez si vous vous taisez, écoutez bien – *tide-liti!* – dans le léger crissement de mes bottes sur la neige brillante... Et vous ne voyez rien dans cette buée grise qui couvre mon visage ? Votre nom s'écrit dans la bulle de mon haleine chaque fois que je respire. Votre nom s'écrit dans l'empreinte de mes pas. Même si je ne parle pas (comment parler quand le froid insensibilise vos lèvres ?) même si je ne chante pas (comment chanter si l'air glacé se renverse dans vos poumons ?) il y a pourtant autour de mon visage cette vapeur : je respire. Je respire haut et clair, à longues bouffées saturées, à grands traits dans l'air durci ; et c'est votre nom que j'écris en respirant, vous ne voyez donc rien ?

D'accord : votre fiancée d'été court plus vite que l'eau qui saute par-dessus les pierres pour gagner du temps. Elle se tortille en courant et l'air chaud roule sous ses blouses indiennes. Vous croquez dans des pizzas couvertes d'olives vertes et noires, vous criez « santé ! » en faisant claquer vos verres l'un contre l'autre, vous saluez des amis, vous dansez museau contre museau, vous rentrez tard enchâssés l'un dans l'autre, la muscade du désir plein la bouche.

Avec votre fiancée d'automne, c'est la braise qui couve sous vos pas. Vous passez à travers les haies comme des oiseaux ravissant au passage les noisettes, faisant voler les feuilles bonnes à mourir. Vous êtes une bourrasque de rires et de frissons, et le pain que vous coupez sème ses graines de sésame.

Vous piquez dans les cheveux de votre fiancée de printemps tiges de renoncules, pâquerettes, y semez du lilas mauve avant que la rouille ne l'attaque. Vous croyez que je ne sais pas tout ce que vous faites avec elle : les repas sur le balcon, le pas de course pour fuir la pluie et ses colliers gris attachés à son cou qui s'entrechoquent dans l'aigu – et longtemps après votre passage – quand elle referme sur elle ce gros châle bleu lavande.

Vous vouliez une fiancée d'hiver : je suis née. Alors, pourquoi me mettre à la consigne de l'amour ? Parce que je n'avance qu'au pas à pas, que ma marche est ralentie par les menées de neige, la route glissante et les flocons si serrés qu'ils forment un grillage qui me retarde et me retient ? Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas moi qui ai fait, entre vous et moi, ces remparts de neige, ces chemins glauques de glace, ces tempêtes

qui brouillent sens et boussole. Ne croyez-vous pas que j'aurais préféré qu'il y ait entre nous une source moirée où nous nous serions penchés en même temps pour boire, nous cognant la tête et buvant de bonheur, une grosse bosse au front ? Qu'il y ait, entre nous, un feu de bois dur qui ravinerait nos visages et ramènerait la course du sang dans mes veines ?

Vous dites que je suis froide et insensible. Certes, mes doigts, parfois, s'engourdissent et restent cabrés vers le centre de ma main : je suis votre fiancée d'hiver ; celle des cheveux bonnets de laine, celle des mitaines. Ma peau n'a pas l'éclat de la fleur du verger, ni celui du seigle mûr, ni celui des raisins translucides. Elle a l'opacité du gel sans la hardiesse du dessin, elle en porte la pâleur, et mes yeux c'est le gris bleu métal des ciels d'avant la neige... Notre marche, j'en conviens, est une prière aux nuages trop proches. Je leur parle bas comme glougloutonne l'eau sous le tain de la glace. Je veux avancer dans ma bouche, dans mes mains, dans mes yeux même si l'hiver ferme toute issue. Car l'important c'est de sentir en soi ces traces de vie comme traces de cuivre et d'arsenic dans le corps. L'important, c'est de cercler dans son ventre ce peu de bonheur qui s'y est formé pour qu'il ne glisse pas trop tôt, ne lâche pas prise avant d'être mûr !

Vous pensez peut-être qu'à parler autant je cherche à oublier ?

Non, je n'oublie pas : votre fiancée d'été est miel et citron, elle a une mère artiste qui dessine des oiseaux au fond des assiettes et qui vous reçoit à sa table, et ma mère à moi n'est pas encore née ; votre fiancée d'automne – musc et cannelle – a un piano sur lequel il pleut quelquefois quand le toit de sa maison a trop bu de pluies et de rosées ; celle de printemps,

ambre et muguet, cisèle des colliers et raconte aux enfants des histoires de fées. Vous déversez sur elles les baisers comme verrées de sirop, prunelle et sureau, cassis et groseille, vous vous livrez à leurs boucles et à leurs bouches, vous écartez leurs mains et leurs jambes pour les mieux aimer, vous les faites rire et boire et courir et nager et parler et tourner, vous épicez les sauces de toutes sortes d'épices – débris de thym, ondé de coriandre, semée de basilic – vous dressez la table, retroussiez les draps.

Et pour moi qui suis votre fiancée d'hiver, que faites-vous donc ?

Moi qui tombe tombe tombe en amour, vos bras n'amortissent même pas ma chute ! Vous me voyez tomber et ne faites aucun geste... Pourtant, je suis toute pareille aux autres : comme elles, je vais vers quelque chose d'irréparable. Comme elles, comme vous. Comme vous et elles, je ne suis pas d'ici, je pends, pieds sur terre, tête en bas dressée dans le vide de l'univers. Pas plus qu'elles, je ne sais quelle force ou quel grappin me retient au sol, alors que sous mes pieds je ne vois que radicelles fines comme ficelles de givre.

Pourtant, je tiens. Et je sais encore moins quelle chiquenaude va, un jour, me détacher de ce socle et m'envoyer gicler en l'air dans l'univers, me faire dériver dériver où, pour quelle gorgée de temps, vers quel autre hiver... Vous voyez, je suis comme elles, éphémère. Elles vous quitteront aussi, vous pouvez me croire, pour d'autres hémisphères !

Mais peut-être est-ce ma faute de m'être si peu pressée ? Votre fiancée de printemps était la première,

couverte de semis de roses, chaussée de bottes rouges et la bouche pleine d'histoires à raconter. Puis est venue celle d'été, on vous l'a présentée un dimanche au bord du lac, elle rangeait sa planche à voile et vous avez parlé des vents qui aspirent les eaux, tandis que ses pieds séchaient sur le gravier. Vous n'avez pas eu à attendre longtemps celle d'automne ; à la première drossée de nuages, elle enfilait son rire dans le vôtre et sa main dans vos cheveux en femme décidée qu'elle est.

Et moi, votre fiancée d'hiver, je tardais.

Je rêvais dans le blanc battu en neige des ciels de fin d'année. J'admirais l'ivoire du paysage. Je guettais les geais et les verdiers. Je grattais l'échine des arbres à y user mes ongles, parce qu'ils aiment tant ça. Je marchais, parlant très bas, dans les semées de givre, les braises de la bise aux joues. Je voulais sentir chaque instant se soulever du sol comme un pas qu'on fait. Je voulais le sentir retomber. Et, alors, je ralentissais de plus en plus ma marche, je m'arrêtais de plus en plus souvent, je suspendais mon souffle, mon sang même s'enlisait. Tout à coup, je ne peux plus bouger : l'instant me solidifie dans sa croûte de froid, sur mes paupières pèse le froid et tout ce qu'il y a dans ma tête... Dans ces moments-là, je vais vous dire, il faut que je sois très très attentive, car l'hiver qui m'a versée au dossier de la vie peut tout aussi bien me reprendre sans autre forme de procès, m'endormir en catimini entre ses draps frais pour toujours...

Mais – le savez-vous vraiment ? – c'est pour vous qu'au dernier moment je peux encore soulever mes paupières, que j'arrive à obliger mes yeux à revoir

autour d'eux, que mes doigts se déplient pour commander la marche; pour vous que je me conserve vivante, que je garde un peu de sang chaud dans le cercle de mes lèvres pour le baiser que je vais vous donner.

Car, à ce baiser, comme j'y crois! Sinon je serais déjà morte de froid. Je sais que je suis votre fiancée d'hiver.

C'est vrai, parfois on s'étonne de sentir l'autre résonner si fort en soi, sans qu'on sache exactement où ni pourquoi. Et enfoncée dans les braises de la bise, brûlée jusqu'au fond de soi, plus très sûre d'être encore sur la piste, on s'interroge à avoir la débattue dans la tête: pourquoi suis-je restée si longtemps à rêvasser et à errer entre ces buissons vides, à gratter l'échine des troncs pour dénicher quelque chose de vivant, à vouloir connaître le nom de chacun d'eux, à écouter le geai dépasser les bornes (crier crier comme un hors-la-loi dans l'éclair bleu de son aile...) tandis que lui soufflait sur les graines de pissenlits pour les semer dans la chevelure de sa fiancée de printemps toute en chairs rosées, tandis que lui suçait et croquait les cerises pendues aux oreilles de sa fiancée d'été (et ses dents de temps en temps se trompaient croquant le lobe clair et sa langue s'égarait, s'attardant dans le puits de l'oreille) tandis que lui humait sur elle ce fumet de chasse et récoltait sur son corps une bolée de cornes d'abondance...

Pourquoi ai-je tant traîné, moi qui arrive si tard dans sa vie où tout est déjà encombré de femmes et d'enfants, de tiroirs bien remplis, de pipes bourrées et rebourrées, d'agendas et d'horaires, de mots déjà dits,

de commissions du samedi? Y a-t-il encore une paroi, une anse, une crique, une poche, un tout petit creux où ma voix résonnera en vous?

Vous pensez que je n'ai rien à donner? Vous dites que je suis froide et insensible. C'est que vous n'avez pas encore touché le fond de moi. C'est que vous n'avez pas vraiment osé me rejoindre. Oui, l'amour aussi est une bourrasque quand il renverse tout en nous, et vous n'osez pas vous aventurer dehors sans votre cache-nez! Vous m'empêchez de dormir et c'est vous qui hibernez... Vos fiancées de soleil et d'eau claire et de feuilles en broussailles ne trichent-elles jamais avec vous? Moi, quand je pense à toi, ton corps explose dans mes mains et déchire mes chairs comme une grenade. Comment peuvent-elles encore avoir des mains, elles qui te touchent?!

Je suis ta fiancée d'hiver. Que crains-tu? Le froid n'a pas de prise sur mon manteau de laine et je t'y enroulerai avec moi. Nos chambres sont chauffées et tu entendas le bois des parois s'étirer et craquer d'aise sous la chaleur. Tu entendas le fourneau chuchoter chut chut et chahuter les bûches. Je ne parlerai pas pour que tu entendes tout ça. Je te ferai boire du thé où flotte un frêle tronc de cannelle, tu respireras le pain noir quand il sort du four banal devant la maison et qu'on le jette brûlant dans les corbeilles à demi enfoncées dans la neige...

Votre fiancée d'été sait jongler avec trois oranges? Celle de printemps change le vin en rires? Celle d'automne aime les chauves-souris? Mais moi, moi votre fiancée d'hiver, je peux, rien qu'en les pressant dans mes paumes, changer les noix en une belle huile

jaune ! Je connais bien d'autres secrets et je vous dirai comment mes tours de sorcière. Le feu en brûlant ses histoires m'a tant de fois consumée avec lui que je brûle eau-de-vie à l'intérieur... Sentez au creux de ma paume, chaude et huilée. Je suis glace et lave, braises et bise, silence ouatiné et sirène du vent des bourrasques : je suis votre fiancée d'hiver, rêvant d'être vos larmes – car mes larmes à moi, à peine nées de mes yeux, sont déjà perles de gel, et si j'étais vos larmes, je naîtrais sous vos paupières chaudes, roulerais sur votre visage brûlant, bouillonnerais sous vos lèvres de pierre ollaire !

Fiancée d'hiver, je suis née. Fiancée d'hiver, je persiste et finirai.

Mais je n'aurai pas peur quand la secousse m'arrachera à ma terre. Car de vous avoir aimé, j'ai appris que mes limites étaient bien au-delà des contours de mon corps ; c'est comme si je m'allongeais et m'étirais déjà loin au-delà de moi-même, vers ces territoires d'inconcevables infinis...



SAINT-GALL

Peter Weber

Berlin

MA mère vient de Berlin.

Imaginez : entre les deux guerres, les frères et sœurs de ma mère encore fillette, dont les parents frottaient avec les rouges, parmi des nuées de garçons et de filles, serrant les poings, beuglant des slogans qu'ils avaient exercés en chœur, trimballés sur des camions ou des remorques à travers les places de la ville où, avec les autres gamins et les mioches, ils distribuaient des tracts au peuple, les filles en jupette rouge, les garçons à la voix stridente de fausset, enroués, casquettés, répandant des messages appris par cœur, où il était licite d'être de la marmaille morveuse et crasseuse, et où avec la permission des parents on pouvait provoquer d'autres adultes jusqu'à ce qu'ils annoncent la couleur, pendant que les parents, parmi eux les parents de ma mère, balançaient des proclamations, tandis que mes grands-parents maternels tenaient par la main ma jeune mère qui savait à peine marcher, affublée pareillement d'une jupette rouge, et pouvaient offrir des explications détaillées pour les slogans enfantins faciles à retenir, appuyer les superstructures théoriques

sur des fondations bien étayées. Comment se l'imaginer, le Berlin du début des années trente : il fallait crier. Et ran et ran et tous en rang.

Mon arrière-grand-mère du côté de ma mère, ça n'étonnera personne, venait de Lichtensteig dans le Moyen-Toggenbourg, elle s'appelait Wagner avant d'épouser le maître-tisserand Bösch, s'était sans doute imaginé un avenir dans le Moyen-Toggenbourg en tant que Madame Bösch, femme de tisserand, quand l'industrie textile de Suisse orientale a été touchée par la grande crise vers la fin du XIX^e siècle ; elle avait émigré à l'Est avec son mari, était arrivée à Saint-Pétersbourg en passant par la Bohême et la Moravie, c'est là que, lui qui proposait ses services de tisserand à des clients occasionnels, elle l'avait laissé, parce qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants de lui, ne s'est désormais plus fait appeler Bösch mais Putsch, se pavanait avec des artistes et des étudiants, s'est tirée avec un enseignant juif qui balançait des discours sous l'influence de l'alcool, s'est terrée avec lui, car il a bientôt été recherché par la police, dans les vallées sans fin du Caucase, où ils logeaient dans des cabanes de rondins, se nourrissaient d'herbes et de poissons, se sont aimés passionnément sous l'influence de l'alcool et, en peu de temps, ont mis au monde huit filles, toutes blondes. Un jour que Putsch n'était pas rentré de la chasse, tombé dans un traquenard de sbires ou de flics tsaristes, ou alors sous les pattes d'un ours professant à coup sûr des opinions tsaristes, mon arrière-grand-mère était retournée à Saint-Pétersbourg, avait réparti ses filles entre ses amis et amies, chacune munie d'un billet sur lequel étaient écrits ses désirs

respectifs, ses rêves, et avait disparu sans laisser de traces.

Ainsi donc, il se trouve que ma grand-mère, alors âgée d'à peine sept ans, avait été trouvée un matin devant la porte de la maison par une famille de musiciens – lui violoncelliste, elle clarinettiste –, avait tendu candidement un billet sur lequel était écrit : « Aime chanter, rêve d'apprendre un instrument, le piano serait passable, le violon ou l'alto désirable. »

Quand ses parents adoptifs ont fui à Berlin, elle avait déjà son propre instrument dans ses bagages. À dix-neuf ans, elle était premier violon dans l'orchestre populaire mixte du Brandebourg, donnait des cours de rattrapage aux deuxièmes et troisièmes violons, est tombée éperdument amoureuse du troisième violon Groscher, qui travaillait en usine et à qui, pour cette raison, elle donnait des leçons privées tard le soir, s'est entichée de ses gammes maladroitement, plaintives et mélancoliques sur les échelons desquelles ses sentiments grimpaient par centaines au ciel, et ce ne fut qu'après qu'ils ont été mariés en secret qu'il s'est avéré que certes, le hasard le veut ainsi, il se faisait bel et bien appeler Groscher, mais qu'en réalité son nom était Grob, qu'il était originaire de Bütschwil dans le Bas-Toggenbourg, et qu'il était en possession d'un passeport suisse.

Dans les faubourgs, à Kalaudenfeld, dans la coquette Moldenburgallee où maisonnette de briques jouxte maisonnette de briques, ils avaient pu, moyennant acompte, acheter l'une d'elles, car ils travaillaient comme auxiliaires dans un bazar-alimentation du voisinage.

Ensemble, ils ont engendré neuf enfants, tous blonds.

Ma mère, c'est ainsi que je l'imagine, était la dernière née, elle se sentait petite devant des frères et sœurs qui étaient déjà des hommes et des femmes, avaient la voix basse ou des seins, elle portait bon an mal an la même jupette rouge, avait de longs cheveux dorés de princesse et s'asseyait au bas d'une table qui devait lui paraître sans fin. Comme le grand-père ne pouvait plus être ouvrier d'usine, ni troisième violon, il ne jouait plus que de la harpe du tranche-caillé, il a essayé de maintenir sa famille à flot avec du fromage bricolé maison. La grand-mère bâclait un peu de vente, s'entretenait abondamment avec la clientèle, et quand l'orchestre populaire a été dissous, elle s'est mise de plus en plus à défendre ses opinions; en sus du fromage elle vendait des convictions, pendant que mon grand-père prenait livraison du lait derrière la maison, maniait tant bien que mal charbon, tranche-caillé et centrifugeuse, et ne disait plus grand-chose.

Lorsque mes grands-parents, bien qu'en possession d'un passeport suisse – car ça voulait encore dire quelque chose, être en possession d'un passeport suisse, brun à l'époque, aujourd'hui rouge et blanc avec la croix –, ont subitement disparu, se sont perdus dans la nature, ou ont été perdus et n'ont pas voulu réapparaître, quand les frères et sœurs de ma mère, qui seraient devenus mes oncles et mes tantes et auraient mis au monde des hordes de cousins et cousines, se sont mis à courir nerveusement en rond dans la maison, la petite valise de ma mère, elle qui portait sa jupette rouge, ses cheveux d'or et ne se

doutait de rien, a été remplie par une femme nerveuse qui s'appelait Rudelski ou Parkinski, entassant en hâte jaquettes et petites culottes, la femme a dit « viens mon enfant, vite, nous n'avons pas beaucoup de temps, où sont tes affaires, ne reste pas plantée là », une poupée qui jouait si bien du violon parce que c'était ma grand-mère en personne qui l'avait cousue, et la petite épicerie où on pouvait acheter du fromage ont été oubliées, un petit fourneau et de la vaisselle ont été perdus – petits couteaux de fer émoussés, petites fourchettes, petites assiettes, petites boîtes, récipients, petites tasses, petites poêles de laiton cabossées, perdus –, on a refilé à ma mère argent, papiers, billet de train, pendu une petite carte autour de son cou avec un fil de laine, Madame Kaslovski ou Marinski a pris ma mère par le bras, sous l'œil indifférent des frères et sœurs, amenée à une Volkswagen qui, sombre, attendait dans l'allée devant la maison, on a conduit ma mère dans la nuit jusqu'à la gare d'Anhalt, tirillée par la main entre habits, valise, baisers, vapeur et voix, poussée dans le train et assise de force, on a seriné à ma mère de simplement rester assise, sans piper mot, simplement se taire au cas où quelqu'un poserait des questions, montrer la petite carte et se taire, on a privé ma mère de la parole, la parole lui est fondamentalement – et à bien des égards définitivement – restée dans la gorge, on a pressé des provisions dans la main de ma petite fille de mère, on l'a furtivement embrassée sur le front et laissée assise pour toujours, ma mère assise quand le train s'est mis à piaffer, s'est mis en branle, une petite carte négligemment griffonnée autour du cou, tenant son billet d'une main et un sandwich de l'autre, ouvrant de grands yeux entre le schnaps et les vapeurs

d'hommes en sueur et ne disant pas un mot, pas un mot. Le train s'est engouffré dans un tunnel.

Mais tout cela, je ne fais que me l'imaginer, mes chers, car ma mère Ute Abderhalden ne m'en a jamais touché ne serait-ce qu'un mot, comment elle est venue en Suisse, si elle est arrivée à Schaffhouse, si elle a été recueillie par une famille de Thurgovie ou d'Argovie, si elle est allée à l'école primaire, une classe spécialisée ou l'école secondaire, elle ne m'en a jamais dit un seul mot, et il ne faut pas que nous nous étonnions si notre mère, qui gémit ses rêves à côté de son mari dans leurs meubles rembourrés, ne tient pas à en toucher un mot, car la langue qui aurait pu nous renseigner à ce sujet, elle l'a avalée pour toujours.

Ce ne sont pas des attaches familiales qui nous lient, mais des affinités internes :

les langues avalées, fracassées, perdues nous enchaînent les uns aux autres.

Aujourd'hui, elle travaille comme auxiliaire dans un salon de jeux.

Ce texte paraît ici dans une nouvelle traduction de François Conod.

Cet extrait a été publié, en 1999, en français, dans le roman *Le Faiseur de temps*, traduit par Colette Kowalsky et édité par les Éditions Zoé, à Carouge-Genève.



SCHAFFHOUSE

Isolde Schaad

Le rêve du procureur

ASSIS dans sa cellule, à Regensdorf¹ selon les dires, il s'imaginait comment supporter *différemment* Regensdorf dans le cadre mou de la culpabilité, qu'il ressentait plutôt comme une indisposition physique. Comment le Regensdorf des progressifs se distinguerait-il, voilà ce qu'il se demandait. Un foyer, peut-être en violet et en vert tilleul. Un foyer, c'est sûr, donc aussi un défi pour les gens qui comme lui étaient en faveur des situations claires. Dans quelques années, il serait cloîtré ici dans le caoutchouc mousse de la torture d'une assistance publique accro aux problématisations, c'est ainsi sans doute que se l'imaginaient les copains, probablement avec une touche de lavande dans un petit vase de cuivre martelé à la main, et il serait couché dans un lit de resocialisation, dûment bouquetté et thérapeutiquement capitonné, comme dans un cercueil, possiblement avec des rapports sexuels planifiés. Prison de Procuste pour quelqu'un comme lui, à leur tête le psychologue, au-dessous le masseur social (une

¹ Célèbre pénitencier zurichois (N.d.T.).

femme, espérons), qui le délivreraient pédagogiquement de son méfait. Ensuite, plutôt de la chimie pour les établissements de redressement qui, comme chacun savait, ne pouvaient rien redresser, car le redressement, pensait-il, présupposait la sensation intempestive de repentir, notion peut-être dépassée en tant que concept et à remplacer éventuellement par clairvoyance. Clairvoyance était un mot qui lui plaisait.

Dernièrement, un jeune de ce qu'on appelait le « mouvement » lui avait écrit qu'il admettait avoir « fait une connerie », s'être « foutu dans la merde ». C'était l'attitude du délinquant ordinaire, auquel il pouvait s'identifier, mais il était enfermé ici – maintenant plus volontiers et plus décidément – dans l'inutile pléthore architecturale d'un cliquetis de chaînes – encore en tant que représentant de l'exécution des peines cantonales, et par là du pouvoir. « Il n'y avait rien de cynique à cela », comme disait ce bavard de Sloterdijk dont il avait lu non sans plaisir le livre *Critique de la raison cynique*, mais il trouvait que cette façon académique de se faire mousser était un comportement directif de passésistes gauchistes, très éloigné de toute réalité.

Personnellement, il estimait que le cynisme était une méthode pour se débarrasser des inepties et des injustices. Ce qui n'avait absolument rien à voir avec des rapports de domination. « Je me fiche de tout ce salmigondis théorique », grommelait le procureur à mi-voix dans sa cellule, et ce faisant il pensait à Jean Ziegler, ancien conseiller national, qui avait annoncé sa visite, comme s'il se prenait pour l'apôtre de Jean-Paul Sartre. Il trouvait que le geste de Ziegler était un pur calcul tactique, un petit coup de génie du

sociologue et du Kohlhaas¹ de gauche loin d'être au-dessus de tout soupçon, que personnellement il ne supportait pas si mal.

Jean-Paul Sartre à Stammheim² et Jean Ziegler à Regensdorf, une analogie de bon aloi qui le faisait légèrement frissonner et l'horrifiait après coup quand il pensait à ce qu'il avait fait. La gauche l'élisait criminel politique, par conséquent il était une grande pointure de la mise en danger de l'État, bien que loin à la ronde il n'y ait rien – là, il souriait – qui aurait à ce point pu le démolir qu'il aurait dû le démolir de son côté.

Le procureur devait rester sobre et objectif dans son rôle, minimiser les dangers, maintenir à petit feu les conflits éventuels, une devise qui l'avait toujours accompagné dans l'exercice de ses fonctions et qui, maintenant, en dehors du domaine professionnel, lui était devenue fatale, à cause de la bêtise des humains qui, vu à long terme, agissent souvent sans réfléchir, et même avec stupidité.

Cela avait été une action audacieuse, et maintenant encore son déroulement profondément gravé dans sa mémoire ne lui causait aucune rougeur au visage mais lui faisait à nouveau un bruissement à la hanche qui résonnait comme un avant-coureur d'artériosclérose, une fausse note qu'après son séjour en prison il soignerait sur-le-champ en pédalant. Le procureur avait l'intention de se rendre par la suite au bureau à vélo, image exemplaire qui le rétablirait dans l'opinion mais que, conscient de la contradiction avec la politique du parti par rapport aux moyens de transport, il rejeta aussitôt comme étant par trop

¹ Personnage de Heinrich von Kleist.

² Allusion à la visite de Sartre à la prison où était incarcéré Andreas Baader, de la bande à Baader-Meinhof (N.d.T.).

« alternative ». Ce qui voulait dire que dès lors il prendrait le réseau express régional, comme un citoyen ordinaire, rouler en RER de marchepied en marchepied.

Quand il en aurait terminé avec Regensdorf – maintenant il ressentait son séjour comme une espèce de stage pour ceux qui font profession d'avoir raison, avec recours à une auto-ironie que jamais personne ne lui avait attribuée – alors il irait à vélo à chaque minute de libre. Aller à vélo, comme s'il ne s'était jamais rien passé dans sa vie. Aller à vélo, voilà qui lui avait fait du bien déjà avant cette coupure biographique décisive, à chaque coup dur et dans les situations de stress professionnel, qui parfois convergiaient, il faisait du vélo comme jamais. Un homme qui fait du vélo ne peut rien avoir d'essentiel sur la conscience, contrairement aux automobilistes, aux parachutistes, aux jockeys de derby, aux navigateurs de haute mer, aux pilotes de jets privés, aux joueurs de golf et de polo. Aller à vélo était le moyen de déplacement le plus innocent dans cette société moderne dont il avait un besoin urgent. Pour autant qu'il se souvienne des cas les plus célèbres de l'histoire criminelle, il n'y avait aucun cycliste parmi eux, et certainement aucun procureur, et, par-dessus le marché, un procureur qui fait du vélo est l'incarnation de la popularité juridique, je veux dire qu'il est proche du peuple. Un procureur sur un 12 vitesses représente *La cause du peuple*¹ et n'a pas besoin ce faisant d'être en plus un fanfaron philosophique qui, comme il est d'usage dans le journalisme, secrète des confessions du bout des lèvres, car philosopher, on peut le faire à propos de n'importe quelle crotte de bouc.

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

Bien que le procureur ne fût pas du genre à *Parcourir l'année avec Goethe* (« deviens qui tu es », etc.) comme ses proches par la profession ou la culture, il avait, oui il faut le dire, un sain instinct pour le côté classique d'une juridiction qui avait fait ses preuves, qui soutenait chaque frère de taule dans la geôle pour ce qu'il était, et le procureur, qui était déjà avec conviction ce qu'il était, et n'avait pas la moindre intention de devenir un autre, était lui-même à son insu une preuve vitale du bien-fondé de l'exécution d'une peine qui pouvait renoncer au blabla de resocialisation à la mode. Le procureur purgeait sa peine sans que jamais ne l'effleurât l'idée qu'après l'avoir purgée, il ne serait plus ce qu'il était et avait toujours été, solide comme l'airain, aussi loin que Zurich puisse se souvenir : *le* procureur.

« Crotte de bouc », s'est-il dit en pensant à son forfait, qui juridiquement pouvait sans réplique être qualifié de délit, mais pas de crime, qu'il avait certes exécuté spontanément, mais avec toute sa tête, ce qui lui aurait réussi si les demoiselles de magasin d'aujourd'hui n'avaient pas des exigences aussi démesurées. Contre deux cents francs suisses massifs, la jeune fille ne l'aurait pas livré au couteau, en revanche le billet de cent francs qu'il avait sorti par réflexe ne correspondait plus au prix du silence pour la jeune génération, pas même pour une petite vendeuse de la Coop, tandis que lui-même ne les dépensait pas encore sans scrupule ni d'une main légère, lui qui se trouvait dans une classe salariale qui lui rapportait chaque année au minimum 102 685 francs.

C'était de la corruption – il en était convaincu, dur comme fer –, mais dans son cas la corruption devait être interprétée comme une tentative de survie

bien compréhensible. Eu égard au discrédit guettant un leader des décideurs de la ville, ce délit pesait moins dans le cas d'un salarié ordinaire, lequel ne désavouait pas une position de cadre et était plus facile à remplacer à son poste que lui, *le* procureur. Comme, dans le second cas, un discrédit ne tombait pas sous le coup de la jurisprudence qui, pour un personnage public comme lui, devait être prise en compte en tant que circonstance atténuante de l'accusation, l'état de fait de la corruption dans le cas d'un SDF au chômage devrait *ergo* être une circonstance aggravante de la peine. Ce qui tombait sous le sens. En tant que social-démocrate, il était par ailleurs habitué à argumenter avec des gens de condition modeste, et visiblement il n'avait pas pu classer leurs nouvelles ambitions professionnelles. Qu'une souris de magasin ne soit plus, de nos jours, corruptible pour cent francs, il ne pouvait pas le savoir, ce qui devait par conséquent être une circonstance atténuante de plus. Le défenseur en revanche était malheureusement un adepte de la motivation psychologique et voulait absolument interpréter son forfait qui, je le souligne, devait être blâmé comme délit et non comme crime, en tant qu'action motivée par l'affect, voire un acte de désespoir, une chose pénible et sans exemple, car n'avait-il jamais été capable de désespoir, ceci même pendant ces redoutables années quatre-vingt qui l'avaient fait suer.

Il regarda fixement le mur, où était accrochée une reproduction des *Mains en prière* de Dürer, s'énerma de ce sentimentalisme, et ne remarqua pas que lui-même tenait ses mains jointes sur son estomac qui grondait. Le jogging dans la cour de la prison, que son médecin de famille lui accordait moyennant une

autorisation spéciale, lui avait à nouveau donné faim prématurément, et personne n'était au courant de la démesure qui couvait en lui comme un démon, elle qui l'avait entraîné dans sa chute, parce qu'à cause de sa constitution de leptosome ascétique, personne ne croyait à cette particularité biologique et que jusque-là il avait pu garder secrète sa dépendance corporelle.

Il s'était figé, mais n'avait pas eu peur – il était resté paralysé quand la vendeuse avait brandi son billet de cent et dit à la file devant la caisse juste avant la fermeture du magasin : « Regardez-moi ça, ce monsieur distingué, il chipe des cervelas et veut acheter mon silence par-dessus le marché. Il nous croit corruptibles, ce type BCBG, est-ce qu'il ne vous rappelle pas quelqu'un, les amis ? »

Il avait voulu glisser discrètement les cervelas dans son attaché-case, mais l'emballage de plastique avait fait un bruit indésirable et, à la suite du farfouillement hâtif, le procureur était entré en collision avec une caisse de tomates au rabais qui lui étaient dégringolées dessus au même moment, ce qui eut pour effet d'attirer l'attention sur sa maladresse. Or les faits qui, je le répète, pouvaient être poursuivis en tant que forfait mais non en tant que crime, avaient été observés auparavant par une fille impertinente qui ne s'était pas laissée impressionner par cent francs, qu'elle appelait un « chiffon ». Il semblait que, pour satisfaire une lubie personnelle, elle ait eu besoin d'une victime exotique comme lui quand, avec une joie sadique aux commissures des lèvres, elle le pria de l'accompagner dans l'arrière-boutique de la succursale.

Que son insatiable fringale de cervelas, deux paires par jour avant chacun des repas principaux,

aient mené à cette action judiciaire, voilà qu'il l'aurait volontiers mis sur le compte de son analyste. Depuis des années, il voulait le persuader qu'il s'agissait d'un manque refoulé durant la période œdipienne de satisfaction orale, engendrant une homosexualité latente qu'il aurait dû reconnaître et assumer depuis longtemps.

« Foutaises », se disait le procureur dans sa cellule en fixant, les yeux vides, les carreaux de la couverture du lit, et il était conscient qu'il se trouvait en taule pour la simple raison que sa femme n'avait pas pu admettre ce handicap physiologique légèrement gênant durant une longue et amoureuse vie conjugale ; bien qu'il sache que ce petit péché véniel n'aurait fait qu'amuser la galerie, rien de plus. Elle qui, issue d'une bonne famille, savait se tenir à table selon son rang, était devenue de bonne heure adepte de la *nouvelle cuisine*¹, de sorte qu'à table il n'était jamais rassasié et s'était mis à s'approvisionner chez les vendeurs de saucisses pour se sustenter à titre préventif. Ce faisant, on le reconnaissait par trop souvent et on l'importunait avec des allusions, jusqu'à ce qu'il se résolve à acheter ses portions et à les ingurgiter dans l'auto, ce qui entraînait une circonstance aggravante. Car il ne disposait pas de son propre argent de poche, et cette dépense quotidienne de deux fois deux paires de cervelas emballés sous vide aurait paru étrange dans leur budget, où tout débours était noté, et aurait nécessité une explication.

Une fois, par mégarde, les saucisses n'avaient pas été enregistrées, ce qui, à la maison, l'a incité à les faire passer avec les objets de première nécessité qu'il pouvait déclarer sans honte. Il s'est mis à tirer de ce

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

risque quotidien une certaine fascination qui lui manquait dans l'exercice routinier de sa profession où sinon il ne se passait jamais rien de décisif. Un étrange plaisir teinté d'effroi s'est ensuivi, jusqu'au jour mémorable qui a entraîné sa chute : le 15 avril 1987.

Bien qu'il ait été adepte convaincu des dispositions pénales en vigueur, il les a tout de même examinées dans le détail du paragraphe, en s'intendant à lui-même dans la cellule des procès à vide ; ses brillants plaidoyers parvenaient à la conclusion qu'en vue d'une formation juridique, en particulier pour acquérir le brevet zurichois d'avocat, une expérience telle ce larcin de bas étage s'imposait, ou tout au moins un délit de même nature empirique, non un crime, à publier dans l'option de la saisie éthologique d'un cas relevant d'un droit pénal révisé, simultanément au registre des places d'apprentissage de l'OFIAMT, dans l'idée de stimuler les idées en vue de la création d'emplois, qui, à l'époque, en l'an de grâce 2021, pourrait être plus virulente.

Le procureur s'est réveillé – il était couché en costume de ville, ceinture desserrée, sur son lit de camp au bureau. Il devait s'être assoupi le soir précédent. Sept heures sonnaient à la Predigerkirche, et il s'est réveillé sans la formule adéquate « baigné de sueur » qui s'impose ici, car dans son rêve, il s'était justement délivré de son faux pas en tant que réformateur de l'exécution des peines, et par conséquent son réveil était d'une nature sèche. Sauf qu'il était content de ne pas être un procureur dans un rêve, mais le véritable procureur, connu de toute la ville pour sa façon cassante de conduire les affaires, vers lesquelles il s'apprêtait à se mettre en route. Ce matin, on était

le 18 janvier 1988, la direction de la police voulait l'interroger sur la recrudescence des vols dans les magasins des cercles six et sept.

Comme il passait devant la succursale Coop du Niederdorf, laquelle avait affiché une promotion de cervelas au rabais, le procureur a stoppé tout net, a ricané, a ri, a ri, s'est plié en deux de rire, les passants se sont arrêtés pour le voir rire, en secouant la tête, et pour repartir de mauvaise humeur, car il est notoire qu'à Zurich le rire n'est pas contagieux mais qu'on le contourne comme la manifestation d'une inadéquation sociale, pour ne pas dire un problème de minorité.

Le procureur s'est mis en devoir – ce que de sa vie il n'avait jamais fait – d'acquérir à prix réduit deux paquets de cervelas emballés sous vide. Il les a coincés sous son bras, a poursuivi son chemin et s'est assis sur le premier banc libre en direction de l'Hôtel de Ville. Cela devait avoir été, je pense, sur la Gemüsebrücke devant le nouveau gratte-ciel Bührlé, et il a fouiné dans sa poche pour sortir son couteau suisse, l'a ouvert d'un angle et a percé l'emballage des cervelas. Puis il s'est coupé des tranches, en a ôté la pelure avec les incisives et s'est mis à manger – ce faisant, à cause de spasmes du diaphragme au déchaînement homérique, il a éprouvé des difficultés de déglutition.



SCHWYTZ

Gertrud Leutenegger

*Un million de roses
d'Odessa*

J E viens de recevoir un million de roses d'Odessa. La mer Noire les a charriées jusqu'à ma porte, année après année j'entends son ressac. À chaque anniversaire un télégramme d'Odessa, des cadeaux démesurés, des paquets dans du lin blanc, cousu avec du fil rouge, et munis de sceaux friables. Je délace le fil, reconnaissant souvent les objets rien qu'au toucher, car cette opulence n'est pas exempte d'une grandiose monotonie, mais à chaque fois je suis effrayée par la quantité innombrable de pralinés, enveloppés dans du papier déjà infiltré de gras, sur chacun d'eux la même image, un Petit Chaperon rouge russe, et les pralinés sont des sortes de petites gaufrettes enrobées d'un genre de chocolat, si douceâtres qu'on peut à peine les goûter, seulement les admirer. Une autre fois, ce sont des cuillères, une quantité immodérée de ces cuillères peintes et fortement laquées, dont la taille est telle que je ne me vois absolument pas manger avec. Puis ce sont des disques, des disques de l'Oboukhova, une voix d'un autre monde, avec ce fondu clair et chaleureux comme n'en peut avoir

qu'une voix slave, même si Nadejda Oboukhova change d'expression de la manière la plus surprenante, elle chante la Dame de Pique, elle chante le Prince Igor, les enregistrements datent de la fin des années trente, pendant la guerre les soldats écoutent l'Oboukhova au front, elle devient la voix de la Russie par excellence, peu avant sa mort elle chante encore une fois, Kalinouchka-Malinouchka, un léger voile s'est posé sur sa voix, or, comme toujours, tristesse et allégresse sont sous contrôle, avec une facilité merveilleuse, comme si d'elle ne jaillissait rien que de la musique, la musique même. Mais aujourd'hui ce sont des disques avec du rock russe, et le morceau que je suis censée écouter en particulier s'appelle *Un million de roses*, il est signalé à part parmi les autres morceaux qui ne diffèrent guère du hard rock de facture occidentale, sauf que partout il fait des incursions qui, souvent, tombent sans crier gare dans l'opéra. Donc j'écoute un million de roses et je contemple les photos grand format qui, aujourd'hui encore, y sont jointes, la mer Noire brille à nouveau dans le lointain, je me promène dans la Moldavanka par une torride journée poussiéreuse de juillet.

Par cet après-midi d'été-là, je perçois à peine quel genre d'homme peut bien marcher à côté de moi, plutôt taciturne, étonné, étrangement excité par ma joie sans borne d'avoir enfin trouvé ce quartier, à l'existence duquel je ne croyais déjà plus. La Moldavanka, non, on ne connaît pas, la Moldavanka, il n'y en a plus, la Moldavanka se trouve trop loin, personne ne voulait me renseigner. Mais maintenant les alignements de rues si longtemps cherchées par moi, désertes sous la chaleur, les rangées de maisons basses d'un jaune passé, d'un vert qui peut-être avait été une

fois vert pistache, et sur la plupart des façades le crépi s'effrite, les trottoirs sont défoncés, les larges pistes cyclables pleines de caniveaux. Mais c'est vraiment la Moldavanka, j'ai envie de sauter de joie, et en même temps je freine de toutes mes forces, comme si par ailleurs chaque entrée de maison se détournait de moi, ces portes de verre ternies qui étaient peut-être encore l'unique vitrine d'un magasin, et ce magasin était l'habitation en même temps, et cette habitation le dortoir de toute la famille. À mes côtés marche l'homme qui a lui-même grandi dans la Moldavanka et habite toujours ici, il s'étonne que je puisse me plonger à ce point dans la contemplation de maisons qui, pour la plupart, n'avaient connu que des habitants miséreux, tailleurs de talliths, bouchers casher, rabbins, circonsciseurs, demandeurs en mariage et chantres, et de-ci de-là aussi un de ces redoutés bandits de banlieue, l'un des rois de la Moldavanka, et des enfants, des enfants surtout, qui devaient avoir grouillé là comme le caviar aux embouchures des rivières. Genia, ainsi s'appelait l'homme, devait avoir compris intuitivement que je cherchais quelque chose que même le recoin de cave le plus reculé ne livrerait pas, et comme pour prolonger ma dévotion envers ce lieu même après notre départ, il m'envoie sans répit de nouvelles photos en noir et blanc, les cours que nous avons traversées, les arcades sous lesquelles nous nous étions arrêtés, les rues presque vides d'êtres humains où il m'a accompagnée jusqu'au coucher du soleil.

Genia est l'expéditeur de ces cadeaux prodigues, au luxe quasiment lugubre, et comment pourrait-il savoir que je cherche un enfant qui, un jour, sans un bruit mais de façon inéluctable et fixe, a pris possession

de moi, tout comme la barcasse du cuirassé *Potemkine* glissant à l'aube sur la surface scintillante de la mer et le marin assassiné couché sur le môle ont changé Odessa. Je cherche l'enfant qui est venu dans mon isolement et a remué en moi la souffrance du monde. C'est un enfant malingre dont l'imagination s'enflamme sans cesse et déforme toute chose, il mène la vie d'un petit savant, occupé à toutes sortes de sciences, enchaîné au Talmud, tourmenté par des maux de tête. C'est un garçon de neuf ans et, bien que né à Odessa, la Marseille russe, il n'a encore jamais vu la mer. Fébrilement, il se prépare pour l'examen d'admission à la classe préparatoire du gymnase Nicolaïev, car sur quarante garçons on ne prend que deux juifs, il faut par ailleurs compter avec des pots-de-vin, mais il veut réussir, réussir à tout prix, comme récompense son père lui a promis le colombier ardemment désiré. À l'examen, on interroge le garçon sur Pierre 1^{er}, et un vertige de ravissement le saisit. De Pierre le Grand, il sait tout ce qu'il y a dans le manuel, et par-dessus le marché les poèmes de Pouchkine, il commence à déclamer d'une voix interrompue de sanglots, tremblant, vacillant presque, mais à la hâte, de toutes ses forces il martèle les vers de Pouchkine, longtemps personne n'interrompt sa criaillerie démente, son chuchotement occasionnel, seul le vieux vicaire du curateur, penché en avant, regarde fixement l'enfant qui crache les vers comme de la lave en fusion, quelle nation, murmure-t-il, ils ont le diable au corps. Le garçon titube en direction du corridor, s'appuie contre la paroi chaulée. Il a réussi. Chez eux, le père se démène comme un fou à cette nouvelle, il organise un bal dans la pauvre arrière-cour, il y a du raisin de Lisbonne, du tabac de

Virginie et du vin de Bessarabie. On prononce un discours bien senti sur le petit garçon, qui comme David aurait vaincu Goliath, sa mère le regarde d'un air triste et douloureux, dans sa tribu tout est toujours allé de travers, pourtant elle boit de la vodka à profusion bien qu'au fond elle n'aime pas la vodka, et les invités dansent un vieux quadrille comme à une noce champêtre. Le garçon, les joues rouges, ivre de sommeil, est assis à la table, l'examen, le bal, tout tourne bruyamment devant lui comme un rêve, rouge cerise, voilà comment devra être la petite poitrine des colombes qu'il veut acheter, lisse et rouge cerise, et les plumes caudales aussi touffues que possible.

Depuis mon arrivée à Odessa, qui m'a immédiatement entraînée dans la pénombre verte sous ses nombreux platanes, acacias et tilleuls, je cherche cet enfant. Parfois je l'oublie un peu, la ville m'enivre, ville du XIX^e siècle, ville de cariatides et d'atlantes, de portails de fer filigranés et de balcons grillagés, suspendus, légers, et tout le réseau géométrique des rues élégantes surgit dans la transparence de la lumière marine. Odessa, située sur un plateau, est elle-même devenue un gigantesque navire resplendissant de blancheur. Moins de deux siècles se sont écoulés depuis que, sous Catherine la Grande, les premiers pilotis pour la construction du port ont été enfoncés dans la mer, qu'Odessa est née et, dans la rayonnante insouciance de sa jeunesse, a absorbé en elle toutes les traces antérieures d'établissements, Grecs, Romains, Huns, Mongols, Turcs. Venant du nord de la Russie, je ne peux pas me rassasier de la vie au grand air qui s'écoule infiniment vivante dans les rues, partout les fenêtres des usines et des ateliers sont grand ouvertes, le vacarme des machines passe sans hiatus dans le

bruit des passants, directement sous les fenêtres ouvertes des fabriques, des séries entières de joueurs d'échecs sont assis sous les arbres, et dans les senteurs pleines de sueur et de kvas vient se mêler le vent salé de la mer. Les câbles des lignes électriques pendent en désordre le long des murs des maisons ou se balancent en partie au-dessus des rues les plus étroites, comme l'éclairage d'une fête nocturne qu'on aurait insouciamment oublié. Malgré les bombardements systématiques des nazis, quelques-unes des vieilles villas de commerçants sont restées debout, aujourd'hui transformées en bâtiments publics, le classicisme le plus raffiné et le pseudo baroque élancé répandent un souffle grandiose, inconsciemment on s' imagine à nouveau les lanternes chinoises au tréfonds des jardins, éclairant une végétation exotique, dans les fauteuils-corbeilles couleur ivoire fument les exportateurs de blé, les courtiers maritimes et les gros négociants, et parfois quand le vent du soir berce les lanternes, resplendit et bourdonne le samovar. Pas encore d'obélisque dressé haut sur la mer pour le marin inconnu tombé lors des nombreux combats autour d'Odessa, et le labyrinthe des galeries souterraines, causé par l'érosion constante du calcaire, ne constitue que le paradis des vendeurs au noir, et non le refuge âprement défendu des partisans. L'escalier du *Potemkine* n'est pas encore revêtu de granit et dénaturé par des paliers d'asphalte, avec sa belle molasse tendre de Trieste, déjà un peu creusée, escalier des escaliers, il mène du boulevard Primorski à la mer.

Entre-temps l'enfant doit déjà être rentré de chez le marchand de colombes, alors que la mère ne voulait pas le laisser partir, en ces jours d'octobre le tsar Nicolas a accordé la Constitution au peuple russe, un

silence étrange règne dans les rues dominicales, des coups de feu retentissent, des policiers accoutrés de façon inhabituelle marchent de long en large. Mais pas tant par peur confuse que parce que l'enfant s'est tout de même échappé, il a pris un sac pour cacher les colombes sur sa poitrine, et les petites colombes y ont vraiment place, elles sont bel et bien couleur cerise, il sent leur pouls tout chaud. Emballez vos affaires, a dit en passant un homme à longues bottes au marchand de colombes, la noblesse de Jérusalem a reçu une Constitution, maintenant le garçon court très vite. Il s'enfuit dans une rue sans personne, dont la terre jaune piétinée est jonchée de quantité de tessons, morceaux de bois, briques, loin devant déferle vers lui une procession d'hommes qu'embrase la colère, portraits du tsar, oriflammes religieuses, saintes reliques tanguent sur le cortège. Demain, mon bateau part pour Istanbul, je ne peux pas trouver la Moldavanka, engourdie par la chaleur je me traîne dans la rue Deribasovskaya. Là, Genia m'a repérée d'un coup dans la cohue des passants. Mon chapeau de paille à rubans noirs, ma robe longue ont attiré son attention, à cause de mon habillement extravagant il me prend pour une Polonaise, alors que cette robe qui me va aux chevilles ne paraît trop exaltée que parce qu'ici, la minijupe est encore en vogue, et qu'à la plage des Dauphins, on entend les Beatles même en cet été, au milieu des années 1970. Mais ensuite, Genia perd ma piste, il fouille le parc municipal derrière l'Opéra, je ne sais absolument pas comment ça s'est passé, dit Genia, en tout cas le chapeau de paille à la robe longue se serait soudain aussi trouvé sur son banc. Moi, je remarque seulement quelqu'un qui, effrayé, se penche au bout du banc. Et une voix demande,

êtes-vous allée à une corrida espagnole ? De surprise, j'ai dû rire, deux yeux sombres sous des cheveux noirs me regardent attentivement. Les autres gens sur le banc gênent quelque peu la suite, je contemple l'arbre au-dessus de moi, le jeune homme aux cheveux noirs dit qu'il s'agit d'une cryptométrie, un cèdre japonais. Puis il désigne la façade incurvée de l'Opéra qui pointe à travers le feuillage bleu-vert du parc, et je demande, comment est-ce à l'intérieur ? Festif, dit l'homme, excessivement festif, plein de décorations en stuc doré, plafond peint de couleurs pastel, du Conte d'hiver de Shakespeare et du Songe d'une nuit d'été, voulez-vous que je vous montre le Musée des beaux-arts à la rue Pouchkine ? Mais je dis, j'aimerais aller à la Moldavanka, le jeune homme se lève stupéfait, j'y habite. La caisse du bar avec le marin mort glisse à la surface de la mer dans la lumière matinale, l'enfant avec les colombes cachées sur sa poitrine se hâte par la ruelle de terre jaune piétinée, je fixe les yeux sombres et m'en vais avec l'homme, sans l'ombre d'une crainte.

Genia a souvent immortalisé sur les photos le chemin que nous avons parcouru, toutefois la plupart du temps sous la neige complètement gelée, des hommes emmitouffés, alors que là l'air vibrait dans la chaleur, et moi avec le chapeau de paille, la robe longue, mais Genia envoie toujours les photos pour notre anniversaire commun, qui tombe en hiver. Il se rappelle tous les incidents sur ce chemin, y compris l'endroit où j'ai proposé de prendre un taxi, honteuse à la pensée d'imposer à cet homme un chemin manifestement trop long, pour qu'en fin de compte il ne me montre que ce qui lui est par trop connu. Mais nulle part nous n'apercevons de taxi libre, alors Genia

découvre devant le théâtre de marionnettes – avant c'était une église – une voiture privée avec chauffeur, Genia prend langue avec le chauffeur, lui dit qu'il le paiera, là-dessus le chauffeur perd passablement contenance, Genia augmente l'offre, ce qui le rend encore plus suspect aux yeux du chauffeur. À pied, nous atteignons la place où passe un tramway en direction de la Moldavanka. Et là, nous errons longtemps, le soleil devient une boule rouge et roule vers l'ouest. L'austérité et la banalité de cet endroit ne me font sortir à aucun moment ma caméra, mais Genia m'envoie l'image d'un carrefour où, semble-t-il, j'aurais soudain voulu le prendre en photo, je refuse, écrit-il au dos du cliché, sur quoi je dois avoir commis un de ces petits délits qui font que les hommes doutent de leur raison, tu mets la main dans ta poche, ainsi Genia finit-il sa phrase, tu en sors une pomme et la manges avec appétit ! Il faut que la pomme ait été achetée à Odessa, ce jour-là je n'avais encore rien mangé. Des rangées de maisons basses émane une somnolence à laquelle je succombe, bien que j'entende quand même des voix, que je voie des ombres ; et où est l'enfant ? Puis, sans que je m'y attende, Genia est debout devant moi, tranquille, et dit simplement, c'est le bout de notre Moldavanka. Quelque part loin d'ici, quelque part tout près, hors d'haleine, l'enfant se précipite sur l'estropié assis dans son fauteuil roulant au bout de la rue dévastée, il lui caresse l'épaule, tous les enfants l'aiment. Mais l'estropié est horriblement excité, il crie après sa femme qui, lors du pillage, ne lui a pas rapporté assez, il tâte âprement le gamin et farfouille dans le sac, en sort un des oiseaux qui bat des ailes, colombes !, piaille-t-il, colombes !, il tape de toute sa force et de son poing

serré sur l'enfant, écrase la colombe sur sa tempe, le sang gicle et l'aveugle, les entrailles lui collent au front, pendent entortillées sur ses joues, il faut détruire leur semence!, crie la femme à tue-tête, je hais leur semence!, le garçon s'écroule au sol sous les coups, se presse contre terre, il ne sait plus : est-ce du sang de colombe, sont-ce des larmes qui lui coulent chaud sur le visage, il ne veut plus voir le monde. Il ne fait que se presser très fort contre la terre qui se tait calmement au-dessous de lui, avec des senteurs de profondeurs humides, de tombes et de fleurs. Puis l'enfant court seul dans la ruelle, orné de plumes sanguinolentes, et il pleure avec une amertume et un bonheur tels que plus jamais dans sa vie il n'en ressentira de pareils. L'enfant s'appelle Isaac Babel¹. Il deviendra un jour cosaque, se battra dans la Cavalerie rouge de Budjonny, travaillera pour la Tchèque, évoquera émeute et mort avec la joie sauvage du blasphème, sobrement, crûment, mais toujours les entrailles tendres et sanglantes d'une colombe orneront son front. Babel sera tué pendant la vague d'épuration stalinienne, probablement enterré en Sibérie. La nuit, la vieille Bobka se penche sur le chétif enfant, comme il tremble, notre galopin, dit-elle, où cet enfant prend-il la force de trembler ainsi ?

Un trolleybus retourne à la rue Deribasovskaya. Genia me presse de lui écrire bientôt, j'aimerais te dire bonjour à chaque anniversaire, dit-il, et dans ses yeux je lis déjà l'insolite violence qui me submergera, lettres, cadeaux, ce furieux gaspillage qui, au début, m'était presque insupportable et, tout de même, acquiert du panache au cours des années. Bien sûr, je

¹ Écrivain juif d'expression russe, né à Odessa en 1894, fusillé à Moscou en 1940 (N.d.T.).

ne crois nullement Genia quand il dit avoir son anniversaire le même jour que moi, jusqu'à ce qu'il sorte une pièce d'identité, c'est effectivement le cas, mais il a sept ans de plus, sur la photo du passeport il porte l'uniforme militaire, trente-trois ans, dit-il, à cet âge mon père est tombé en Hongrie. Le trolleybus s'arrête, nous marchons jusqu'à l'entrée pompeuse d'un passage, c'est ici que je vais prendre congé de toi, dit Genia, c'est là que je t'ai aperçue pour la première fois dans la foule. Vite, il ajoute, je ne peux pas te faire signe depuis le port, je ne supporte pas la vue de certains bateaux. Et je sais qu'il ne pense pas aux bateaux avec des touristes russes pour la Crimée, le Caucase, il pense à un bateau à destination d'Istanbul. Ce n'est que plus tard que j'ai reconnu devant quel passage nous nous tenions à l'époque, il l'a également immortalisé sur de nombreuses images, c'est le passage rue Deribasovskaya-angle Sovietskoy Armii, avec une toiture de verre escarpée, les statues blanches aux postures théâtrales de l'intérieur, j'entre souvent dans ce passage, écrit Genia, il m'apparaît comme un triomphe de notre relation. Aujourd'hui, je ne suis plus submergée de frayeur devant sa prodigalité, et j'entends un million de roses. Genia ne m'a-t-il pas offert la Moldavanka ? Là où au détour d'une ruelle, un enfant se relève de la terre jaune piétinée sur laquelle il s'est pressé dans son désespoir, et dont émane maintenant pour toujours le goût dans la bouche, le goût de toute la souffrance de ce monde.



SOLEURE

Peter Bichsel

Monsieur Busant
Une opérette soleuroise

Nos policiers, ici dans cette ville, comme tous les autres policiers dans toutes les autres villes, sont corrects et font leur devoir. Quand ils dressent une contravention pour stationnement abusif, ils s'éloignent tellement de la voiture en question qu'ils arrivent encore de justesse à déchiffrer le numéro, par une sorte de discrétion ou de mise à distance. Ils remplissent le formulaire très lentement, comme s'ils voulaient donner au fautif la possibilité d'arriver juste avant que la signature du policier ne figure au bas du document. Tant qu'elle n'y est pas, on peut discuter avec lui. On le connaît par son nom, et dans cette ville on ne parle ni de l'intelligence ni de la bêtise des policiers, mais bien plutôt de la rousseur des cheveux, de la ventripotence, l'amour de la bière, l'attirance pour les femmes de quelques exemplaires individuels. Mentionnons en passant qu'ici, dans cette ville, ce n'est pas seulement la police, mais presque tout qui se perçoit comme le calme avant la tempête, et que les caves sont bourrées jusqu'au plafond de provisions de ménage dans l'attente d'on ne sait quel événement.

Les citoyens de la ville évitent encore aujourd'hui l'endroit où le bourgmestre Wengi s'était interposé devant les canons des catholiques qui voulaient tirer sur les protestants. Ils prétendent que maintenant, là-bas sur le muret au bord de l'Aar, seuls traînaient ceux qui ont les cheveux longs, les fumeurs de pétards et ceux à qui le travail fait peur – mais en réalité, c'est parce que même quatre cents ans plus tard, personne ne voudrait donner l'impression de vouloir tirer quand même. Il y a toutefois une société de sous-officiers dans cette ville. La police est armée et suspend son pistolet au portemanteau quand elle boit sa bière. Les deux policiers qui font leur devoir la nuit, c'est la patrouille. Leurs itinéraires sont aléatoires, la ville est suffisamment petite.

Vers deux heures, la patrouille trouve un homme endormi dans un coin du passage souterrain de la gare. Barbu, crasseux, inutile de le décrire, on le connaît : « Ueli », le nom est plus exact qu'une description, il n'y en a qu'un dans cette ville à porter ce nom, les autres Ueli doivent être décrits avec davantage de détails. Les deux policiers restent plantés devant le dormeur, pèsent le pour et le contre entre devoir et embrouilles, démarche officielle et assistance privée, finissent par le réveiller en l'empoignant par l'épaule, geste qui a quelque chose d'officiel, pas enseigné mais officiel. Comment, au fond, réveiller un homme ? Même la tendresse n'est pas absente de ce geste. Car on réveille toujours un peu trop tôt, et nos deux policiers en tout cas ne s'étaient pas mis d'accord avant le réveil sur la façon de s'adresser à lui, lui dire « vous » ou lui dire « tu ». Ceux qui se hasardaient à lui parler disaient « tu » : « Eh toi, Ueli. » Mais, en uniforme, le tu est trop

grossier et le vous trop officiel. Si, après coup, on avait demandé aux deux policiers comment ils s'étaient adressés à lui, sans doute ne l'auraient-ils pas su. Mais ils lui auront certainement signifié qu'il ne pouvait vraiment pas dormir ici, qu'il pourrait prendre froid, et même sans ça.

Deux heures plus tard, les deux policiers ont accompagné Ueli à sa place dans le passage souterrain de la gare, et lui ont murmuré presque en chœur « Bonne nuit ! », mais ont trouvé que ce n'était pas tout à fait approprié et ont corrigé – cette fois chacun son tour – « Dors bien ! » Ils ont déguerpi, n'en ont plus parlé, mais ils ont poussé un soupir de soulagement quand, le lendemain, ils ont vu Ueli traîner par la ville. Il est vivant – donc la mention dans le rapport n'aurait de toute façon pas été nécessaire. Toutefois, juste avant, la petite peur quand on ne l'a pas vu au restaurant Feuerwehrhalle, assis derrière sa bière.

La nuit d'avant, ils l'avaient assis au fond de l'auto, avaient roulé avec lui pendant deux heures, monté encore un peu le chauffage, et tenté de rendre goûteux les attraits d'une cellule bien chauffée par rapport au froid passage souterrain de la gare, lui ont aussi promis de la bière, promis du café, et se sont rendus à l'évidence : Ueli ne voulait rien de tout cela. Tout au plus s'étaient-ils ridiculisés, les deux policiers. Ils n'en ont jamais parlé. Si Ueli était mort de froid – Ueli préférerait mourir de froid que de – l'affaire aurait sans doute transpiré. On aurait sans doute dû leur faire des reproches. Ueli a dit aimablement : « Quels connards. »

Quand Ueli est mort, on a enterré son urne dans la tombe de sa mère. Le nom sur la tombe n'est pas son nom. Ce n'est que devant la tombe que nous avons appris que c'était la tombe de sa mère. Quelqu'un le savait, et nous nous le sommes chuchoté les uns les autres. Chacun l'a chuchoté plusieurs fois et se l'est fait chuchoter plusieurs fois. Ueli, semble-t-il, était né un jour, semble-t-il. Et Ueli avait même été soldat, donc enregistré officiellement, canonnier, artillerie lourde, j'entends le rôle de son poumon phtisique quand j'entends le mot « lourd ». Un jour, on l'a laissé partir, Ueli était de ceux qu'on laisse partir. Ueli était de toute façon un de ceux qui restent, et il avait toujours été là. Jamais arrivé. Inimaginable qu'il ait pu être un enfant, inimaginable qu'il ait pu aller à l'école – imaginable qu'il se soit fait rosser tous les jours par le maître. Et le maître aurait pu aussi peu que nous décrire le visage d'Ueli, et prétendu qu'il n'en avait pas : « Ça se voit rien qu'en le regardant », aurait-il dit.

Mais l'aubergiste en face de la cathédrale est suffisamment menteur pour prétendre qu'il se rappelle comment Ueli est entré par la porte de Bâle, juste avant le lever du soleil quand on ouvre la porte, ou juste après le coucher du soleil quand on la ferme. Il dit se souvenir que le gardien de la porte a crié à Ueli : « Eh, toi ! », mais il aurait poursuivi son chemin. Il dit se souvenir que son père, l'aubergiste, était planté devant la porte – comme toujours quand on l'ouvrait, ou comme toujours quand on la fermait, dit-il –, planté devant la porte, lissant son tablier blanc sur son ventre, secouant la tête et disant : « C'est quoi, çui-là ! » On savait ce que cela avait voulu dire quand

l'aubergiste en face de la cathédrale avait dit : « C'est quoi, çui-là ! » Qu'est-ce ça avait voulu dire, demandait-on, et on vous répondait que, justement, on savait.

Aussi menteuse que l'aubergiste, la ville l'est, ripolinée et moyenâgeuse comme un village de vacances tyrolien, et allemande du sud comme un livre d'images. Ce n'est que grâce aux autos qu'ici, les aubergistes ne lissent pas leur tablier devant leur porte, et les édiles se promènent par la ville et font signe aux aubergistes, comme si ceux-ci lissaient leur tablier.

C'est pas beau, ça ?

Est-ce qu'on n'aimerait pas vivre ici ?

Est-ce que par hasard le clocher de la cathédrale n'est pas un symbole ?

Et les boulangers secouent la farine de leur tablier blanc devant leur magasin, et les pharmaciens ferment le col droit de leur blouse blanche devant leur magasin, et les instituteurs font les cent pas devant le collège pendant la pause, et leur blouse blanche a des petites taches d'encre rouge.

Mais la belle Maguelonne Lehmann – la fille de Wilhelm – se saoule de nouveau. L'aubergiste se frotte le ventre et elle s'épanouit dans son ivresse, se cambre dans son ivresse, rentre le ventre dans son ivresse et dit : « Il viendra, il doit venir, allez tous vous faire..., il viendra. » Pour les uns, c'est signe de se regrouper autour de Maguelonne – Maguelonne ivre en tant qu'espoir – pour les autres, de l'éviter – la souillasse en

tant que source d'ennuis – et tous se connaissent si fidèlement les uns les autres, comme nous les policiers, et les policiers nous tous. « Il viendra », dit Maguelonne. Entre-temps, Ueli a fait à peine deux pas de plus. A passé devant le premier aubergiste, le premier boulanger, le premier pharmacien, toujours le « Eh, toi ! » du gardien de la porte dans l'oreille, avec ce pas traînant de l'homme qui n'a jamais connu la fuite, à chaque pas un pas plus vieux, haletant, souffle court, fatigué. Maguelonne vomit. L'aubergiste sourit. Le jeune homme ricane. Dans la petite salle, il y a la séance de comité d'une société de tir. Tous sont contre Paul. On discute si ça doit figurer au procès-verbal. Ueli se traîne devant le deuxième aubergiste.

Ueli reçoit une lettre. Il doit se présenter au contrôle des habitants. Ueli sait lire, il comprend les mots, il lit lentement. Il glisse la lettre dans sa poche de veste. Il ne va sûrement pas la perdre. Sur la lettre est écrit son nom : « Ueli Ammon ». Ueli est le seul à connaître ce nom. Le fonctionnaire l'a recopié sur une carte du fichier. L'aubergiste chez qui Ueli travaille maintenant – haletant, il descend une caisse à la cave, haletant il remonte une caisse de la cave, pose les chaises sur les tables avec trop de précautions, ôte les chaises de sur les tables avec trop de précautions –, l'aubergiste lui demande ce que c'est que cette lettre. Ueli sort la lettre de sa poche et la lui tend. L'aubergiste la lit, puis la lui lit à haute voix. Ueli n'écoute pas vraiment. L'aubergiste dit : « Tu dois te présenter au contrôle des habitants. » – « C'est ça », dit Ueli.

Un client, celui qui rejette la tête dans la nuque quand il parle, dit maintenant – il ne demande pas, il

dit : C'est où, au fond, le contrôle des habitants, c'est celui près de la cathédrale, celui dans le Rathaus ou celui derrière la porte de Bâle. » – « Peut-être que c'est celui chez la police, en haut », dit quelqu'un. Il y a longtemps qu'Ueli a de nouveau glissé la lettre dans sa poche de veste. Après tout, c'est sa lettre. Ici, on ne peut pas demander : « Où est le contrôle des habitants ? » La ville est trop petite pour cela. Celui qui demande est un étranger. Mais on peut – c'est ce qu'ils font maintenant à la Feuerwehrhalle – discuter pendant des heures de où se trouve maintenant le contrôle des habitants. On peut affirmer, parier, être tout à fait sûr, supposer, se souvenir – entre-temps, on peut payer une bière à Ueli et l'oublier. « Donc, avant, c'était à l'extérieur, au carrefour de la porte de Bâle. » – « Non, là où c'était avant, elle n'existe plus, la maison où c'était avant. » Le général Kosciuszko passe en ce moment, juché sur son cheval blanc. On se précipite hors de la Feuerwehrhalle, se met en rang d'oignons et tire son chapeau. Ueli reste assis. On a un peu honte du sujet de discussion : contrôle des habitants. À côté du général Kosciuszko, le sujet ne tient pas la route. Plus tard, Ueli l'a raconté de temps à autre au cheval du général, mais maintenant, à nouveau la même discussion – d'abord rejeter la tête dans la nuque – sur la couleur du cheval. Ueli pose ses coudes sur la table et plonge lentement derrière sa bière. S'il est catholique, le général ? Radical en tout cas, à coup sûr radical !

De toute façon, la politique n'est pas l'affaire des généraux. À Ueli, garçon d'écurie de Kosciuszko, on demandait rien à ce sujet. Et quand Kosciuszko le présentait comme son valet de chambre, lui le

pitoyable, le légèrement bossu, et qu'il mentionnait que c'était un noble provençal, ces messieurs les conseillers soleurois le prenaient comme une plaisanterie, et à la Feuerwehrrhalle on taquinait Ueli avec ça, on disait qu'il passait son temps à traîner à la cour des ambassadeurs, sans doute à cause d'une femme. Peut-être était-ce une confusion avec Casanova qui, avec son accent italien, s'escrimait au théâtre municipal d'ici sur une pièce de Racine ou de Corneille. En tout cas, dans cette ville, il y avait beaucoup de racaille aristocratique, soit que cette ville exerçât une grande force d'attraction sur les personnalités déchues, soit parce qu'elle finissait par ravager tout le monde. Ce qui est sûr, c'est que l'opérette n'est pas tellement drôle de l'autre côté du décor, et derrière les portes de la cour des ambassadeurs, l'amabilité des policiers diminuait, disait-on, mais de quelle police de quelle ville ne dit-on pas cela ?

Le bavardage ne faisait que fatiguer Ueli, et à une plaisanterie, il ne réagissait pas par le rire, mais par une tentative inadéquate de se défendre, par un mouvement de la main, à peine esquissé, par une phrase qui restait coincée en elle-même, ou par une remarque qui se voulait sans rapport avec la raillerie, la remarque par exemple que la viande de chien, préparée correctement, n'était pas seulement bonne, mais aussi saine. Et il s'y tenait mordicus. Il s'y tenait aussi sans contradiction, même quand les autres disaient qu'ils en avaient déjà entendu parler, et même quand les autres renonçaient à faire part de leur dégoût. Mais si une des personnes présentes, qui visiblement en savait un bout, qui par exemple disait : « Quand nous étions enfants, nous ne connaissions

guère d'autre viande », alors Ueli restait bloqué dans la phrase suivante, comme quelqu'un qui, soudain, ne se souvient plus de rien. Ueli présentait le même visage ouvert et vide quand il entendait des phrases en français. C'est sûr qu'il ne les comprenait pas, même si on racontait qu'il avait attrapé sa phtisie dans des mines de charbon belges. Mais son visage ne reflétait aucun souvenir. Ueli avait oublié quelque chose. Il ne réagissait pas non plus quand, tard le soir le week-end, deux ou trois de ces Français poudrés qui, tous tant qu'ils étaient, se faisaient appeler ambassadeurs, s'égarraient dans les bistrotts mal famés en bas près du Landhaus, entrouvraient leur collerette, faisaient glisser un peu leur perruque pour avoir plutôt l'air de cochers, tentaient de s'encanailler mais restaient toujours strictement entre eux, aussi méprisés ici que le bas peuple à l'hôtel de la Couronne. Et quand de temps en temps il y avait une bagarre, alors un vide se faisait autour de la table des ambassadeurs timorés, et ils étaient assis là comme sur une tribune, et à la serveuse ils disaient *Mademoiselle*¹, ces freluquets.

Seule Maguelonne était des nôtres. Ce qu'elle faisait exactement là-haut à la cour, personne ne s'en doutait. Le français, elle le savait, et aussi écrire à la machine, mais il était ridicule de la part de Madame de la présenter comme sa secrétaire. Madame ne savait de toute façon pas lire, et on dit que Mague Lehmann parlait un français beaucoup plus soigné que le sien. « Ridicule, ridicule », disait Maguelonne, et quand elle le disait trois fois, alors on savait qu'elle allait se saouler très lentement, que bientôt un des laquais entrerait, essaierait de l'emmenner.

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

Maguelonne ferait une scène, accuserait le laquais de propositions indécentes, et lui, les oreilles écarlates, se retirerait sous le rire des plébéiens. Maguelonne s'épanouira, dira maintenant qu'il lui faut absolument un camélia blanc, et deux ou trois soûlards sortiront pour dénicher des camélias et rapporteront par brassées des fleurs plus ou moins blanches, les lui tendront avec des courbettes obscènes, ces rustres. Et Maguelonne dira : « Bêêh », quittera les lieux. Quelqu'un lui courra après – avec succès, sans succès – peu importe.

Le lendemain, sa collègue de bureau lui fera de nouveau des reproches, pas directement, juste des allusions. Essayera aussi de lui arracher quelques mots, ou se contentera aussi de lui dire que sa consommation de cigarettes était mortelle, ou lui recommandera une quelconque mauvaise pièce de théâtre ou un film de Fellini ou des vacances au bord de l'Adriatique ou dira : « Mon ami dit toujours... » Et Maguelonne s'allume une cigarette, et Ueli dort toujours dans sa chambrette. À cinq heures, il s'est déjà réveillé, s'est traîné à travers la ville, a trouvé quelque part un vieux cadre de vélo, l'a emporté, de la ferraille, ça vaut quand même quelque chose. Maintenant, le cadre de vélo est contre le lit, et Ueli dort encore et tousse de temps en temps. Une fois, il raconte que, lors d'une promenade matinale, après le lever du soleil, il avait vu quelque chose par une petite fenêtre du couvent des femmes. Il y avait un capucin, et là il avait vu quelque chose. Il ne le raconte pas avec enthousiasme, mais juste comme ça. Peut-être qu'il a seulement vu un ecclésiastique parler avec la mère supérieure. Si il y en avait eu

davantage, ça n'aurait pas déclenché plus d'émotions chez lui.

Il paraît que Maguelonne était la fille d'un roi de Naples, qu'elle était restée coincée dans cette ville plutôt qu'arrivée un jour. Chacun prétendait être allé à l'école avec elle, l'un à Deitingen, l'autre à Recherswil, et l'un d'eux a dit : « Celle-là – et de Naples ! » Que Casanova se soit souvent entretenu avec elle, sans lui faire la cour, que comme par hasard il se soit entretenu de philosophie grecque avec elle – qui le croit ? Mais le père Nüssli raconte encore comment, enfant, il était là dans la Grand-Rue, donnant la main à son père, quand les nouvelles putains étaient arrivées en ville dans des calèches, qu'elles faisaient des signes de la main, et beaucoup étaient là – par hasard – et personne ne voulait savoir de quoi il retournait vraiment, et personne ne leur retournait leurs signes. On était allé les chercher à la gare de Neu-Solothurn et conduites en calèche au bordel de la gare de l'Ouest. Il avait été fermé vers 1910.

Le père Nüssli se souvenait encore de l'une d'elles. Une avec un grand chapeau noir et une voilette et une fleur blanche. Elle lui avait souri, à lui, le petit Nüssli, sans doute dans l'idée qu'elle souriait à un enfant, mais c'est à un homme qu'elle a souri, et le petit n'en a pas dormi pendant des nuits, et la journée il traînait du côté de la maison là-bas près de la gare de l'Ouest. Personne ne lui avait dit quel genre de maison c'était. On ne parlait jamais de ce genre de choses avec lui, même pas plus tard, mais il s'était quand même imaginé comment ce serait si la dame noire avec ses yeux et sa poitrine lui avait demandé, à

lui le petit Nüssli, s'il voulait l'épouser. Il pensait souvent que maintenant, la dame noire devait être morte. Plus tard, on fermait un local de temps en temps – et alors toujours la même histoire avec les messieurs bien et la table et la serveuse après la fin du travail.

Ensuite, on s'est aussi moqué du capitaine des pompiers Nüssli parce qu'il avait sauvé d'une maison en feu une femme à forte poitrine, qu'il l'avait portée dans ses bras comme un petit enfant, et qu'ensuite il était resté quelques minutes planté devant la maison avec elle et ne savait plus très bien ce qui devait se passer maintenant, est-ce que désormais elle lui appartenait et comment s'en débarrasser après. Quand Maguelonne est réapparue ici, Nüssli était déjà mort, et son successeur en blouse blanche se tient à la porte du magasin et se dispute ou plaisante avec la police sur la voiture devant la maison, s'agit-il de chargement et de déchargement, ou est-ce du stationnement ? Le policier regarde sa montre – ça veut dire quelque chose – et s'en va.

Une fois seulement Ueli est resté, simplement resté, têtue, ne s'en est pas allé : quand là-haut à la cour les tziganes ont donné un concert pour les ambassadeurs – les tziganes, aussi authentiques et faux que le sont les tziganes aujourd'hui encore, et on voyait bien à la tête de ces messieurs de France qu'ils avaient de la peine à s'accommoder de cette musique, et les « von » et les « de » soleurois ne savaient pas bien si c'était censé leur plaire, ils étaient là avec leur visage rouge et n'avaient rien de mieux à offrir comme gage de leur noblesse que quelques phrases en français avec un

beau R de bon aloi dans la gorge, et plastronnaient au point que leur redingote se tendait sur leur ventre comme le tablier blanc des aubergistes. Et en bas près du Rathaus se tenait une masse noire de gens, parmi eux aussi ceux qui avaient sacrifié une jambe au service des guerres françaises et, du coup, posé la première pierre de la richesse et de la carrière politique de ces marchands d'esclaves soleurois à visage rouge, la première pierre de l'industrie florissante du XX^e siècle, sans le savoir. Et Ueli le phtisique était là, garçon d'écurie du général, moqué de tous, et il s'avavançait et criait au violoniste : « Encore une comme ça, violoniste, encore une comme ça ! » Et les policiers tiraient leur sabre et menaçaient la masse noire. Mais Ueli criait : « Bravo ! » et se trouvait maintenant dans le no man's land entre la masse noire et les ventres, et à chaque bravo il avançait de quelques pas, et quand l'un des sergents l'a empoigné par la manche, il s'est dégagé et s'est hâté – car on ne pouvait pas appeler sa hâte « courir » – à la lueur des flambeaux et il était là et – ce devait être la première fois de sa vie – il a levé la tête. « *Bochour, bochour* », a-t-il crié, un mot français. Et les ambassadeurs n'ont pas fait attention, et les messieurs soleurois à tête de cochon ont étiré les bourrelets de leur cou et fait en chœur ce mouvement de la main parti des hanches, comme un ordre aux sergents, et Maguelonne, saoule, rigolait et criait : « Bravo, encore une comme ça », et comme un des poudrés se penchait sur elle et tentait de la calmer, elle s'est levée de la manière dont se lèvent les ivrognes qui tentent de montrer à quel point ils sont sobres, et elle a crié : « *Retirez vos mains du prince de Provence !* »¹ et alors on a gentiment poussé Maguelonne de côté, et

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

on a laissé Ueli tranquille, et la musique des tziganes s'est tarie. Ueli s'est bientôt endormi derrière sa bière à la Feuerwehrhalle. L'aubergiste a dit : « Ueli est fatigué. » L'idée était de communiquer la chose aux autres clients. Ici, on le laissait dormir.

Et tous ceux qui sont venus ici une fois reviennent, toujours, on revient avec plaisir à Soleure – et à chaque fois on est un peu plus vieux, un peu plus fatigué. Et Niklaus Wengi est assis là et tente de se souvenir du XVI^e siècle, il est membre de la Commission de la vieille ville et réclame expressément à la séance, et avec insistance, qu'elle devienne belle, cette ville, de sorte que l'on puisse en être fier, et que les étrangers arrivent, qu'enfin les étrangers arrivent, qu'enfin quelqu'un vienne qui n'était pas déjà là avant. On dit que le domestique Ueli n'avait pas du tout remarqué qu'on avait fermé le bordel là-bas près de la gare de l'Ouest, que durant des semaines il avait continué à aller et venir dans la maison avec un chiffon humide, le passant de temps en temps sur une moulure, qu'il avait continué à descendre des caisses à la cave, à monter des caisses de la cave, hors d'haleine et lentement. Les dernières putains n'avaient pas été transportées en calèche, elles s'étaient sauvées séparément, et Maguelonne avait mis une bague dans la main d'Ueli. Il l'avait gardée longtemps, jusqu'à ce qu'il la mette en gage chez un certain Monsieur Busant, ou peu importe son nom. Entre-temps on nettoie la ville, on carrelle, restaure, peinturlure, et les jeunes filles attendent à la porte de Bâle les étrangers qui ne sont jamais venus. Maguelonne dit toujours qu'il viendra. Et la ville de Soleure souhaite la bienvenue aux délégués de la société fédérale de chant, et c'est

un honneur pour la ville de Soleure d'organiser les journées des sous-officiers suisses, les écrivains sont à Soleure, les cinéastes sont à Soleure, Napoléon y a été, et Casanova, et tous reviennent, et tous sont d'ici. Seul Ueli est passé à côté de cette ville comme s'il n'avait jamais été là, et seule Maguelonne peste contre tout et n'attend personne.

Monsieur Busant, il y a longtemps qu'il n'habite plus la ville, mais quand il venait, une fois tous les deux ou trois ans, ça se savait, et le repas avec les autorités à l'hôtel de la Couronne était un peu comme une réception officielle. Bien entendu, c'était Monsieur Busant qui invitait, et bien entendu Monsieur Busant aurait été triste si on avait refusé l'invitation. Il se considérait en effet comme un Soleurois nostalgique et déplorait avec volubilité l'appauvrissement du beau dialecte en usage ici. La ville le considérait comme un mécène, et quand la ville était menacée du départ de quelque chose en mains étrangères, il l'achetait pour lui – lui qui avait toujours son cœur à Soleure –, et quand les ambassadeurs ou la fanfare de la police ou la société de gymnastique voyageaient à l'étranger, ils rencontraient toujours un représentant de Monsieur Busant qui offrait au moins un apéritif et leur expliquait à quel point ils devraient être contents de pouvoir habiter justement cette Soleure à qui appartenait son cœur. Il est peu vraisemblable qu'à l'époque – 1910 – ce Busant ait pris en gage la bague d'Ueli uniquement pour s'approprier ladite bague, et il est peu vraisemblable qu'il ait exercé un chantage sur Ueli avec cette bague quand il lui a proposé un travail bien payé dans une mine de charbon belge. Mais peut-être qu'Ueli s'est dit que Maguelonne

parlait français, et que pour elle la Belgique était au fond plus près que n'importe quel autre endroit au monde. De toute façon, Paris n'était pas pour Ueli. Et quand un quelconque social-démocrate s'asseyait en face d'Ueli et tentait de lui faire dire qu'il avait été exploité par ce Busant, alors il se fâchait pour de bon et disait que de sa vie, il n'avait jamais gagné autant et qu'il s'était offert pas mal de choses avec cet argent et que son poumon n'avait rien à voir avec ça, il avait ce poumon depuis toujours, et de toute façon il se débrouillait seul, et merci bien, merci beaucoup pour la bière.

Quand Ueli est rentré de Belgique – pas parce qu'il était malade, simplement parce qu'on n'avait plus besoin de lui –, les pauvres habitaient encore en ville, les maisons de la vieille ville étaient encore des vieilles maisons. Ueli a été le dernier, maintenant ils n'habitent plus. Maintenant il n'y en a plus un seul ici. Les pauvres sont morts, et Monsieur Busant a tout embelli. Ceux-là, en uniforme bleu, sont les policiers, ceux-là, en uniforme noir, sont les pompiers, et ceux-là, en uniforme vert, sont la société des sous-officiers, et ils s'alignent le samedi sur les escaliers de la cathédrale et, pour les étrangers qui ne viennent pas, ils jouent à être Soleure. Le bourgmestre se tient en haut des escaliers et chante les louanges de tous ceux qui ont été ici, les Romains et les ambassadeurs, et il remercie Busant qui a tout refait comme c'était avant. «Oui, ça n'a jamais été aussi beau», dit Niklaus Wengi, et ces messieurs de la Commission de la vieille ville opinent. Les aubergistes avec leur blouse blanche se tiennent devant les portes. Devant les fenêtres se tiennent les géraniums comme au Moyen

Âge. Si seulement le général Kosciuszko avait pu vivre cela !

L'aubergiste appelle Ueli. Il arrive avec une pelle pleine de sciure, la répand sur la chose à Maguelonne, la balaie. Maguelonne est pâle. Ueli reste planté devant elle, la regarde. L'aubergiste appelle. Les policiers n'en ont rien à faire. Vomir n'est pas illégal. Ils se regardent, les deux policiers, ils ne savent pas très bien si vomir est contraire à la loi. Maintenant ils ont de nouveaux uniformes, et de nouveau un tricorne et de nouveau un sabre, et au-dessus des armoiries de la ville sur la poitrine de nouveau une belle couronne dorée.

Ueli aurait pu dégrafer le corsage de Maguelonne pour qu'elle puisse mieux respirer. Il aurait pu l'embrasser sur sa poitrine blanche. Il aurait pu la prendre dans ses bras et la porter dans sa chambre. Ueli ne l'a pas fait. Ici personne n'a rencontré personne. Ici il ne se passe rien, ici il ne se passe rien – pauvre Maguelonne, pauvre Pierre de Provence – riche Monsieur Busant.



TESSIN

Alberto Nessi

*Je ne sais pas
si j'étais heureux*

COMMENT se fait-il que j'aie fini à Lisbonne entouré de livres? J'ai décidé de raconter cela aussi, avant qu'il soit trop tard.

Je suis né à Cabbio, mais dans mon village, quand j'étais enfant, on nous appelait « les Portugais ». Ma mère venait d'une famille de libraires qui, depuis la France, s'étaient transférés au Portugal, les Bertrand. Mon père, émigré lui aussi pour être commerçant de livres, l'avait épousée ici à Lisbonne, où il avait vécu longtemps avant de revenir vivre avec sa femme et leurs deux filles dans son village de Suisse italienne.

Comment se seront-ils rencontrés? Où seront-ils tombés amoureux? Au parc du Príncipe Real, sous les frondaisons que je vois chaque jour lorsque je vais travailler et où je serrais la main de Cecilia, lors de nos premières rencontres, et elle me disait qu'elle se sentait des papillons dans le ventre? Ou alors à la Promenade publique, où les dames qui écoutaient l'orphéon dominical semblaient sorties du *Petit Courrier des Dames*, chapeau à plumes et colliers de perles un

peu comme ceux de la reine, pendant que les hommes portaient cravate et chapeau melon ?

J'ai tout de suite eu Lisbonne dans le sang lorsque, moi aussi, j'ai émigré et je suis arrivé en paquebot à Cais do Sodr , après être parti du Jura, où j'étais allé en quittant le Tessin. Ce qui m'a frappé en premier, c'est toute cette chaux blanche baignée de soleil, le vent qui balayait les rues, les ruelles avec le Tage qui brillait à l'horizon : « Le clair soleil ami des héros » de saint Antero m'attendait. Tout comme les ordures, la pisse des chevaux, les plaies des mendians.

Qu'aura ressenti ma mère, habituée à la lumière de l'Atlantique, dans ce village de chèvres et d'escarpements, où les femmes noires descendaient avec la hotte au dos jusqu'au torrent encaissé parmi les rochers ? Pour moi, lorsque j'étais enfant, ma mère était un colibri. Elle venait d'un pays de mer et son plumage avait des reflets colorés.

Dans le village où je suis né, mes s eurs Marchina et Gesualda me promenaient dans un berceau en osier et me montraient le ciel étoilé, là-haut, où avait fini mon père. Je ne sais pas si j'étais heureux, lorsque j'étais enfant. En souvenir, nous sommes tous heureux, lorsque nous étions enfants.

Après la mort de mon père, j'errais dans le village, j'allais soigner les chèvres, ou au lavoir regarder les filles. Je les regardais et je pensais que les hommes sont laids, ils font s'engluer les oiseaux dans les filets, ils leur arrachent les plumes et ils crient au bistrot. Les femmes aussi sont laides, bossues et noires jusqu'aux pieds. Les seules qui soient belles, ce sont les filles et la Madone au fichu qui, à l' glise, allaite l'Enfant. Je m'imaginais être cet enfant. Mais, dans

un autel latéral, il y avait une statue avec sept épées dans le c eur, et avant de dormir je pensais que, si je commettais un p ch  avec la Madone au fichu, l'autre m'aurait transpercé avec l'une de ses sept épées.

J'allais avec une petite boille chercher l'eau au lavoir, et je la rapportais à la maison, parce que dans notre vallée c'est la terre qui boit la pluie, elle se perd dans le calcaire de la montagne, elle forme des grottes, des tanières, des fleuves souterrains, et nous laisse à sec.

J'allais voir la tenderie, où les hommes attirent les oiseaux avec leur pipeau. J'aimais me cacher à l' glise. Une fois, au presbytère, j'avais entrevu les livres du curé. C'était un après-midi d'été, j'avais réussi à entrer par la fenêtre et mes doigts avaient effleuré ces dos de livres anciens avec les titres et les noms des écrivains.

Je me souviens d'un livre relié peau, *Vie des hommes illustres*. Je n'y avais rien compris, mais je l'avais caché sous ma chemise parce que je voulais devenir un homme illustre comme le colonel Luvini, surnommé « Garibaldi », un Lugonais qui possédait carrosse et chevaux, portait une écharpe blanche à la taille et deux épaulettes dorées. Je me souviens également d'un livre qui parlait des Colonnes d'Hercule et du jardin des Hespérides. Moi aussi, j'atteindrais ces colonnes ! Quel plaisir y a-t-il à rester rivé aux vaches ? Le monde est là pour être découvert. Qui sait combien d'histoires merveilleuses sont enfermées dans ces livres, et qui sait ce que sont les Hespérides !   la fin de l'année, le maître m'avait pourtant fait cadeau d'un livre intitulé *Rose de Tannenbourg*, mais il était ennuyeux comme la pluie !

Nous étions peu dans la salle où le chapelain nous faisait filer doux. Les autres étaient dehors, ils gaulaient les châtaignes, ramassaient les feuilles ou s'occupaient des vers à soie. L'école commençait après la Saint-Martin et pour beaucoup elle finissait au printemps, parce qu'il fallait s'occuper des chèvres au pâturage, sinon elles allaient dans les champs cultivés. Le maître descendait de la montagne avec sa cotte noire, un véritable voyage jusqu'au pont et au torrent. Et puis il escaladait le sentier muletier. Il venait nous lire le livret et l'office de la Vierge Marie, nous enseigner le catéchisme et nous faire faire les calculs à la baguette. Calcul écrit et mental. L'hiver, chacun de nous apportait une bûche pour chauffer la classe. Il y avait le banc des ânes, la branche de frêne pour nous indiquer les mots au tableau noir, et la branche de saule pour nous apprendre les bonnes manières.

Les soirs d'automne, j'allais au fumoir à châtaignes voir le feu ; la fumée qui montait chauffait les châtaignes. Elles étaient enfermées dans les sacs, et les hommes les battaient dans les ruelles pour enlever l'écorce, j'entends encore les coups. Ensuite ils les passaient au crible. L'hiver, il y avait les histoires dans les étables chauffées par l'haleine des vaches et des mulets piaffants. Des histoires authentiques, comme celle du palefrenier qui haïssait les modérés, il les appelait « les saucissophages » – un terme qu'il avait sans doute pris dans ses journaux subversifs. Un soir, il avait apporté à l'étable une copie du *Repubblicano*, et à la lueur du lumignon il nous avait montré le gros titre qui disait : « L'Autriche s'écroule, s'écroule, s'écroule ! »

J'étais enchanté par les histoires qui transforment un panier en hotte, une mouche en cheval. Des ombres dansaient autour de la lampe à huile de noix. L'émigré rentré au pays nous parlait de la beauté de Berne, où les ours se promenaient dans une grande fosse au milieu de la ville. Et puis il nous racontait la bataille de Sempach, où un géant en culotte rouge et blanche avait pris les lances à bras-le-corps et s'était sacrifié pour la patrie.

Cet émigré nous parlait parfois de pays plus lointains. C'est par lui que j'ai entendu nommer les Colonnes d'Hercule pour la première fois, parce qu'il était l'un des rares à avoir lu les livres. Il avait bien connu mon père, il connaissait ses commerces en terres lusitaniennes. Lorsque je revenais de la veillée, je levais les yeux vers le ciel étoilé et je pensais à toutes sortes de choses. Qu'y aura-t-il au-delà des Colonnes d'Hercule ? J'imaginai les licornes sous la lune dans le jardin des Hespérides. D'après l'émigré, Hercule était allé dans ce jardin pour voler des pommes. Et je pensais à mon père, et je voulais aller vivre là où il avait vécu, dans ce pays proche de l'Afrique au nom étrange, un nom que nous donnions à la sphère dorée qui mûrissait au Paradis terrestre et faisait son apparition à la table des fêtes : le Portugal.

J'ai encore présente à l'esprit une des histoires venues des étables. Elle parle d'une fillette nommée « Angela » qui vit d'aumône, ils la trouvent dans les bois juste le jour de Noël. Ils l'amènent à la maison, ils voient qu'elle est couverte de poux et lui donnent la panade, une soupe faite de pain émietté – je me souviens bien de ces mots lointains. La femme jette ses haillons au bout de sa fourche et revêt Angela des

habits de ses filles. Mais le lendemain, lorsqu'ils la mettent dans le panier de l'âne pour la ramener chez elle, l'enfant sauvage saute du panier et se perd parmi les hêtres, du côté de la Crotta. Et ensuite ils la retrouvent sans vie. Son père a la bourse bien garnie, il est de mèche avec le landvogt et ne veut même pas l'enterrer. « Que le prêtre s'en occupe », dit-il du haut de son cheval.

Selon une femme du village, Angela avait le diable au corps parce qu'elle ne voulait pas retourner à la maison chez son père, et maintenant elle était condamnée à errer la nuit sans trouver la paix. Mais ma sœur Gesualda a dit que le diable, c'était ce monsieur à la bourse bien garnie, s'il ne voulait même pas revoir sa fille alors qu'elle était morte !

Ces histoires m'ont fait réfléchir. Je grandissais. Je devenais Angela et je m'enfuyais avec elle sur le cheval de saint Georges. Pour vivre, il faut fuir.

Le palefrenier – on l'appelait ainsi, mais il avait plutôt affaire à des mulets qu'à des chevaux – me disait que par les sentiers de montagne on passait livres et fusils, c'étaient les contrebandiers qui les apportaient dans les hottes jusqu'au lac et puis en barque à Côme. Il connaissait un médecin-poète qui passait la frontière déguisé en maçon et dans sa besace il apportait dans sa patrie des écrits de Mazzini, de Cattaneo, de Guerrazzi.

Moi aussi j'aurais voulu, lorsque je serais grand, devenir un médecin-poète et aller par les sentiers apporter les livres interdits ! Être le contrebandier à moustache et grand chapeau de feutre vert. Ou pour le moins le palefrenier avec sa cicatrice : il a toujours un beau gilet à fleurs et un mouchoir autour du cou

par-dessus la chemise à la garibaldienne, il connaît toutes les histoires des rebelles et pour lui le colonel Luvini est le Héros des Deux Mondes.

Il disait : « Attention aux Autrichiens, ils nous ont à l'œil et paient des espions. Les Croates paient Pea, Bocchina et le cafetier qui écoutent en catimini dans les buvettes et dans les lieux de conspiration, et puis vont tout raconter aux policiers. »

D'après les Croates, « avec une poignée d'or et un bocal de vin, on achète tout entier le peuple du Tessin ». Laissez-les donc dire ! De toute façon, que veux-tu qu'ils fassent, la police impériale et royale va voguer sur les ondes du lac en bateau à rideaux brodés, et ils ne voient même pas les contrebandiers, qui sont couleuvres d'eau et rustres de prairie, se cachent dans les jonchées et dans les buissons et savent par cœur tous les sentiers qui mènent de Suisse en Italie. L'art de la contrebande.

De ma vallée, j'aimais les contrebandiers, le blaireau et la fouine. La chouette me faisait peur : si tu l'imites, la chouette te court après. La foudre pendant les orages m'ensorcelait, de même que le romanichel qui arrivait au village avec un baluchon pour vendre châles, tapis, élixir de longue vie.

De Cabbio, je voyais le versant opposé de la vallée, nos cloches s'entendaient jusqu'à Muggio et Casima, et si je criais quelqu'un me répondait depuis l'autre côté. Il y avait un homme qui allait au fond de la Crotta pour crier contre les athées. On appelait cette manière de crier « ricocher », la voix allait frapper les rochers, les rochers répondaient, et il criait encore plus fort. On entendait ses mots en latin, les gens du village secouaient la tête.

« Le chat-huant lui a pissé dessus... »

« Il lui manque une vis... »

« Ils l'ont baptisé au bouillon de châtaigne. »

Et les bois se peuplaient de damnés et de diables qui pesaient les âmes et les saisissaient pour les traîner dans les flammes de l'enfer.

À l'école, le chapelain nous a enseigné les vertus théologiques. Mais, en vivant la vie de mon village et en regardant autour de moi, je m'étais fait mon propre code d'honneur, une série de commandements que j'avais écrits dans ma tête :

Ne te confie pas aux hommes qui arrachent les plumes aux oiseaux.

Ne crois qu'au Dieu qui ne fait pas perdre la raison.

Ne trahis ni la fille du lavoir ni la Madone au fichu.

Hausse les yeux vers les étoiles et vers le courant du fleuve jusqu'aux galets.

Cherche la vérité dans les choses interdites.

Vis comme si une fleur allait s'ouvrir pour toi.

Deviens un homme illustre.

Un jour, le palefrenier m'a amené à Côme. Nous sommes partis vers la plaine de bonne heure, la lampe à huile suspendue au char à charbon.

Les roues du char grinçaient, je me souviens de tout. À mesure qu'on descendait, le jour se levait. Les roues grinçaient, Bruzella, Caneggio, Morbio Vacallo, Chiasso, Mondrampino, Bruzella, Caneggio, Morbio, Vacallo, Chiasso, Mondrampino. C'est ma vie qui grince au souvenir de ces noms. À mi-chemin, nous avons rencontré une femme-du-fromage qui descendait avec sa hotte.

« Nous allons voir l'endroit où les Croates ont baissé culotte ! », lui a crié le palefrenier, du haut de son gilet à fleurs.

Nous sommes passés devant le sanctuaire de Morbio Sotto, et je me suis souvenu de l'histoire ancienne des deux filles de Milan qui avaient crié et juré jusqu'à ce que la Madone leur apparaisse en chair et en os pour les délivrer du Malin, et elles, les deux endiablées, avaient fait cadeau à la Dame céleste du collier de corail, de la bourse et du tablier. Mais le palefrenier n'y croyait pas, il n'aurait plus manqué que ça : c'était du grain moulu par l'église pour pousser les aveugles vers la messe. L'enfer est plein de meuniers et de curés.

Dans la plaine de Chiasso, nous avons trouvé un grand ballon avec l'inscription : « Vive Pie IX ! » Ce matin-là, à la douane royale il n'y avait personne, parce que les Comasques faisaient la révolution et nous, avec notre char, sommes arrivés jusqu'à Mondrampino, d'où l'on voyait la ville de Côme et ses merveilles.

En ville, il y avait les gardes, sabre au côté, le théâtre, la coupole du dôme, deux hommes en pierre assis flanquaient la grande porte. Le palefrenier m'a amené jusqu'à une auberge à l'intérieur des murs. Et pendant qu'il discutait avec un type qui portait un chapeau de Calabrais, je me suis tiré et je suis allé voir la grande tour. Rien de comparable à notre tenderie ! Et puis j'ai vu une église avec un lion sculpté qui me faisait peur, et je me suis arrêté dans les rues longues et étroites pour jeter un œil admiratif de derrière les grilles aux maisons des riches. Des grilles en fer forgé. Des maisons silencieuses avec, devant, leur magnolia. Des fontaines au centre du jardin. Une femme pâle derrière la vitre de l'étage supérieur.

Devant le spectacle de ce luxe, je me suis remémoré le palais de mon village, celui que nous appelons « le Palais » : une maison de vingt-quatre pièces, disait-on, qui avait été construite par des instituteurs émigrés dans les villes d'Italie et devenus si riches qu'ils avaient même une domestique.

Une fois, moi aussi j'étais entré dans le Palais, et j'avais vu une salle avec une cheminée pour faire le feu et, au-dessus de la cheminée, une femme à moitié nue et des anges qui jouaient de la trompette, du violon et du fifre sous les armoiries avec l'aigle en stuc. Les gens qui vivaient là-dedans, c'étaient des seigneurs avec les couilles en or qui savaient lire, écrire, et établir des contrats. Et la Madone, ils se la gardaient pour eux, dans une niche derrière la façade. Les femmes, dans ce palais, avaient des habits, des chaussures et des socques pour tous les jours, et aussi des habits, des chaussures et des socques pour les jours de fête. Dans la salle à la cheminée, il y avait une guitare suspendue à la paroi.

Et, pour la première fois, je m'étais demandé pourquoi de par le monde il y a des gens qui ont autant de fracs colorés qu'ils veulent, et d'autres qui n'ont que des guenilles au cul.

Texte français : Anne Cuneo



THURGOVIE

Beat Brechbühl

*Un coup d'épée
dans l'eau*

IL a tout laissé tomber, s'est acheté un billet à Zurich et s'est installé dans le premier train pour l'Italie. Il venait de terminer un gros travail, et il n'y avait pas que le mauvais temps pour le pousser à cette fuite en avant.

À son sens, il avait empaqueté les objets de première nécessité dans un petit sac. Pour un voyage dont il n'imaginait la durée, ni la destination ni les escales. Le compartiment vide du train l'a changé : il s'est laissé aller, et une étrange légèreté s'est emparée de lui. Peu après Zurich est apparu un contrôleur dont la mine ne correspondait absolument pas à son humeur. L'homme a ouvert la porte du compartiment d'une poussée désagréable et a tendu la main sans rien dire.

Il a pêché dans sa poche et lui a tendu un billet. L'homme l'a longuement regardé et a dit d'une voix sourde : « *Faux !* » Puis il l'a dévisagé comme un juge qui ne connaît que deux mots : « *faux* » et « *juste* ». Le voyageur a été tiré de son ailleurs, a tenu compte des circonstances et, en s'excusant, a rempoché le vieux

billet d'avion, a donné à l'homme le bon titre de transport, celui-ci l'a perforé de toutes ses forces d'un petit trou, le lui a rendu avec un mouvement de rejet et, résigné, a quitté le compartiment.

Peu après, trois Italiens ont apporté des quantités de bagages, et l'un d'eux a poliment demandé s'ils pouvaient s'installer. « Bien entendu », a-t-il dit.

Bientôt la lumière s'est mise en veilleuse, et tous quatre ont pris leurs aises comme ils pouvaient parmi les habits et les bagages. Le train frayait son chemin dans la nuit tombante, le long de lacs au scintillement mat et de sombres chaînes de montagnes, en direction du Gothard. Les travailleurs immigrés regardaient de temps en temps par la fenêtre, prononçaient un nom de lieu ; ils ne se sentaient pas à l'aise. À Bellinzone, tout le monde dormait, ou en tout cas faisait semblant, pour se réveiller comme sur commande à Chiasso et présenter son passeport. Mais personne n'a voulu voir les passeports, aucun fonctionnaire de douane, rien. Comme d'un village à l'autre.

Quasiment incrédules, ils ont rempoché leurs passeports, mais le malaise subsistait. Jusqu'à ce que l'un d'eux dise : « En Suisse, on ne me veut pas, et ici non plus je ne suis pas chez moi. »

Il avait des problèmes similaires, bien que pour d'autres raisons, et il est resté longtemps debout dans le couloir, a essayé de ne penser à rien, et s'est aperçu qu'il y parvenait. De petites gares faiblement éclairées défilaient, une lune trompeuse voguait de-ci de-là, le train a passé un tunnel dans la nuit tiède.

À Bologne, un vacarme infernal a envahi les couloirs. Un pickpocket s'était fait pincer et avait été triomphalement livré à la police. Avec le départ du train,

les excités se sont calmés, et, dans une indifférence absolue, il s'est remis à la fenêtre, a essayé de ne penser à rien.

À Florence, le matin lui a tapé dans l'œil, il est descendu du train. Il a marché dans des rues qui sentaient l'eau stagnante, a marché dans des ruelles comme un ouvrier qui, dans une ville quelconque, doit se rendre au travail tôt le matin, un peu abattu, ne voyant plus rien que la rue où l'on marche, d'une étrange façon, il se sentait solidaire avec le peu de monde qu'il rencontrait. Sauf que : lui n'avait pas de but, pas de porte à ouvrir, pas de poste de travail à occuper. Et tout d'un coup il s'est aperçu qu'il marchait dans les mêmes rues où il avait toujours marché auparavant, quand il se rendait à son minuscule *albergo* bon marché. Là-bas, dans le quartier des ouvriers et des petits commerçants, les odeurs lui ont paru plus vivantes : café, viande, ordures, pain, nuages de gaz suffocants échappés de lourds bus, dans les bars on lisait hâtivement l'*Unità*, on rinçait d'un espresso les commentaires sur l'histoire du monde et les repoussait à une heure plus tardive de la journée.

Il est retourné au centre-ville, s'est dit plusieurs fois à voix haute : « je suis à Florence ». Mais il ne comprenait pas ce que cette phrase signifiait, en ce temps les villes lui paraissaient d'une certaine façon pareilles, au point que savoir dans laquelle il se trouvait lui était indifférent. Et c'est dans les villes qu'il voulait aller ; il était nerveux, il voulait se fuir lui-même, il se rendait dans un cocon qui restait étranger à son corps. Il vivait à travers ses yeux qui, simplement, photographiaient ; à travers le sens de l'odorat, qui sentait et oubliait ; à travers ses nerfs, qui s'aventuraient à la rencontre des rues, des humains,

des portes d'entrée, des autos, des images, et les oubliaient immédiatement. Le soir, il était de nouveau dans le train, et le lendemain, tôt le matin, à Naples, il s'est passé exactement la même chose, avec toutefois davantage d'intensité. Il s'est promené toute la journée dans la ville et le long de la mer, a bu quelque chose, a mangé quelque chose tout seul, tout avait bon goût, il n'était jamais fatigué, il se sentait bien comme jamais auparavant, ne ressentait aucune obligation, aucune pression; il parlait rarement à quelqu'un, et, le cas échéant, cela lui apparaissait comme une conversation rêvée dont, plus tard, il se demandait si elle avait vraiment eu lieu.

Lentement, il a adapté ses déplacements, ses gestes et son mauvais italien à l'entourage, ainsi il se sentait encore plus léger, il se glissait à travers les gens, les voix, entre les autos, le long de ruelles affairées et puantes, comme un poisson dans une ville sous-marine.

Il arrivait toujours tôt le matin dans les villes, presque toujours à la même heure, une fois à Palerme, à Messine, de nouveau à Naples, à Rome, à Florence, à Bologne, à Milan.

Son désarroi s'est peu à peu dissipé, ses nerfs se sont lentement décrispés, les images sont devenues plus dures et adhéraient plus longtemps dans la mémoire, un sentiment très particulier s'est dégagé et s'est déposé sur son film : *Les gens ont peur*.

De quoi de qui, à propos de quoi? Les journaux étaient remplis d'un mot imprononcé; lui enflait comme un ballon de gaz dont tout le monde connaît l'existence, mais dont personne ne sait quand il explosera.

Au bout de quinze jours, il est rentré. À Chiasso, de nouveau pas de contrôle. Comme d'un village à un autre.

À Zurich, on lui a demandé où il était allé.

« Italie », a-t-il dit.

« Juste comme ça, ont dit les gens, c'est ce qu'on aimerait tous faire une fois. »

« Juste comme ça, a-t-il dit, mais plus j'y pense, plus cette histoire se complique. »



UNTERWALD

Dominik Brun

Du coin de l'œil

L' AUTOMNE dernier non plus, quand la femme avait appelé le vétérinaire, son mari n'était pas à la maison. Lors de visites précédentes, ça ne l'avait pas frappé. Les bêtes n'avaient manqué de rien. Au téléphone, elle avait demandé s'il pouvait procéder à la vaccination – pour lui de simple routine – un jeudi ou un vendredi ; car de temps à autre, elle travaillait à l'extérieur.

Il se souvenait comment, l'après-midi, il était dans la cuisine et remuait son café léger, tentateur, qu'en Suisse centrale on refroidit avec de la gnôle. Il ne pensait pas à le refroidir, il pensait : soyons prudent, désinfectons !

Avant que la femme ne dépose la cruche sur la table, avec un chiffon gris, elle a essuyé les traces du repas de midi sur la toile cirée. Tout autour de l'étable gisaient côte à côte des sacs d'engrais, qu'on voyait déjà de loin. Deux vieilles machines rouillaient gentiment, dépassant de moitié le toit de la remise. Du tas de fumier coulait un liquide noir à travers la cour.

La femme a dit qu'il était rassurant de savoir à proximité un vétérinaire qui ne se contentait pas d'encaisser, mais qui en plus s'y connaissait. Et qui ne parlait pas seulement à ceux du village. Il fallait absolument qu'il prenne encore des forces. Ce que le vaccin est aux vaches, le café schnaps l'est à l'homme ! Pour la foire, elle préparait toujours elle-même des beignets et des petits gâteaux. Elle a pêché sur l'étagère une boîte en fer-blanc abîmée, l'a pressée contre sa poitrine, a passé les ongles sous le bord du couvercle, l'a soulevé et a poussé vers le vétérinaire la boîte sur la table. Puis elle est retournée au fourneau et a remis une bûche. Ça sentait comme si elle cuisinait des épiluchures pour les cochons.

La dernière fois, il s'était juré de ne plus mettre les pieds dans la maison. Comment donc s'y était-elle prise pour l'attirer de nouveau à cette table collante ? Vite, il a plongé une main dans la boîte en fer-blanc et fourré un beignet dans sa poche. Elle restait debout devant le fourneau, alors qu'elle ne remuait rien dans la casserole. À côté d'elle, devant la porte du fond, les bottes d'écurie du paysan.

« Prenez-en encore un, docteur ! » La femme avait une voix douce, chaleureuse. Avec les animaux de l'étable aussi, là derrière, elle parlait sur ce ton. Il supposait que ce n'était pas elle, mais son mari qui travaillait certains jours à l'extérieur, peut-être à la scierie. Elle en tout cas, il ne l'avait pour ainsi dire jamais vue au village.

Une odeur grasseuse sortait de la boîte métallique, mais il l'aimait bien. Elle lui rappelait le gâteau de Noël de sa grand-mère. Pourtant, la main avec le beignet suivant n'est pas allée vers sa bouche, elle est allée vers l'autre poche. Il s'est laissé servir un

second café, l'a désinfecté généreusement, mais un beignet, voilà qui n'aurait pas franchi ses dents.

L'eau-de-vie lui avait donné des ailes ; pour un peu, il aurait raté le premier virage. Dans le rétroviseur, il avait vu bouger les rideaux aux fenêtres de la chambre. C'était en automne.

Maintenant, tard l'après-midi un vendredi de printemps, il était de nouveau assis dans la cuisine humide et froide et savourait, oui savourait la boisson sucrée et forte, et ce n'était pas à cause du café qu'on pouvait la qualifier de forte.

Elle lui avait téléphoné. Un mouton ne pouvait plus se lever. Peu de choses avaient manqué à la brebis mère. Le paysan avait à nouveau dû raccourcir les ongles et les soigner.

La boîte en fer-blanc avec les bords légèrement rouillés était posée à l'envers sur l'étagère, entourée d'enveloppes et d'un pull roulé en boule. Voyons, il faut manger quelque chose, sûrement qu'il n'avait encore rien avalé de tout l'après-midi. On avait vite fait de jeter un œuf au plat dans la poêle, et ça se mariait parfaitement avec le café schnaps et le pain que, à la saison froide, elle faisait toujours elle-même.

Il s'est défendu, mais contre cette voix douce, insistante, il ne trouvait pas d'argument.

Quand il parlait ainsi avec elle, elle devenait quelqu'un d'autre et se sentait prise au sérieux. L'autre, le médecin du village, n'avait pas le temps. Dernièrement, son mari s'était coupé les mollets avec la tronçonneuse. Le docteur ne l'avait pas honorée d'un seul regard. Et les voisins... trop loin ! Ils comprenaient peu de choses à leurs bêtes et commençaient tout de suite à taper sur les créatures. Qui bat son bétail bat aussi les humains. Elle sentait déjà à

l'avance ce qui manquait à un animal. Elle a pivoté sur elle-même et a regardé son hôte. Le vétérinaire gardait une gorgée de la boisson chaude dans la bouche et méditait les phrases de la femme.

Domage qu'il n'y ait plus de beignets de foire ! Pour ça, il y aurait tout juste eu assez de temps. Ce soir-là, il devait aller visiter encore deux étables, c'est pourquoi il devait absolument se mettre en route maintenant.

« Vous ne pouvez pas me faire ça. » Elle avait si peu d'occasions de servir un quatre-heures à quelqu'un, ou même un cinq-heures. Ici, sur les hauteurs, ne passent que ceux qui mendient de la gnôle et du lard. Et puis, ils la regardent tout le temps d'un œil lubrique. Alors qu'eux-mêmes ne sont pas regardables.

Il pouvait comprendre ces bouffeurs de lard. C'était certainement une des plus belles femmes de la région. Sous le tablier et la blouse devaient se cacher des seins fermes et bien formés. Ils ne demandent pas un buveur de schnaps, ils se languissent de mains chaudes. Mais ce cœur trop tendre ne se résout pas à rejeter ce genre de rustauds et à les mettre à la porte.

« Vous entendez le beurre grésiller ? Il est déjà brûlant. Vous en prenez deux ou trois ? Mon mari en dévore facilement trois ou quatre, selon son humeur et le temps. » Qu'est-ce qu'elle a bien pu déjà faire rissoler dans cette graisse ? « Merci, il faut vraiment que j'y aille. C'est très gentil à vous... » La femme s'est à nouveau retournée et l'a regardé avec insistance. Il a pensé qu'elle n'avait compris que le mot gentil, d'où dilemme. Avec une lenteur calculée, la main droite a glissé dans la poche du tablier – face à des yeux pareils, on ne pouvait pas protester – et vive comme l'éclair elle lui a montré deux œufs. Plus

frais tu meurs ! Directement du nid ! Un fétu de paille a volé à terre.

Si seulement il avait dit : « Un œuf à la coque. » Cela, il aurait peut-être pu l'ingurgiter. Comme pendant quelques secondes ses lèvres ne sont parvenues à émettre aucune parole, elle a légèrement hoché la tête et a prestement cassé les œufs dans la poêle.

Devant ses yeux à lui ont surgi les sacs d'engrais disséminés au-dehors, la boîte en fer-blanc, la casserole avec la bouillie pour les cochons. Quel genre de satisfaction pouvait bien éprouver le dieu Amor en semant autant d'obstacles sur le chemin de cette femme ? Déjà était posée devant lui une assiette rouge à pois blancs avec des ébréchures brunâtres. Le pain sentait bon le frais.

En se tortillant sur le banc, il a vu derrière lui des fenêtres dont les battants s'ouvraient facilement, et devant lui les yeux d'un jaune intense des œufs au plat. Il n'y avait pas de paprika dans le ménage, son mari n'aimait pas ça. Mais du poivre et du sel. De la fourchette, il a fourragé le blanc des œufs et la graisse bouillante. À son « oui, volontiers », elle a posé devant lui deux petits bocaux en verre terni et lui a souhaité bon appétit.

Si seulement il n'avait pas ôté sa blouse de travail et ne l'avait pas lancée dans la voiture ! Les poches auraient été parfaites pour escamoter les œufs.

Le pain, dont elle avait énergiquement coupé une tranche, était à son goût, et il le mâchait au ralenti. Que serait-il advenu de cette superbe femme si elle n'avait pas dû dès le début trop travailler à l'étable ?

Il l'a complimentée pour son pain, a de nouveau fourragé le blanc d'œuf ; maintenant il savait

définitivement qu'il n'en pourrait pas ingurgiter une seule bouchée.

« Un feu comme ça crée une atmosphère merveilleuse », a-t-il dit, et ce faisant il tournait habilement, sans regarder derrière lui, la poignée métallique de la fenêtre, comme s'il avait toujours fait cela.

« Oui, oui, un potager à bois réchauffe cœur et foyer. » Elle allait vite en chercher encore une caisse. Au bout de plusieurs années, elle avait pu apprendre à son mari à poser de temps en temps une harasse de bois dans le corridor.

Le destin avait-il fini par prendre pitié de lui et suscité cette occasion ? Pendant qu'elle était dehors, le vétérinaire a vite ouvert le battant avec son index, a pris l'assiette, l'a balancée vigoureusement par-dessus son épaule et l'a stoppée d'un coup, de sorte que les œufs au plat ont filé à travers la fenêtre. Il a entendu l'impact, qui est venu étonnamment tôt, et a tourné la tête. Du coin de l'œil, il a vu la femme qui était déjà dans le cadre de la porte, la caisse de bois sous le bras. Puis il a éprouvé le plus long silence de sa vie. La femme a posé la caisse et a tâtonné en direction de la porte du fond. Elle a sorti un mouchoir – à nouveau, des miettes ont volé à terre – et s'est séché les yeux.

Comme une excuse, la voix est venue du poêle : « Mon mari a l'habitude d'ôter les doubles fenêtres seulement à la fin du printemps. »

Quand il s'est levé, elle est restée là, sans bouger. Par derrière, il lui a mis les mains sur les épaules et a dit qu'il reviendrait jeudi après-midi voir si le mouton allait mieux.



URI

Martin Stadler

Le tunnel de la mort

SANS doute s'était-il déjà senti peu bien au réveil, après une courte nuit.

Dans le miroir il découvre des cernes sombres sous des yeux fatigués. Ça l'ennuie. Aujourd'hui je veux aller dans le tunnel, avec Stockalper et cet ingénieur français. Et là, il aimerait bien avoir l'air d'être en forme. Aussi à cause des ouvriers. Ils travaillent dans une chaleur poussiéreuse, par milliers, en trois tranches. La semaine dernière, ils ont fait sauter trente-quatre mètres de roche, six par jour.

Avant le petit déjeuner, il feuillette des dossiers, comme tous les jours. Sous contrat avec la Société des chemins de fer du Gothard. Le tunnel me fiche en l'air.

Dans un accès de colère, car il était d'un tempérament irascible, un juron lui échappe : « Ce maudit Escher ! » Mais il a la tête qui tourne, il presse sa main droite contre son visage. Pourquoi diable est-ce que j'ai signé –

Il y a quelques jours, Favre banquetait avec l'état-major de son entreprise. « J'ai trimé pour glaner un

peu de gloire et d'argent », a-t-il dit sans ambages. Il a levé son verre et bu une gorgée de merlot. « Maintenant il me semble que nom et fortune ne méritent pas qu'on s'échine toute une vie. Une seule chose a de la valeur et du sens : la joie de partager son savoir-faire et ses biens. »

Son père avait été charpentier. Le petit Louis, espérait-il non sans fierté, lui succéderait. Mais ça s'est trouvé autrement. Après l'école du village, Louis est certes allé en apprentissage chez lui, le père, puis il est parti ; la prieure du couvent voisin lui avait procuré une place.

À Paris.

À l'époque, les villes attiraient beaucoup de gens de la campagne. Ils espéraient trouver du travail dans des fabriques dernier cri, n'obtenaient le plus souvent que fatigues et misère. Cela passait pour naturel. Car l'Europe avait un nouveau credo : « Aide-toi, le Ciel t'aidera, et qui voulait pouvait. Qui visait son propre avantage, disait-on, favorisait au mieux le bien général. »

Favre était un gars malin.

Ce qui séduisait tout d'abord, c'était sa veine créatrice. Une fois – c'était à Lyon – les ingénieurs étaient au pied du mur. D'une rivière émergeaient de vieux poteaux qui gênaient la construction. Favre a entendu se disputer les chefs de chantier. Je vais leur montrer ! Il s'avance, leur propose d'ôter les poteaux pour peu d'argent. Ils se sont moqués de lui, le jeune ouvrier. À tort, comme ça s'est trouvé.

C'est ainsi que Favre est devenu entrepreneur.

Mais sans sa femme, Genevoise de bonne famille, il n'y serait peut-être pas arrivé.

De 1846 à 1872, il a construit des tronçons de chemin de fer et des tunnels en Suisse et en France.

J'aurais pu prendre ma retraite –

Il y a sept ans, quand le tunnel du Gothard a été mis au concours, il n'a pas hésité. Il avait quarante-six ans, l'habitude de la réussite, et ce tunnel l'excitait. Quel défi ! On a comparé ce projet de percée des Alpes à la construction du canal de Suez. Sans doute les meilleurs ingénieurs et les entrepreneurs les plus téméraires s'efforceraient d'obtenir le mandat. Pouvaient-ils, lui Louis Favre, rester en dehors ! Pas question, à ses oreilles sifflait le terme « d'arriviste » dont l'affublaient les bons Genevois. Il allait leur montrer.

Confiant en lui et en son esprit pratique, il a mis hors course le dernier concurrent, la Società Italiana di Lavori Pubblici, avec une offre inférieure de quinze millions. Voilà qui a beaucoup plu à Monsieur Alfred Escher, président des Chemins de fer du Gothard. Si ce gaillard s'en tenait aussi à la convention quant au délai... Huit ans ! avait exigé Escher, et cinq mille francs d'amende conventionnelle par jour de retard, dix mille au bout de six mois ; une caution de huit millions devait arriver à échéance après une année...

Soit dans vingt-cinq mois –

« Je cours à ma ruine », pense Favre à haute voix en vidant sa tasse de café du petit déjeuner.

« On n'en est pas encore là », rétorque Stockalper, qui mange avec lui. L'homme n'extériorise pas ce qu'il pense : je n'aimerais pas être dans ta peau, Favre.

En revanche, il donne le signal du départ. Il propose qu'on aille maintenant dans le bureau de la construction pour parer au plus pressé, on attendait le Français avec le courrier du matin, il ne restait plus beaucoup de temps.

« Allons-y », a dit Favre sobrement.

Dehors s'étirole la fraîcheur matinale. Sur le Riesenstock, à pic comme tout le reste dans cette vallée escarpée, le soleil glisse déjà dans le ciel bleu. La journée sera chaude, on le sent.

À mi-chemin du bureau, Favre s'assied, Stockalper s'étonne.

Ils regardent autour d'eux.

Partout des hommes au travail, pour la plupart des Italiens de la Valteline, des installations qui remplissent la vallée, routes, conduites, machines, ateliers, dépôts, bureaux.

Favre avait choisi son état-major en mai 1872, rien que des ingénieurs qualifiés, Stockalper, Bossi, et en été avait recruté des milliers d'hommes à Göschenen et Airolo. L'automne en revanche, quand on a commencé, il manquait les foreuses adéquates; les vieilles, celles que Favre avait utilisées au Mont-Cenis, n'étaient bonnes à rien dans la roche dure sous le Saint-Gothard, durant des mois les ouvriers n'ont pu travailler qu'au ciseau. Les nouvelles machines, des modèles de Belgique et d'Angleterre, étaient au début d'une structure trop légère, il y a eu beaucoup de casse. On devait encore les actionner à l'air comprimé, sinon seule l'énergie humaine entrainait en jeu, le travail manuel. Et la dynamite; au Mont-Cenis, Favre faisait encore exploser la poudre noire. Mais des tronçons de pierraille étaient tendres, la pression de la montagne cassait les étais, des pierres roulaient, il a fallu amener des blocs de granit, des cascades jaillissaient du rocher. Etc.

Bref, les difficultés étaient plus grandes que prévu, l'avancée stagnait, avec elle la bonne entente avec Escher ainsi que sa continuelle promptitude à payer. Il fallait arrêter de lui mettre des bâtons dans les roues, de lui créer des obstacles plus gros que ceux

de la montagne, a écrit Favre au Conseil fédéral suisse.

C'était il y a quatre mois.

« Les actions d'Escher baissent. » Favre rit jaune.

Stockalper, pour le ragaillardir, fait remarquer: « Par bonheur, au moins les indigènes filent droit. »

« Oui oui », dit Favre.

On allait chercher des pierres dans la vallée. Et quand l'Assistance publique se présentait, on ne la repoussait pas. L'année dernière, après le feu dans le village d'Airolo surpeuplé de travailleurs, Favre a offert une pompe à incendie aux sapeurs-pompiers d'Altdorf.

Lors de la grève de 1875, il avait été reconnaissant de l'aide venue de là-bas. Fâché parce que le travail ne se faisait pas, il avait demandé le soutien des autorités et l'avait obtenu: le gouvernement uranais avait envoyé des hommes armés. « *Maledetto sia il Gottardo* », criaient, sarcastiques, les grévistes en jetant des pierres. Des couteaux, aussi. Des coups de feu sont partis: ils ont descendu Constantino Doselli, Giovanni Merlo, Salvatore Villa et Giovanni Gotta, d'autres ont été blessés.

Extrait du *Schweizer Handelskurier*:

Comme dans toutes les grèves, ici aussi les ouvriers revendiquaient un salaire plus élevé, plutôt à juste titre, estimons-nous. Leur travail n'est pas facile. Quand ils rentrent de leur journée, ils ont à peine encore figure humaine, et là où ils s'asseyent, une puanteur pestilentielle emplit la chambre. Elle provient des explosions à la dynamite. L'apport d'air frais dans le tunnel est déficient et n'éloigne pas suffisamment les gaz toxiques...

« Qu'y puis-je! aboyait Favre. L'air comprimé doit aller aux machines. Nous sommes en retard! »

Dans le bureau de la construction, personne n'a répondu.

« De l'air frais – bon eh bien – »

Que même Stockalper se taise déstabilisait Favre. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'il a continué sa lecture :

Les ouvriers dépendent du magasin de Favre. Nous ne voulons pas prétendre qu'ils sont approvisionnés moins bien ou plus cher que chez d'autres commerçants. Sauf qu'il en résulte une dépendance qui, ma foi, ne convient pas aux ouvriers...

« Est-ce que je dois simplement les regarder se faire rouler ! Ici, les marchands et les logeurs sont des canailles, tous tant qu'ils sont ! »

« Oh oui, Dieu sait si c'est vrai », confirme Stockalper.

Tous les pays ont leurs grèves, mais on ne trouvera pas facilement un cas où elle a été réprimée à la force des armes...

C'est à cette phrase que Favre, l'ouvrier de naguère, a été le plus sensible. Il ne l'a jamais oubliée.

Dans le bureau de la construction, où ils finissent par arriver, il vérifie le dernier état des travaux. Encore neuf mois, sans le revêtement du tunnel.

Je n'y arriverai pas –

On frappe, il sort de sa rêverie morose. Le Français est petit, gras, et visiblement un homme qui aime beaucoup parler. Alors que Stockalper le présente, il s'incline profondément et submerge Favre de fougueux éloges.

Stockalper a tout arrangé. Devant le tunnel qui bâille noir dans la montagne, il y a une loco. Ils montent à bord, roulent trois kilomètres, doivent ensuite continuer à pied. Enthousiasmé par l'art d'ingénierie qu'il rencontre ici, le Français n'arrête pas de

questionner et de s'étonner et de parler métier. Le silence de Favre devient carrément indécent, Stockalper s'efforce d'y remédier par un zèle redoublé. Plusieurs fois, soucieux, il s'arrête, mais Favre continue à avancer d'un bon pas, blême, et regarde en silence le visage des ouvriers...

Le chantier a causé la mort de 177 d'entre eux, 507 ont été accidentés, beaucoup d'autres ont attrapé le ver des tunnels, *ancylostoma duodenale*, qui provoque l'anémie.

Sur le chemin du retour, Favre se plaint de la chaleur, une fois, pas plus. Comme ils sont près d'une fontaine, il boit. Le Français met la main dans sa veste et en tire un petit flacon plat. « C'est meilleur », sourit-il. Sous ses yeux, le visage de Favre, qui n'est plus blême mais cireux, il demande poliment : « Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? », et lui offre du cognac.

Favre prend quatre gorgées.

« Ça fait du bien », assure le Français, joyeux.

« Oui, merci. »

On continue, Favre devant. Stockalper et le Français causent à nouveau métier, jusqu'à ce que l'entrepreneur s'écroule devant eux.



VALAIS

Maurice Chappaz

Je continue d'errer

JE partis à pied, dans la nuit ; j'ai pris à l'armée l'habitude de ces longues marches nocturnes. Je ne vis pas une âme, sauf un prêtre qui semblait transi et pressait le pas. Sous de grands arbres en bordure de la route, je fis une halte pour dormir et me reposer un peu. Quand j'atteignis S., les collines couvertes de buissons et d'oiseaux étaient toutes dorées. Je rencontrai des paysans conduisant un petit troupeau de chèvres ; les chevreaux aux pattes noires gambadaient de chaque côté de la route, broutant les légères touffes d'herbe bleue. Les hommes portaient des sacs en peau cuite par le soleil et devisaient entre eux. Le patois de cette région ressemble au provençal et je cherchais à percevoir les belles terminaisons en *or*, en *ar*, en *ouc*. Des femmes vêtues de robes noires marchaient en silence. Ces chapeaux pareils à « une feuille morte » les coiffaient, et leur maintien sévère était admirable. Ce qui fait la dignité, l'aristocratie de ces gens sans aucun fard, c'est qu'ils ont une tradition, un passé et cette obscurité qui égale la nouveauté. Ils sont comme les appelle Cervantès « de vieux chrétiens

antiques», et le caractère de grandeur unique d'un pays forme le cœur de ceux qui sont toujours demeurés attachés à la glèbe.

Mais je me trouvais bientôt dans une allée de marronniers. Que c'est bien S. avec le marché sur la rue (on y vend de fins bols où est peint un bleuet, des canapés et des sofas rouges), avec les quelques vieilles maisons et les boutiques exigües des marchands de vélos pareilles aux boîtes de Mécano de notre enfance, avec ces jets d'eau tournant dans les jardins, l'affiche « Au Muguet » et le pavillon de la cité qui est un soleil. Celle-ci est divisée en quartiers où habitent beaucoup de vigneron venus des villages des montagnes. Des maisons, des tours grises avec de minuscules fenêtres et parfois un balcon de bois se dressent sur les collines alentour. C'est là que P. et moi nous devrions vivre. Nous nous promènerions dans ces vignes tout à fait bleues et sous les pins par d'exquis sentiers semés d'aiguilles, de petits dards roux. Nous avons à travailler à des choses très belles, très ardues, qu'il est bien difficile de mener à chef dans la vie. Nous ne quitterions jamais notre demeure, regardant des noires chambres intérieures avec un périscope les gens qui se meuvent sur les routes au loin et les forêts qui paraissent si tendres. La nuit seule, nous aurions licence d'errer. L'aventure est permise.

Je cherche un bonheur impossible. D'innombrables rossignols nichent dans les petites forêts des collines et les buissons et fourrés sur les bords humides du Rhône. Tel un âne musicien qui a porté tout le jour brûlant sa charge et ployé sous le faix et qui le soir se libère de ses entraves et se sauve de l'écurie de son maître, je les ai écoutés chanter un soir de pleine lune. Je suivais un chemin le long du fleuve au

milieu des vernes. La neige des montagnes nocturnes baignait le ciel ; au-delà des eaux d'un vert d'olive que l'ombre recouvrait, émergeaient des falaises de sable étrangement blanches et les couronnes de ramures noires des pins. Je cheminai dans ce désert et rien ne me bouleversait davantage de désir et de passion que ces longs appels angoissés, frémissants, suivis de ce chant aux modulations extraordinaires qu'une joie superbe soulevait, semblait-il, au-dessus de la nature.

Qu'espérais-je en prêtant l'oreille aux soupirs pleins de fièvre et aux clameurs des rossignols ? La nature, il est vrai, est un asile et j'aime les endroits solitaires. Les plaintes, les cris ardents de l'hymne amoureux des oiseaux étaient pour moi un vin qui m'exaltait, une source où j'allais boire.

Au sortir de S., ce qui vous attire ce sont des rochers violets dressés comme des doigts à mi-pente d'un coteau de vigne qui surplombent des pins. Les pas tracent dans la poussière de la route un inconsistant sillage de mystérieuses feuilles d'acanthes. Un grand verger en pente douce. Les vignes toujours. Les fleurs blanches des troènes, un foisonnement d'absinthes. On arrive à une gorge et on retrouve ces bizarres rochers dont j'ai parlé, gris-mauves, rougeâtres, telles des pyramides, des statues élevées sur la crête d'une abrupte pente sablonneuse tandis que l'autre est semée de pins. La Ferme du Diable montre, au milieu du maquis, des jardins d'une méticuleuse ordonnance. Je m'engageais dans le sous-bois, longeant un bisse. Mais aussi, je hante les lieux arides et je tire mon plaisir de la solitude et de la désolation même ; je n'ai pu connaître la satisfaction d'aucune chose, je suis sur la Terre comme un aéroneute ou un marin.

Où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

Mais quel bien donc m'est réservé puisque partout je bâtis sur le sable et que ma véritable demeure est sur les flots mouvants de la mer ?

Ici, après les criques dissimulées dans le feuillage, des plages de limon, le mince filet d'eau conducteur serpente au sein d'énormes blocs tout tièdes. Le ciel bleu pareil à un minéral éclate. Au bord de vertigineuses parois, les touffes des forêts lointaines semblent bouger. Après avoir goûté la paix du Chaos, il faut, pour rentrer parmi les hommes, franchir le minuscule pont de pierre et prendre le sentier bordé de coronilles qui mène par-delà un petit plateau au village des blés.

Lorsque je repris ma route, je demeurai sur la rive droite du fleuve parmi les mamelons de sable et les vignes. Je m'égarai dans un marécage, au bout d'une prairie ; je passai sur les planches disjointes d'un ruisseau sous lesquelles se cachaient des truites que mon ombre effraya. Ce furent ensuite des buissons de saules gris et des vergers de pruniers aux écorces toutes noires qui donnaient l'impression du domaine des fées. Le marcheur fatigué jette les yeux vers une chapelle érigée dans un bosquet, sur un tertre au-dessus des vignes. Qu'il s'agenouille devant chacune des naïves stations en bois peint ! Un ange blanc apparaît à la Vierge sur qui plane une colombe. Au sommet du petit toit fait de deux ardoises, je dessinai le signe équivoque de l'association qui nous lie quelques-uns sur ce bloc terraqué. Le village m'accueillit où d'immenses ceps de vignes couvrent les façades, partie en bois, partie de branlantes pierres grises. La montagne

est une lisse plaque bleue parsemée ici et là des boules noires des pins, rayée par les traces blanches des ruisseaux les jours d'orage. Puis on atteint après une longue côte un autre village : V., toujours rempli d'un murmure de vent, d'eau, de feuilles d'arbres et d'abeilles. À cause de la chaleur accablante, j'allai me reposer dans l'église, m'asseyant bien sagement à l'intérieur. Je goûtai une ombre délicieuse, humant le parfum de vieux bois, admirant les grappes de raisin noir et la nappe de fine dentelle blanche de l'autel. Je m'endormis. La journée était déjà fort avancée. Je sommeillai longtemps : lorsque mes yeux s'ouvrirent, je fus surpris comme si je rêvais de me trouver dans les ténèbres.

Une étrange vie anime les chemins de la nuit et met sur les routes des paysans silencieux qui poussent de petites hardes de moutons ; parfois, ce sont des jeunes filles porteuses de légers sacs de montagne, fouettant les animaux avec des baguettes. Je trébuchais dans l'ombre ainsi que dans la flache humide et noire d'un bois. Un homme conduit une mule par une longe. Au coin de la rue d'un village, à la clarté de la lampe, plus cruellement irréaliste que la rosée de la lune, pareille peut-être à l'hépatique, des gens debout ont l'air d'attendre. Une voiture roule comme le char de la Mort. La campagne demeure sombre et nue. Ô contrée solitaire, agitée par un perpétuel exode ! La nature dans ses changements revêtait un aspect double, proche de la fin secrète du monde. La grande ressemblance avec l'Espagne était là dans ces signes d'une autre vie, dans ces cortèges errant nuitamment et ces villages obscurs qui rappelaient l'entrée de Don Quichotte au Toboso ; et dans quelque chose de suprêmement musical qui naissait de cette solitude.

À l'aube, je me trouvais suivre un sentier à plus de mille pieds au-dessus du Rhône. Mes pas m'avaient conduit sur un petit promontoire au milieu de l'océan des bois. La plaine m'apparaissait comme un bouillon de violettes. Je distinguais des arêtes rocheuses grises. La terre était tapissée par les mousses. Seule luisait la frêle étoile blanche de cette fleur dont l'éclat est identique sous les rameaux de sapins à la lumière nocturne. Le ciel mûrissait semblable à un fruit. Parfois je découvrais des villages, hameaux de bicoques brunes complètement cachées dans un creux de la montagne. Je vis des merveilles. Dans un endroit désert et sauvage, où ne croissaient que des pins disséminés et une petite herbe rase, se dressait un rocher couvert d'inscriptions et de dessins. Ce sont les enfants qui en gardant les troupeaux gravent avec des pierres tranchantes, des églises, des maisons, des outils, bûches, marteaux, couteaux. Des fleurs, des mains, des cœurs. Des hommes et des femmes avec des parures dansant, des diables, des ogres. J'étais de nouveau dans le monde des esprits enfantins, plus aimable, plus vrai que le nôtre et dont les images se répétaient partout sur les pierres sur ce large plateau. Mais en quel astre nourri de notre cœur vivons-nous, nous autres poètes errants ? Nous sommes nés sans père. Je rencontrais chargés d'énormes ballots des gens qui marchaient comme des ombres, la tête fixe, ne regardant absolument rien, posant le pied sur les roches avec une sûreté et une vélocité qui me confondaient. J'aidai au bord d'un précipice une vieille femme qui coupait certaines herbes avec une longue faucille et en emplissait des sacs. J'appris d'elle que l'agilité des porteurs venait de ce qu'ils allaient vendre cette herbe au chef-lieu et ils craignaient le dumping d'une commune voisine.

J'errai longtemps par là. Je franchis une gorge sur un pont de pierre lancé véritablement sur l'abîme et qui était comme le dos étroit d'un âne. Je ramassai des bugles rampants, ces fleurs à l'apparence de bourdons. L'air m'enivrait et j'étais fasciné par la fuyante perspective des gazons d'un vert brun. L'odeur de résine des arbres me piquait les narines. Ma tête se troublait toute, quand, à un détour du sentier, il me semblait parfois que j'avais le corps plongé dans un gouffre. Une suffocation agréable m'étreignait. Tout cela était d'une écrasante suavité et je n'en pouvais plus de marcher.

Bien plus loin se trouve le plus beau village de ce pays, aux jardins cachés, aux enclos de vignes en espaliers, aux maisons d'une vétusté incroyable, à l'église dont le clocher ressemble à celui d'une église d'Alsace, aux jeunes filles du Sud mi-blondes, mi-brunes, pareilles à des filles berbères dans leurs haillons violets avec des pendants d'oreille. La ruine d'un château subsiste sur les âcres pentes brûlées. Sans cesse frémissent les branches des grands peupliers au vent froid qui souffle d'une fente de la montagne. Et il y a ce tournoyant vol des corneilles.



VAUD

Jacques Chessex

Un crime en 1942

C EUX qui se rappellent ces événements souhaitent peut-être que je les relate avec précision. Je ne suis pas chroniqueur judiciaire. Je veux parler d'un crime qui a marqué ma mémoire en imposant une surcharge tragique à mon enfance payernoise, et à la couleur de la ville. Cela s'est passé en 1942. Des nazis payernois ont attiré un juif marchand de bétail dans une ferme de la rue des Moulins. Ils l'ont assommé, puis ils ont caché son corps dans une caverne au-dessus de la ville. La famille du juif a offert une forte prime à qui retrouverait le disparu. Des gosses ont signalé la cachette. Se voyant découverts, les assassins découpèrent le cadavre et cachèrent les morceaux dans des boilles qu'ils immergèrent dans le lac de Neuchâtel. Arrêtés, confondus, les coupables avouèrent et payèrent longuement. Voilà. En quoi tout cela me concerne-t-il ?

Imaginez Payerne en 1942. Je m'en souviens parfaitement. On nous parlait d'Adolf Hitler, jusqu'à l'obsession. À la récréation, sur un air à la mode, les gamins chantaient :

*Lorsque descend le crépuscule
Hitler avec ses bombardiers
Accompagné de ses crapules
Bombarde Londres sans pitié*

et nous échangeions *Signal*, aux images violemment exaltantes, contre des points Disch et des photographies du front. L'armée était partout. Des blindés traversaient la ville. Des spahis réfugiés caracolaient en manteau kaki dans la Grand-Rue. La place d'aviation tirait presque toutes les nuits sur des avions qui traversaient le territoire. On nous avait distribué des masques à gaz, on entassait des sacs de sable devant les soupiraux des caves. Et les affiches ! Aux murs, dans les rues, une silhouette casquée mettait un doigt sur sa bouche et avertissait deux piétons en goguette : « Qui ne sait se taire nuit à son pays. » Les boulangeries affichaient : « Du vieux pain n'est jamais dur, mais point de pain, ça c'est dur. » Un garage en face du collège ouvrait les portes de ses voitures et diffusait à grand bruit les discours de Hitler : on écoutait, terrifiés et intéressés, les hurlements incompréhensibles et les ovations. On *sentait* que la Suisse était encerclée. On sentait qu'il se passait à Payerne de curieuses choses, des réunions, des complots, et quand Hitler gueulait sur la place, toutes portes des voitures ouvertes, on savait que ces cris étaient prémonitoires. Le drame couvait en vase clos.

L'affaire Bloch a éclaté. Au lieu de se taire, comme ils auraient peut-être dû le faire, mes parents nous en ont tout dit dans les moindres détails. En fait, se fussent-ils tus, toute la ville aurait parlé pour eux. En classe déjà... J'étais assis à côté de la fille d'un

des principaux inculpés. Le fils du gendarme qui avait arrêté la bande était aussi dans cette classe. Et le fils du juge qui présida le tribunal quelques mois plus tard. Et moi, fils du directeur des Écoles, j'apprenais chaque jour les progrès de l'enquête et des interrogatoires. Les prisonniers étaient enfermés au premier étage d'une maison à tour carrée et à horloge, au bout de la Grand-Rue. Au rez-de-chaussée, mon père avait son bureau. Curieusement, dans mon esprit, cette proximité l'associait au crime : un danger pesait sur lui. N'avait-il pas appris à conduire avec l'un des assassins ? Je me représentais qu'il allait payer pour une espèce de vengeance qui se préparait dans les corridors à odeur d'urine de la vieille baraque officielle. À table, d'ailleurs, mon père racontait qu'on avait attrapé le reste de la bande en installant des micros derrière les panneaux. Un des conjurés – celui qui avait frappé le marchand de bétail avec une barre de fer – portait le même nom que ma mère. J'imaginai ces hommes découpant le cadavre à la scie, à la hache, entassant les morceaux comme du ragoût, les emportant. On nous a expliqué en classe que c'était la guerre, que Monsieur Bloch était une victime du nazisme infernal qui avait tourné la tête de quelques honnêtes commerçants payernois. « Quand Hitler viendra, il nous tirera de là », avait dit l'un des accusés au procès. Hitler allait-il prendre la Broye ? Des copains juifs parlaient d'exode, de cachettes dans les bois. Je ne comprenais pas bien pourquoi les hitlériens s'en étaient pris à un juif. Mais ces hitlériens, je l'ai dit, c'étaient un garagiste, deux paysans, un apprenti, des *connaissances*. Une espèce de fumée noire pesait dès lors sur les rapports que j'avais avec les gens. Les juifs aussi étaient des *connaissances* ! Ils

allaient à la synagogue à Berne. Ils nous racontaient leur culte. Le juif assassiné venait de Berne. Donc eux aussi risquaient d'être coupés en morceaux. (Voyez les morceaux dans les boilles, au fond de l'eau verte pleine de bulles. Le vent souffle sur les roseaux, l'embarcation revient. Les assassins sautent à terre...) Le fils du gendarme, qui racontait trop, fut puni sévèrement, enfermé au cachot par le concierge du collège tout un samedi après-midi.

Après quelques mois, l'affaire avait pris moins de place dans les conversations – je suppose aujourd'hui que l'évolution de la guerre contribuait à distraire les préoccupations et l'inquiétude. L'Allemagne cédait maintenant du terrain, le cercle de fer était brisé, Hitler cessait d'obséder les consciences. Pour moi, pourtant, le meurtre de Bloch avait définitivement épaissi et aggravé mes peurs. Il y avait un poids sur les champs, les maisons familières, sur la ville. Ce crime, c'était la guerre *dans* Payerne. Tout devenait menaçant. Que tramaient ces gens derrière leurs murs ? On attendait mon père dans le corridor noir de son bureau, on l'assommait à coups de gourdin. (C'est curieux, dans mes songeries, je m'effrayais pour mon père, toujours menacé, toujours attaqué. Ma mère au contraire représentait la stabilité, la durée, une obstination terrienne et longue. Mon père était une force intelligente, violente et en danger. Couleur flamme. Ma mère une prairie. Couleur vert sombre.)

Quels détours devais-je faire pour éviter certaines figures ! Elles s'imposaient d'autant plus vivement à mon imagination qu'elles avaient disparu de mon chemin. Les bourreaux guettaient. Leur regard voyait jusqu'au fond de nous. Il fallait être renard pour leur échapper. Les fuir dans les labyrinthes des forêts

impénétrables gardées par les rêves, l'effroi, les mystérieux accords avec la nuit et les arbres. Qui marche dans le vert ? Je reconnais ce pas. Il est bénéfique. La nuit cède. Mais là sont les ennemis et les tueurs. Un couvercle pèse sur la ville, l'enferme, l'isole. Un regard distrait révèle des rues ensoleillées, une place de foire où l'on attache les bestiaux au licou, une place de marché gaie où s'entassent les salades, les paniers de fruits, les viandes, les corbeilles d'œufs. Mais à mes yeux, à mes oreilles, le couvercle invisible pèse. Dans l'espace menacé tout a acquis un sens tragique : plus jamais le marché ne sera innocent comme il l'était auparavant. Aucun magasin, aucun cercle n'échappe à la malédiction. Le meurtre de Bloch a sali l'air. Il a étendu sur la vie entière une couche de suie que je vois trop bien, si les autres semblent désormais l'ignorer. Maintenant, je sais que la ville est *coupable*. Ce n'est pas une notion morale ! C'est autre chose. C'est un danger qu'elle représente. J'ai peur. Il y a du soleil, ou il pleut, ou c'est l'automne rouge et jaune, qu'importe. Je ressens une sorte de tristesse qui ne me quittera plus tant que nous vivrons dans la Broye.

Je fais la part des choses. J'allais avoir neuf ans. J'ai ressenti le crime, et l'atmosphère où il s'est produit, comme une effrayante malédiction. Mais si j'y songe aujourd'hui, je ressens le même effroi, auquel s'ajoute un étonnement extrême. Comment se fait-il qu'on ait tué pour Adolf Hitler dans cette grasse ville sensée jusqu'au cynisme ? Comment le nazisme a-t-il pénétré au domaine madré des marchands de tabac et de cochons ? J'imagine Payerne aux mains d'un garagiste botté. Les tibias croisés ornent la casquette des ratés qu'il galvanise. Le bataillon noir aboie et agit. La Kommandantur s'est installée au

tribunal où les lions burgondes ont fait place à des aigles de fer. La croix gammée flotte sur l'abbatiale. On ratisse les rues, on bouscule les notaires et les pédagogues, on fusille à la Riollaz. Hitler emporte Stalingrad. Il avance sur tous les fronts. La Suisse ne lui fait qu'une bouchée. Le petit marchand de benzine devient Eichmann, ses acolytes dirigent l'épuration. Au lieu d'aller à Bochuz, certain pasteur mystico-obscurantiste est fait docteur honoris causa de l'Université de Nuremberg. On pend Ramuz, et Charles-Albert Cingria meurt dans un camp de travail où l'a envoyé un fonctionnaire personnellement ennemi des esthètes décadents et parasites.

Payerne a repris sa vraie figure riche et solide. La maison à tour carrée où étaient enfermés les conjurés, pendant les interrogatoires, a été démolie il y a quatre ou cinq ans. Le bureau de mon père n'existe plus que dans mon souvenir. Mais l'abbatiale, la place du Marché, la place de la Foire fixent l'image belle et abondante de la ville aux rues lumineuses. Les conjurés sont sortis du pénitencier. J'en ai rencontré un, vieilli, fuyant. Un autre, ivre, monologuant, priait, bavait à la terrasse d'un café. J'ai essayé si souvent de mesurer le temps au temps de leur détention ! Quand j'ai eu dix ans, j'ai compté : deux fois cet âge plus cinq ans. C'est le temps qu'ils resteront enfermés. Bien plus tard, j'ai su qu'il y avait eu des remises de peine. Tout s'oubliera. Les pigeons sautillent, hochent la tête, sautillent encore entre les corbeilles de cerises et les autos. Les cafés sont pleins de monde. Les maçons-entrepreneurs aux noms italiens signent du papier timbré à la Vente communale et dressent, parmi les pommiers, des villas orangées pour les capitaines zurichois de la nouvelle place d'aviation. La DCA fera

des exercices de nuit et les projecteurs blancs balayeront les bois. Il y aura des fêtes lourdaudes, des commémorations, des cortèges historiques ordonnés par un licencié du collège, des réunions d'écrivains vaudois chargés de distinctions d'académies provençales, et la Société des études latines tiendra séance annuelle au tribunal avant de goûter le vin officiel au Vendo. On sera gai et nostalgique. On parlera de la reine Berthe et du général Jomini, qui fut le complice de Napoléon et l'inspirateur du tsar. L'été entrera par bouffées dans la salle des banquets du buffet de la gare. Il y aura le crime comme une fumée ou comme une patine sur les choses. Qui la verra ? On entend les grillons entre les passages des trains ; le vent vous tombe sur le dos ; le soir est violet sur les collines où se taisent les forêts serrées et noires.

ZOUG



Thomas Hürlimann

*En Ford
à travers la Suisse*

COULÉE par le soleil couchant dans de l'or massif, elle grimpe pour la première fois la Bohlstrasse, les chromes rutilent, on dirait des fusées, comme si la Ford flottait par-delà la rue en direction du ciel, véhicule qui glisse et qui roule toujours plus loin, qui maîtrise le Brünig et le pays de Berne, fonce à travers la Romandie, le Valais, et Bâle, jusqu'à ce que, un soir d'automne, ça se soit passé –

Au balcon de l'immeuble Aegerisaumweg 2, notre mère était prête, elle a ôté son tablier, a fait signe, appelé, et nous les enfants, alignés sur le trottoir devant le garage Bertschi, on sautillait main dans la main pour l'accueil: « Nous avons une Ford. » Le Marcel des Bertschi faisait bande à part. Il y avait longtemps, a-t-il dit, que les Bertschi sont enfants de propriétaires de voiture; « mais là, me suis-je écrié, c'est une Ford, une Ford américaine flambant neuve! »

Le père est resté assis tout raide au volant, il regardait droit devant lui, pensif, et laissait le moteur tourner. La marque Ford, avait dit Huber, le vendeur

de voitures, était premièrement, deuxièmement et troisièmement une marque mondiale, quatrièmement la voiture roulait pratiquement d'elle-même, et cinquièmement lui, le Huber de chez Ford, offrait le meilleur service de tout le canton ; payer, on pouvait le faire par mensualités.

Dimanche après la messe, notre Ford a roulé jusqu'au jardin de la cure et a été béni par Stäubli, le curé de la ville. Une médaille de saint Christophe aimantée a reçu une bénédiction supplémentaire, puis le curé l'a placée sur le tableau de bord à droite du volant. « Puisse le saint, a dit le curé à la famille alignée à côté de la Ford, nous protéger des collisions et des accidents. » Nous nous sommes regardés et avons souri. Un Monsieur Rüti de la Helvetia Incendie avait déjà téléphoné plusieurs fois, il nous priait de penser à la valeur à neuf de la voiture et à la sécurité des occupants, conseillait de tordre le cou au hasard et de prendre une décision de principe, ensuite, comme il avait justement à faire dans la région, il s'est trouvé un beau soir dans le cadre de notre porte d'entrée, s'est mis à fureter, a trouvé l'appartement meublé avec goût, nous a traités d'enfants éveillés, nous a félicités, assis à la table, pour le choix de la marque, a assuré que chez Rüti personne n'avait fait de mauvaises expériences, il avait aussi Mäder, le médecin en chef, dans ses fichiers, et Stäubli, le curé de la ville, sur quoi il a poussé des papiers sous le nez du père, « un autographe », a-t-il dit, était tout ce qui manquait encore – alors plus rien ne pourrait barrer la route au grand jour, au voyage promis, on a préparé des paniers pique-nique, élaboré des itinéraires, concocté des horaires, et un beau matin à la lueur de l'aube, la Ford a glissé

hors du garage, plongé dans la ville encore vide d'habitants et, accélérant de la deuxième à la troisième vitesse sur la route cantonale, s'est élancée dans le jour naissant pour la Suisse vaste et inconnue –

À peine sept minutes après le départ, nous nous sommes arrêtés à *Cham* devant la maison de la tante. « Du moment qu'il le fallait », avait dit le père. « Une halte de bonnes femmes », a-t-il ajouté, et il a laissé le moteur en marche.

L'arrêt n'a pas duré longtemps, en cinq secs la mère et Gabrielle avaient disparu dans la maison de la tante, en étaient revenues, et c'est reparti, tante Chocotlata ne régatait pas avec la Ford. Nous avions, nous les garçons, dû passer des dimanches après-midi entiers assis sur son canapé, scotchés là par une tablette de chocolat gris souris qu'elle ne sortait à chaque fois qu'après des heures – et là, moteur tournant, elle voulait nous en gaver : « Aimeriez-vous un chocotlata, les garçons ? » Mais, aussi délicieuses que pussent être les paroles trompeuses de la tante, cette fois aussi, nous avons fait non de la tête, « il se pourrait, ai-je dit, que ce truc nous donne éventuellement mal au cœur », et la Chocotlata, en robe de chambre et pantouffles devant la maison, s'est faite petite et a disparu. Il allait, a dit le père, rattraper ce minuscule temps perdu, à l'état-major il avait appris à respecter les délais, 5 h 10, on éteint les phares, en route pour *Lucerne*.

C'était un jour pendant les vacances d'été, je suppose, car un dimanche nous ne serions jamais partis sans aller à l'église, et les jours ouvrables mon père allait au bureau, et moi j'allais à l'école. Au-dessus du Zugerberg, le ciel était d'une transparence cristalline,

dans les villages la lumière du matin semblait éteindre les réverbères, le carillon des églises résonnait et décroissait, nous avons déjà passé *Rotkreuz*, laissé derrière nous la frontière cantonale et *Gisikon-Root*, les prairies verdoyaient, devenaient savoureuses, ici des vaches qui broutaient, là une remise qui surgissait, disparaissait – la route était encore déserte, la Ford avançait vite et sans peine. Sur les bords de la route, des remises étaient couvertes d'affiches, une tête de cheval fumait des cigares Rössli, et là-bas, juste devant, disait le père, on pouvait voir l'imprimerie Maihof, où ils impriment le *Vaterland*, là, il fallait tourner la tête, 5 h 35, on atteignait *Lucerne*.

Depuis que le jour avait cessé de se faire, le ciel n'était pas devenu plus clair, le soleil ne brillait pas, l'eau de la rade était grise. Sur la place s'arrêtaient des bus, des hommes se pressaient au sortir des portes pour s'en aller par groupes entre les maisons. Devant les hôtels chic, des Italiens essuyaient des tables humides de rosée avec le bas de leur tablier de jardinier, les trains des travailleurs arrivaient à la gare, et un vieil homme balayait le parking avec un balai de riz, comme s'il fauchait de l'herbe. Je me suis promené avec Bubu jusqu'au quai, où se trouvait un des vapeurs à aubes. Des mouettes, quand elles s'envolaient du store, criaient « *kriouit* ». De l'autre côté, sur la *Seebrücke*, le trafic devenait toujours plus dense. « À la *Lopperstrasse*, avait dit le père, nous serions pris dans le trafic matinal. » Il se tenait debout à côté de la Ford, dont l'homme qui balayait la place s'approchait doucement, il étudiait la carte, qu'il avait déployée sur le capot, et parfois

il regardait le ciel; des nuages passaient devant le Pilate, dont ils ont bientôt caché le sommet. Nous devons surveiller la Ford, a dit le père, il a traversé rapidement la place et a disparu dans la gare, où maman et Gabrielle n'avaient toujours pas trouvé les toilettes. « Une halte de bonnes femmes », ai-je dit à Bubu.

Comme on refermait les parasols déjà déployés devant le *Festspielhaus*, nous avons quitté *Lucerne* en direction de *Stansstad*. Là, nous les enfants, du côté du père, nous regardions le lac des Quatre-Cantons, comptions les embarcations et les sommets qui étaient encore visibles sous la couverture nuageuse, nous avons tendu la main au loin et dit que par-là à peu près c'était le Righi, et la mère disait, oui, il pleuvrait bientôt, il ne manquait plus que ça. Sur le lac d'un gris de pierre moutonnaient des vagues, les rives couvertes de sapins s'assombrissaient.

« Theres, a dit le père, si tôt le matin, les toilettes de la gare sont encore propres. » Trois kilomètres plus loin, à l'entrée d'un tunnel, la mère a répondu : « Pour aujourd'hui, on pourrait laisser tomber, Hans, non ? » Sans un mot, nous les enfants regardions dehors, Bubu avait soif, il en avait plutôt marre du voyage; un camion Saurer, avec des bruits de casserole, roulait derrière nous comme s'il voulait nous éjecter de la route, il a klaxonné, s'est mis en position de dépassement, le père a klaxonné aussi, nous a dit de nous baisser, il devait voir derrière, maintenant Bubu riait, il trouvait les klaxons rigolos, et Gabrielle a dit qu'elle savait déjà quatre ou cinq mots d'anglais : « *kiu niu ènd tiou miouillé* », c'est le Marcel aux Bertsch qui les lui avait appris. Le père ne réussissait pas à faire dépasser par la Ford une charrette de foin, le

trafic du matin, s'est-il écrié, il le savait bien, mais à *Hergiswil* le Saurer a doublé notre Ford, le père l'a pris en chasse, et comme une mobylette a surgi, il a donné un coup de volant, la charrette était enfin dépassée, la Ford a repris de la vitesse, 7 h 10, *Stansstad*, bifurcation pour le *Brünig*. Au sommet du col, a dit le père, il y aurait la perspective d'un petit déjeuner, et pour que cessent les plaintes de Bubu, la mère lui a donné un bonbon. Prise dans une colonne rampante qui crachait de la fumée noire, la Ford montait la pente. Autour des crêtes et des sommets s'effiloçait çà et là un nuage de neige, puis les montagnes elles-mêmes n'ont plus été visibles, du brouillard montait par lambeaux des vallées, restait croché aux pentes par paquets, a fini par devenir si dense que la file n'avancait plus qu'au pas. Il ne fallait plus songer à la moyenne.

« Oui, c'était vraiment le bon temps... »

Cette phrase, je l'ai dite hier soir au docteur. Je m'étais baladé dans les quartiers sud-est et l'avais rencontré dans une cave. Il se tenait près de l'entrée, avait un verre de bière vide à la main et disait, comme s'il m'avait compris, qu'il faisait lourd ces nuits d'été, lourd, et qu'il n'était pas question de dormir. Puis il m'a emmené dans la partie la plus reculée de la pièce, où la fumée des cigarettes flottait comme un fin brouillard, a regardé autour de lui et – devant, on jouait de la musique, faisait du bruit et riait – il parlait si doucement que je pouvais à peine entendre ses paroles. « Il fallait que je cause, pose des questions », a-t-il dit, dans le monde entier des académies attendaient ses réponses. Devant, la porte s'est ouverte, quelqu'un est sorti en titubant, le docteur s'est recroquevillé. Dehors, le jour pointait. Le docteur a

demandé si je lui payais une bière, j'ai fait « oui », suis allé chercher les verres, et ensuite, après un assez long silence, le docteur s'est mis à parler.

Souvent, on pouvait observer qu'un propriétaire d'auto qui s'apprêtait au départ jouait avec son trousseau de clés. Il se tenait, pour prendre un exemple, parmi d'autres hôtes dans un appartement et disait : « Je suis au coin de la rue. » Par « je », il entendait son auto. Il arrivait également que des autos non déclarées aux impôts se promènent dans les rêves des lunatiques, un peu semblables dans leur mouvement glissant à des poissons volants, sur quoi il tenait à ajouter une citation de Schiller qui disait que la chance avait des ailes et qu'elle était difficile à trouver.

Quand le docteur s'est mis à rire, je me suis vite éloigné de lui. Ce qu'il aurait encore eu à dire n'était pas destiné à nous autres. Par-dessus les toits, à l'est, brûlait un soleil blanc, les vitres s'embrasaient sur les hauts murs, j'avais le vertige, peut-être d'avoir bu, peut-être à cause de la chaleur qui montait.

On faisait le plein de la Ford à une colonne à essence rouge. Mère et Gabrielle avaient couru au restaurant à travers le brouillard froid débordant du sommet du col. Des montagnards traînaient par-là ; ils avaient passé des pèlerines de plastique transparent sur leur tête et leur sac à dos. Les routards avaient allumé leurs phares, mottes de lumière spongieuse, effrangée, que chaque camion poussait devant lui, et les chargements qu'on avait recouverts de bâches ressemblaient à des dos d'éléphant – ils rampaient par-dessus le col à travers le brouillard soupe au lait. Il y tenait absolument, ai-je entendu crier le père, il voulait qu'on contrôle l'eau de refroidissement, la pression des

pneus et l'huile. Bubu et moi nous tenions sous l'avant-toit d'un kiosque et regardions un homme qui photographiait sa famille au flash. « Un Américain », j'ai dit, et Bubu a fait signe que oui. Puis, pour aller chercher mère et Gabrielle, on m'a envoyé au restaurant ; la Ford ne pouvait pas rester plus longtemps devant la colonne à essence.

Dans le hall d'entrée, j'ai vu un escalier et je suis descendu. Soudain, j'ai entendu des coups tonitruants, puis un craquement, un éclatement. « Maman !, j'ai voulu crier, Gabrielle, vous êtes là ? » — je me suis glissé vers une porte et ai écouté, curieux. Au loin, on pouvait entendre le grondement des camions qui, inlassablement, passaient le col, puis tout près, derrière la porte, à nouveau le roulement, grondant comme un tonnerre d'orage, le craquement, les éclats, des voix d'hommes criaient « l'addition », ils riaient et appelaient, et plus tard, quand on a ouvert une porte, j'ai vu des quilles sauter de la piste. J'ai glissé mes mains dans mes poches et suis revenu à la Ford en sifflotant. Mère et Gabrielle avaient pris place depuis longtemps, le père mangeait du raisin qu'il avait trouvé dans le panier pique-nique, et Bubu, qui voulait à présent s'asseoir sur les genoux de maman, a reçu son bonbon. En deuxième vitesse, la Ford a descendu le col. Les arbres de la forêt alpine dégoulaient, mais le soleil faisait déjà une percée. « Le plus dur, a dit le père, le plus dur est derrière nous. » Notre famille mangeait du raisin et des bonbons, de-ci de-là on chantait.

Bien que fatigué et en sueur, je suis une fois de plus revenu en arrière. Le docteur n'était plus là, m'a dit le serveur. Il allait de table en table, se penchant avec

élégance, pour souffler les bougies ; les restes de cire étaient dans des bougeoirs remplis de cendre de cigarette. J'aurais bien aimé demander au docteur, c'est quoi la montagne. « La montagne, qu'il aurait dit, la montagne... » Est-ce que je lui payais une bière ?

Il donne toujours une réponse, sauf qu'elle est rarement compréhensible. Parfois, il ne fait que réciter des phrases, jusqu'à ce qu'il retombe dans son rire, clair et jubilatoire, qui fait penser au hennissement d'un cheval.

La porte était ouverte, un rai de lumière oblique pointait, l'eau de l'écoulement gargouillait dans l'évier. Le barman dormait sur un canapé dans la pièce du fond ; il avait mis ses poings entre ses cuisses.

Et on a continué, de hameaux en villages et en villes, *Brienz*, *Interlaken*, *Spiez*, *Thoune*, le long de lacs allongés, il a commencé à pleuvoir, il est tombé des seilles, puis le soleil s'est remis à briller, des bateaux à voiles glissaient fièrement sous le vent, et au loin dans la brume, les Alpes scintillantes de neige disparaissaient et réapparaissaient ; on roulait.

À *Brienzwiler*, un village au pied du *Brünig*, nous avions vite expédié la pause du petit déjeuner, *café complet*¹ et pour Bubu une Ovomaltine comme à la maison. Si une croix était plantée au bord de la route, l'enfant qui en premier criait « Attention, croix ! » avait droit à un point, et quand la Ford passait la croix, nous faisons tous, même le père, qui gardait sa main droite sur le volant, un signe de croix, et si la Ford passait devant une église, nous chantions le cantique *Jesus : Dir leb ich, Jesus, Dir sterb ich*, la matinée

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

se déroulait, maisons, prairies, jardins, et là devant, a dit le père, la caserne, là, a-t-il dit avec un signe de la tête, il avait fait du service militaire, un feu de circulation, encore au vert, « Hans ! », a crié la mère, « rouge ! », mais la Ford était lancée, a passé comme une flèche, « *Jesus, Dir leb ich* », l'église de Spiez, l'église de Thoune, et une fois le père avait ri : « Le Simmental, l'Engstligental, le Frutigen-tal », s'est-il écrié en riant, c'était ici qu'ils bifurquaient, tout ça il l'avait appris au service, les bleds les plus reculés, en tant que Suisse ce n'était qu'au service qu'on apprenait vraiment à connaître la Suisse. Bubu, a chuchoté la mère, s'était endormi, et le père : « Sacré tonnerre, a-t-il fait, c'était le bon temps, le cours de répétition dans l'Engstligental ! » – et on roulait.

Il était autour de midi quand *Berne*, la ville fédérale, s'est dressée comme une forteresse devant nos regards, avec ses tours, ses pignons et ses toits. Le père avait réservé une table depuis plusieurs jours au Café Fédéral, premier étage. Par-dessus les rues vidées par la pause de midi résonnait la voix de l'Agence télégraphique suisse, sortant des maisons patriciennes, et comme toujours *Berne* était au début du bulletin – et là, nous étions à *Berne*. La Ford, nous l'avions garée à proximité de la Kornhausbrücke, mère et Gabrielle étaient déjà en marche pour le *Fédéral*, et le père avec nous, les garçons, traversions une place en silence. Devant nous, semblable à une église, surmonté d'une coupole verte, se dressait le Palais fédéral, le bâtiment du gouvernement suisse, dans la lumière abrupte de midi. « C'est l'huissier, a dit le père, ces messieurs du Parlement ne portent pas d'uniforme. »

Puis il a fallu annoncer à tante Choccotlata à *Cham* et à l'oncle Tasso de *Saint-Gall* que jusque là, tout s'était déroulé sans incident. La mère a raconté en riant que la tante avait demandé si les toilettes du *Fédéral* étaient toujours aussi *poutées nickel* qu'avant. Il y a eu une côtelette avec des *röstis* pour le père, un bouillon de poule à l'œuf pour la mère, et de la salade de cervelas garnie pour nous les enfants. À la table d'à côté, ils étaient déjà installés pour le jass, et un de ces messieurs notait de temps en temps quelque chose sur la manchette qui dépassait de sa manche de veste. Si ça se trouve, ai-je dit à Bubu, ces joueurs de jass étaient des parlementaires. Les serveuses débarrassaient les tables, se criaient parfois quelque chose et riaient en direction de la cuisine. L'un dans l'autre, a dit le père, nous avons perdu une bonne heure. Déambuler sous les arcades, il n'y fallait plus penser, sans parler d'une visite à la fosse aux ours. Quand j'ai lu sur un panneau indicateur « Boulet », la mère s'est écriée : « Büll ! On dit Büll, pas Boulet » – nous avons traversé la frontière des langues dans la ville de *Freiburg*, qu'on appelle aussi « Fribourg », le soleil était déjà bas, et plus tard il s'est couché.

Notre Ford traversait le vaste Pays romand.

Désormais, chaque dimanche après le culte des enfants, nous montions dans la Ford, avec des paniers pique-nique comme la première fois, et nous roulions jusqu'au soir par les longues routes de Suisse, parfois embouteillées par des colonnes de voitures. Nous sommes allés à *Bâle* et au *Tessin*, avons traversé le col de la *Fliëla* au début de l'hiver, et une fois, debout à côté de notre Ford, au *Klausen*, nous avons vu des coureurs cyclistes foncer tête baissée vers le bas de la

montagne. Les voyages sont devenus une habitude, parfois c'était Gabrielle qui gagnait, parfois moi, et comme Bubu était encore très petit, on lui laissait toujours la victoire à la fin : il avait vu un maximum de croix et accumulé beaucoup, beaucoup de points. Tous les dimanches soir, nous applaudissions le vainqueur, Bubu jubilait, et la Ford rentrait dans le garage. Nous arrivions fatigués, la plupart du temps il faisait déjà nuit. Oui, ce fut un été heureux, un été où ça roulait, puis quand l'hiver est venu, nous avons cessé de voyager, et la Ford est restée dans le garage que le père avait loué au spéculateur Müller-Häcky.

La fin de notre premier voyage, je ne m'en souviens plus.

L'année d'après, un dimanche d'août, nous nous sommes arrêtés à *Lucerne*. Il pleuvait trop fort à son goût, a dit la mère, pour aller comme prévu à *Sachseln*. Alors il irait avec nous les garçons visiter le panorama Bourbaki, a dit le père, et la mère et Gabrielle ont voulu voir dans les vitrines d'une couturière le deux-pièces dont la mère avait entendu parler dans le train.

Au panorama Bourbaki, ce qui m'a impressionné, ce sont les wagons de marchandises qui étaient posés là, et je n'ai guère songé à regarder autre chose. Toutefois, lors d'un des prochains voyages en Romandie – nous roulions en direction du Léman pour, comme disait le père, tourner sur les chapeaux de roue à *Lausanne* ou à *Vevey* – les Bourbaki sont réapparus d'une façon singulière. Tout à coup, j'ai eu l'impression que nous traversions un pays étranger, ravagé par la guerre – peut-être parce que le père avait parlé de l'automne, et de la neige qui était déjà dans l'air. On

allait vers le soir ; nous avions encore devant nous un trajet qui durerait des heures. De temps en temps, le père buvait du café à une bouteille Thermos, la mère dormait. Je regardais au-dehors le paysage bleu que je connaissais déjà, *Düdingen*, *Fribourg* et *Boulet*, qui s'appelaient « Büll », oui, Büll – on roulait.

J'ai vu les Bourbaki. À la queue leu leu, en chair et en os et en guenilles, ils surgissaient de la paroi peinte, et j'ai entendu sortir de leurs poumons une toux sifflante, piquante – c'était une colonne sans fin, qui se frayait un chemin dans la neige les pieds emmaillottés de charpie, et des forêts hivernales en sortaient toujours de nouveaux, qui voulaient venir chez nous, comme l'avait expliqué le père à mi-voix, chez nous en Suisse. Les chevaux, qui depuis des semaines n'avaient pas été harnachés, mordillaient les roues de chêne des caissons, se rongeaient la crinière, un cheval de tête avait la queue usée jusqu'au moignon. Une armée de Français, muette à cause du gel nocturne, et raide de faim et d'épuisement !

Quand, il y a une année, je parlais de nos voyages en Ford à un frère en train de mourir, il a dit que pour lui aussi, le français avait eu longtemps une couleur dangereuse, d'un jaune blanchâtre. Il se l'expliquait par le fait que, quand nos parents voulaient que nous les enfants ne comprenions pas, ils s'adressaient la parole en français. Souvent, après un « *Hans, je t'en prie, pas devant les enfants !* »¹ émis par la mère, commençait un long silence entre les parents ; Gabrielle et lui avaient même déduit quelques rapports entre les phrases françaises les plus fréquentes et certains processus, par exemple après un « *Hans, c'est notre samedi* »¹ prononcé pendant le repas du soir, la salle de

¹ En français dans le texte (N.d.T.).

bains était toujours fermée la nuit. « Mais ça, a dit mon frère, ça devait être plus tard », et il n'était pas sûr de se souvenir encore de la Ford.

« Là », a dit le père en se penchant devant la mère pour montrer le haut des vignobles en terrasses, « ça doit être là-haut quelque part », et « Hans », crie encore la mère d'une voix stridente, « Hans ! Hans... »

Ensuite nous nous trouvons sur une prairie en pente, la mère ne porte plus de robe, et dans la main elle tient les lunettes du père. De l'autre côté de la route, dans la pente, se trouve la villa de Charlie Chaplin – le père avait voulu nous la montrer –, et au-dessus de la villa blanche, le ciel du crépuscule romand est d'un beau bleu sombre. Un monsieur, mince, pas grand, aux cheveux argentés, était sorti du jardin de la villa, il a traversé la route, et maintenant il sautille, les pieds agiles, et descend la prairie en agitant sa badine. Du sang rouge foncé pulse avec des bulles écumantes du cou de la mère, et le père est agenouillé au-dessus de la sœur ; elle est couchée comme une poupée qu'on aurait jetée dans l'herbe. Le monsieur, qui s'approche de plus en plus de notre famille, avec des soubresauts savants – n'a-t-il pas l'air de sourire ?

Avec une lenteur monstrueuse, renversée au-dessus du ciel, comme si le jardin de Charlie Chaplin était le toit du monde, la villa avait passé au vol devant nous, et ce n'est que maintenant, après un temps long, très long, qu'arrive le son frais comme une cloche, le son, l'explosion, de bas en haut, notre Ford. Mais le monsieur distingué a pris Bubu dans ses bras. Il l'emmène avec lui vers en haut, où ils

disparaissent parmi les nombreuses personnes qui se sont postées le long de la route et qui regardent vers le bas, disparaissent dans une ruelle qui se referme.

Puis c'est la nuit, et dans la villa on allume les lustres de cristal.



ZURICH

Ruth Schweikert

Cacabuètes

LA FEMME regardait l'enfant ; ce n'était pas un bel enfant. « Tu ne vois donc pas les chiffres devant tes yeux », a-t-elle demandé, et elle a tout de suite continué à parler : « Je vois les chiffres ; un, deux, trois, quatre, huit, dix ! » Ses doigts montraient clairement, à grands traits dans l'air : « que tu ne puisses pas te mettre ça dans la tête ! »

La Lahn¹ était dans son lit, livrée impuissante au vent, c'est ainsi que le ressentait la femme ; impuissante et indolente, comme si ces masses aquatiques qui se renouvellent sans cesse étaient épuisées de couler depuis des siècles ; à plus d'un endroit, la rive était couverte de roseaux. « Donc, combien font trois plus huit », a demandé la femme pour la seconde fois. « Trois plus huit, a dit l'enfant, combien ça fait, tu veux dire, mais c'est tout simple, trois plus huit... », il tapotait de l'index droit sur les phalanges de la main gauche et comptait en silence, rentré en lui-même, hésitait, puis a dit : « – dix ? »

¹ Affluent de la rive droite du Rhin, au nord de Francfort-sur-le-Main (N.d.T.).

« Dix! mon Dieu », la femme s'est mis les mains sur les oreilles, « est-ce que tu voudrais déjà doubler la première! », s'est-elle écriée dans le vent; puis elle a empoigné la rame, l'a plantée dans l'eau. Elle repoussait l'eau loin du bateau avec le plat de la rame, sortait l'aviron de l'eau, l'enfonçait à nouveau, et encore une fois, et encore et encore et encore. Ses cheveux mouillaient sa tête de sueur, ses mains lui brûlaient. L'enfant la regardait. « Ta mère a un drôle de visage », lui avait dit Veronika, elle était à côté de lui à l'école et dessinait si bien, beaucoup mieux que lui; ses bonshommes à lui n'avaient toujours pas de cou, et souvent il oubliait simplement de leur dessiner des bras. « Ah oui », disait-il quand la maîtresse lui signalait la chose, « ce que je suis bête, j'ai de nouveau oublié », et il dessinait deux traits longs et minces qui pointaient bien loin du corps. « Allez, aide-moi, à la fin!, a crié la mère, la rame de l'autre côté, bon Dieu, là on est de nouveau sur le bord! Baisse la tête! » La barque a heurté les cailloux du rivage, elle a tangué, des branches leur ont fouetté le visage; l'enfant s'est tenu fermement à un tronc d'arbre qui surplombait l'eau.

Il y avait trois heures qu'ils étaient en route, ils avaient fait six kilomètres, le but était invisible derrière leur dos. La mère avait loué la barque, c'était Pentecôte; dix kilomètres en aval, un bus des Lahntours devait les ramener à Roth. Les cheveux de l'enfant lui pendaient vilainement sur les yeux, raides, pâles, de la paille de blé, « Pas étonnant que tu ne puisses pas te concentrer à l'école, avait dit la mère, du moment que tu ne vois rien. » L'enfant lui avait arraché les ciseaux des mains, « Je veux des cheveux comme une fille, qu'il avait pleurniché, je veux des cheveux jusqu'au derrière. »

Il regardait sa mère.

Elle était institutrice, enseignait dans le même bâtiment à une autre classe de première. Tout dans son visage était grand: les yeux, le nez, la bouche, même les pores. L'enfant regardait l'eau, elle avait la couleur des serpents venimeux qu'il avait vus au zoo avec le père; les serpents enduisent leur proie de salive et l'avalent tout entière, son père le lui avait raconté une fois. Une fois par mois, l'enfant allait au zoo avec le père.

Tous les pères, les dimanches de droit de visite, vont au zoo avec leurs enfants qui grandissent vite, se disait chaque fois la femme ces dimanches-là, et ensuite ils s'attablent, coincés entre d'autres pères et enfants, dans les grandes halles d'attente des restaurants self-service, devant une portion de frites et deux tubes de ketchup, ou ils engloutissent des cacahuètes scellées sous plastique, et pour le dessert ils se consolent avec des boules de glace bariolées. Et quand il fait très chaud, que le temps du droit de visite paraît trop long, ou trop court pour se comprendre l'un l'autre, les pères commandent pour eux et les enfants un second dessert.

L'enfant aimait surtout les cacahuètes, elles étaient comme des perles salées dans la bouche, on pouvait les enduire de salive, rien que l'expression lui plaisait: enduire de salive, et après essayer de les avaler tout entières.

Maintenant ils refluaient vers l'amont, tant le vent soufflait fort, et il avait commencé à pleuvoir. Le maillot de corps du garçon pendait par-dessus sa culotte; essoufflé, épuisé, il laissait simplement traîner sa rame dans l'eau et fermait les yeux. À sa naissance, la femme avait vingt ans, elle venait de

passer son bac, avait derrière elle ce qu'on appelle « l'examen de maturité ». L'homme avait une année de plus ; ils vivaient de l'idée qu'ils se faisaient de leur premier amour – perpétuelle – et de subsides. L'homme étudiait l'informatique, il se sentait beaucoup trop jeune pour avoir un enfant. La femme l'a pris par ruse, tout comme elle-même, l'a assuré, tout comme elle-même, que rien ne pouvait arriver ; elle avait un tel désir de quelque chose de vivant qui diviserait son temps infini en petits segments maniables.

Un soir, la femme a appuyé sa tête contre le chauffe-eau de huit litres de l'appartement. Le chauffe-eau suffisait à peine pour un bain de bébé, alors elle a fait bouillir un supplément d'eau sur la cuisinière. L'évier lui pressait le ventre, elle avait le gant de toilette humide au poing, l'enfant âgé de six mois était couché nu sur la table à langer et, gazouillant, ravi, jouait avec ses doigts et ses orteils ; la seule chose qu'il n'aimait pas, c'était dormir, à peine était-il couché dans son lit-cage d'enfant qu'il criait à lui en faire mal à la tête. Pressés entre les fenêtres donnant sur la cour, il y avait une salade pommée, du lait, du beurre et du fromage ; c'était son frigo. L'homme est entré dans l'appartement, il était vingt-trois heures. « Salut », a-t-il dit, et il a mis ses bras par derrière autour du corps de la femme, il a voulu l'embrasser, il sentait la bière, avant elle aimait bien ça ; mais ce soir elle s'est retournée d'un coup et lui a tapé des poings sur la poitrine ; sa poitrine était son tambour sur lequel ses poings criaient : « C'est maintenant que tu rentres !, a-t-elle crié, pourquoi ? Tu as dit que tu serais à huit heures à la maison, pourquoi, pourquoi ! »

« L'enfant ! », a crié l'homme. Il s'est dégagé et a couru vers la table à langer ; trop tard, l'enfant était couché sur le carrelage octogonal rouge de la cuisine. Dans la nuit, il a vomi, « une commotion cérébrale », a constaté le médecin, au moins pas d'hémorragie interne, c'est une chance. Presque tous les enfants tombent une fois de la table à langer, presque tous ont de la chance. Deux mois plus tard, l'homme a déménagé chez un camarade d'études ; il ne pouvait plus voir tout ça, l'appartement poussiéreux et froid, l'enfant difficile ; la femme n'était pas même capable d'allumer le poêle à bois, ou de faire le ménage, et le soir à vingt heures elle avait l'air morte de fatigue.

« Maman ! », maintenant l'enfant pleurait fort et avalait ses mots, la mère le comprenait à peine, « maman, pourquoi est-ce que je ne peux pas mettre le gilet de sauvetage, c'est une grosse tempête, je veux rentrer à la maison. » Au bureau de location, on leur avait dit que le bateau devait avancer plus vite que la rivière, ainsi il serait plus facile à diriger. « On ne peut pas rentrer maintenant à la maison », a dit la mère, lentement, doucement, « tu sais bien qu'on est loin de la maison, on est à plus de six cents kilomètres, a-t-elle dit, on est dans un autre pays. » – « Mais je veux rentrer maintenant, j'ai tellement peur ! », a braillé l'enfant.

L'enfant était un enfant difficile, s'était plainte sa maîtresse, une collègue de la femme, il perturbait tout le temps l'enseignement, « Imagine-toi !, avait-elle dit, il court à travers la salle de classe en pleine leçon et fait de la gymnastique entre les bancs, ou alors il se couche tout simplement par terre et crie. » Le pire, c'était pendant les leçons de calcul. « Calculer, disait l'enfant, je n'ai pas besoin d'apprendre ;

mon papa a un ordinateur à la maison, il fait ça de toute façon beaucoup plus vite. » Si la situation n'évo-
luait pas de façon significative, l'enfant ne pourrait
pas rester dans la classe.

« Maintenant, s'il te plaît, arrête de bouger! »,
intime la mère à l'enfant, et il pleure encore plus fort,
le vent souffle violemment, ou est-ce qu'elle n'en a
que l'impression, « Viens, dit la femme, je vais t'atta-
cher au sac à provisions, comme ça tu ne risques pas
de tomber du bateau; voilà! » L'enfant avait insisté
pour emporter une bouteille de lait, qui avait sans
doute déjà tourné, avec ce temps lourd, « Mais tu n'es
plus un bébé », avait dit la mère, et elle avait quand
même pris la bouteille; le sac à provisions est lourd,
rempli de lait et de thé et de pommes et de cacahuètes
et de salade de pommes de terre. « Et si le bateau cha-
vire », crie l'enfant en se levant, « Il ne va pas chavi-
rer », le rassure la mère à voix haute, ils dérivent au
milieu de la rivière, à cet endroit elle est large et
semble profonde, les rives à gauche et à droite sont
abruptes; le vent entraîne la barque dans un tour-
billon, « Assieds-toi! », crie la femme, « Non!, hurle
l'enfant, je descends! », la femme bondit, se met
devant l'enfant et appuyée sur ses épaules, la barque
tangué dangereusement, il faut que l'enfant s'asseye
enfin, il est fou, « Tu es complètement fou! », crie la
femme; ils sont maintenant les deux du même côté
du bateau; « il va chavirer », se dit-elle; se le répète,
incapable de bouger, « il va chavirer », se dit-elle; et
le bateau chavire.

Le sac à provisions entraîne l'enfant par le fond.

Pourquoi est-ce que l'enfant ne sait toujours pas
nager, aux vacances de Pâques elle l'a pourtant ins-
crit au cours de natation. La femme émerge et voit

l'enfant, la bouche ouverte, elle le voit crier, battre
des bras autour de lui, il avale de l'eau, la femme
n'entend rien, est-elle sourde; elle nage jusqu'au
bateau et le remet à l'endroit, pendant que le corps
de l'enfant disparaît, émerge à nouveau et redispa-
raît; et une fois de plus elle voit les cheveux beau-
coup trop longs qui lui collent au visage, elle voit
surgir les mains; les doigts de l'enfant qui se cram-
ponnent à la surface comme s'ils pouvaient s'y agrip-
per; puis l'eau glisse sur le corps de l'enfant, et le
tourbillon l'attire vers le fond en tournant genti-
ment. La mère, elle s'appelle Margrit Meili, elle veut
qu'on l'appelle Gi, elle déteste son nom, touche enfin
le fond, la Lahn à cet endroit n'a pas plus de trois
mètres de profondeur. Fébrilement, elle détache le
cordon au pied de l'enfant et l'empoigne, nage avec
lui jusqu'à la surface et essaie de maintenir sa tête
hors de l'eau. Il pleut, le vent siffle, l'eau lui fouette
le visage; la tête de l'enfant est lourde, nom de Dieu,
il est simplement trop lourd. Elle nage sous l'eau
jusqu'à la rive, arrache l'enfant de l'eau avec ses der-
nières forces et le couche sur l'herbe; son visage est
de cire, son corps sans souffle. La femme crie au
secours, aucun touriste de la Pentecôte ne l'entend,
la Lahn est dans son lit, exposée au vent, impuissante
et indolente, livrée sans défense à la pluie et au poids
du bateau à rames. Plus tard, la femme répète méca-
niquement le prénom de l'enfant. Elle pose sa tête
sur son épaule droite, passe ses bras autour de son cou
et replie ses mains sous ses fesses; puis elle met un
pied devant l'autre, porte l'enfant sur quatre kilo-
mètres jusqu'au prochain village, Rottershausen-sur-
la-Lahn, et annonce à la police locale un terrible acci-
dent.

La procédure d'enquête contre Margrit Meili a été suspendue deux jours plus tard ; elle a pu démontrer de façon crédible qu'elle était en état de choc.

2 À Rottershausen-sur-la-Lahn, arrondissement de Marburg, le 31 mai 1993, trois années plus tard, c'était le lundi de Pentecôte, à dix-sept heures, une femme inconnue qui pouvait avoir la trentaine est entrée dans le restaurant *Zur Labnbrücke*. Une table était entourée de femmes, une autre disparaissait sous les têtes d'hommes, qui se sont toutes redressées en même temps et tournées vers la porte à l'entrée de la femme ; aux fenêtres il y avait des cactées.

Un homme était perché seul au bar et gavait l'automate à sous de pièces d'un mark ; une jeune femme était assise, vêtue de blanc, à une longue table. Elle avait les mains repliées sous le menton et attendait, dans une prière muette, devant un verre de liqueur plein ; en face d'elle était installé son mari, jambes écartées, ils se regardaient dans les yeux, sans bouger. Dans un coin se trouvait le congélateur avec le logo bleu et rouge étincelant de la crème glacée Schöller.

La femme inconnue a demandé à l'homme au bar si la place à côté de lui était encore libre. Il a fait « oui », elle s'est assise, a commandé une glace aux fruits, un lait chaud et un pot de café.

Le café avait un goût abominable, c'était un café filtre, un café filtre gardé au chaud pendant des heures ; là d'où elle venait, il y a longtemps que ça n'existait plus, du café filtre dans un restaurant ; contrairement à ses habitudes, elle l'a bu avec beaucoup de lait en boîte et du sucre.

« Vous gagnez ou vous perdez ? », a demandé la femme à l'homme du bar, il avait un visage anguleux, « il a un visage comme un couteau de poche, s'est-elle dit, découpé dans de la chair d'homme d'âge moyen, brodée d'yeux en billes, bleu ciel, entouré de cheveux gris » ; il lui plaisait. « Je gagne, a-t-il dit, en expérience. » Il a déposé un billet de dix marks sur le comptoir, la femme penchée en tablier bleu qui servait les jours fériés, quand personne ne voulait travailler, lui a glissé dix pièces d'un mark.

« Dehors, la tempête fait rage comme en automne », a dit le joueur à l'inconnue ; il la trouvait attirante dans sa longue robe noire, boutonnée de haut en bas et comme moulée sur son corps, « Peut-être que bientôt, il n'y aura plus de saisons », a-t-elle répondu. « J'en suis persuadé, a-t-il rétorqué, dans ce coin de pays, de plus en plus, les saisons ne sont qu'une illusion. »

À Pentecôte, la femme avait quatre jours de congé, comme à l'époque ; elle vivait toujours dans le même village, en tant que maîtresse elle n'était pas spécialement appréciée des élèves, ils ne la trouvaient pas assez drôle, mais cela convenait à la plupart des parents, avec elle les enfants apprenaient à lire, à écrire et à calculer, après la première année d'école ils savaient quelles couleurs convenaient à un dessin de bonhomme.

Le retour, il y a trois ans : les masques de pitié des voisins, la rencontre muette avec le père lors de l'enterrement de l'enfant, ses larmes ; personne au village ne parlait de culpabilité, on se taisait, et ce silence était atroce.

« Vous habitez ce village », a encore demandé la femme ; non, il habitait en dehors, tout près de la

rivière, a répondu l'homme, il venait ici parce qu'il voulait avoir la paix. « La paix par rapport à qui, à quoi ? », a vite demandé la femme, elle craignait l'existence d'une épouse qui, assise sur le canapé refait à neuf, attendait son mari en raccommoquant ses pantalons, « Le stress du travail, a-t-il dit, je suis représentant, je représente ceci », et il a montré le dépôt derrière le comptoir. Dans des cartons s'empilaient des flûtes au sel, des cacahuètes, des gaufrettes Hanuta et des branches au chocolat. « Et vous voyagez de bled en bled avec ça ? » – « Oui, a répondu le représentant, vous savez, il faut aussi s'occuper des petits clients. » Il aimait bien l'atmosphère ici. « Elle a quelque chose d'exotique, a-t-il dit, regardez-moi ça ! », et il lui a pris le bras comme par hasard, ici c'était le comble du primitif ; « mais au moins », a-t-il ri, et elle a senti un peu la bière qu'il avait bue, c'était agréable, « au moins ils mangent mes cacahuètes. »

La femme a maintenu la main de l'homme sur son bras : « Ils sont assis là devant leurs tristes bières et me dévisagent, a-t-elle murmuré en fixant de son côté la main de l'homme, vous êtes marié ? » – « Non ; mais pourquoi est-ce qu'on vous dévisagerait ? Vous êtes une belle femme, mais ici les gens vous fichent la paix, ils ne voient rien. À propos – je m'appelle Harald » – « Moi non plus, je ne suis pas mariée, a ri la femme, et les gens qui m'aiment bien m'appellent Gi. » Elle a pris sa main et l'a remise sur le comptoir, puis s'est croisé les bras, a regardé le fond cristallin de sa tasse de café, le sucre n'avait pas complètement fondu, et elle a dit lentement, mot à mot : « Je vous accompagne chez vous. »

« Vous n'êtes pas du coin, hein ? », a-t-il ri.

3 L'homme avait le sommeil agité ; la femme était toujours éveillée. « Ne me donne pas des baisers comme ça mouillés », avait-il dit. Elle a posé délicatement une main sur sa hanche nue, il a sursauté, « Laisse-moi tranquille, j'ai fait un vilain rêve, a-t-il grogné, dors. » Dans le miroir du plafond, elle voyait leurs deux corps. Et qu'est-ce qu'il avait rêvé, a demandé la femme, « je n'arrive pas à dormir » ; elle n'avait plus l'habitude de dormir à côté d'un homme, « s'il te plaît, raconte-moi. » L'homme lui avait tourné le dos, qu'il avait charnu, son poids lui avait bien plu, il avait fermé les yeux, « Bah », a-t-il dit, et elle le voyait parler dans le miroir, les mots tombaient en biais de sa bouche sur le drap blanc, « j'ai rêvé de ma fille. »

Il était au bord d'une large rivière, et sa fille Lena était avec sa mère, dont il était séparé depuis longtemps, dans une barque à rames. L'homme s'est retourné, a ouvert les yeux et a regardé fixement le plafond, la femme l'a vu dans le miroir. « Lena a crié quelque chose, a continué l'homme, je lui ai fait un signe, Christa m'a répondu d'un geste de la main, et de l'autre elle a empoigné Lena et l'a jetée à l'eau. J'ai pensé que c'était un jeu et j'ai ri, Lena aussi a émergé et riait » – la voix de l'homme a soudain semblé rauque, et dans le miroir du plafond la femme a vu sa pomme d'Adam faire des sauts de bas en haut ; « nous sommes la génération des fouteurs sur futon », s'est-elle dit, pendant qu'il continuait à raconter son rêve, Christa avait sauté après Lena et lui avait pressé à plusieurs reprises la tête sous l'eau. Tout se passait comme au ralenti, il était là sur la rive, comme paralysé, pendant que Lena se noyait sous ses yeux.

Les yeux de l'homme dans le miroir du plafond étaient d'un bleu lumineux, « un merveilleux bleu

bluet », s'est dit la femme, « C'est quoi, ces trucs cinglés que tu racontes », a-t-elle chuchoté.

« Pourquoi... », l'homme a pressé son visage dans l'oreiller, je suis fatigué » ; il a continué à parler en bâillant dans un demi-sommeil ; maintenant il se souvenait, quelques années plus tôt il y avait eu un accident ; un enfant s'était noyé dans la Lahn, pas très loin de sa maison, croyait-il, et sa fille avait à l'époque le même âge que cet enfant, voilà peut-être pourquoi ça lui était revenu en mémoire.

Dans son rêve, il fait plein jour, la femme est debout, au soleil, nue, au bord de la Lahn, l'eau scintille vert, elle a une couleur émeraude, la femme court jusqu'à la rive et se précipite dans l'eau froide ; c'est le même endroit qu'à l'époque, le tourbillon l'attire au fond de la rivière ; sous ses yeux elle voit des têtes coupées qui dansent dans l'eau et qui se font des signes polis ; entre elles danse un enfant, une poupée ; l'enfant est une poupée faite de cacahuètes, une poupée aux yeux bleus endormis, avec de longs cils recourbés, l'enfant est une poupée de cacahuètes enceinte jusqu'aux oreilles, du ventre de laquelle s'écoulent tout plein de pièces d'un mark. Au-dessus des têtes coupées flotte une guillotine, la femme pose sa tête sur l'échafaud baigné de sang, le couperet tombe en sifflant sur sa nuque et lui coupe la tête ; « je suis enfin délivrée », se dit-elle, et elle se réveille.

Ce texte paraît ici dans une nouvelle traduction de François Conod.

Cet extrait a été publié en 2001 en français, dans le recueil de nouvelles, *La Poupée fourrée*, traduit par Erika Scheidegger, assistée pour l'allemand par Andréas Münzner, et édité par les Éditions l'Aire, à Vevey. Repris en 2010 dans la collection « L'Aire bleue ».



ZÜRICH

Charles Lewinsky

Agnès

« L'EUROPE », a dit le roi avec mépris en faisant un visage de nourrisson dont le biberon de lait aurait tourné. « Fichez-moi la paix avec l'Europe ! »

Qu'on l'appelle « le roi », il ne pouvait pas en être autrement ; il était né sous ce nom, König¹, et bien qu'il ne fût que président du Conseil communal d'un petit village de l'Unterland zurichois, son attitude majestueuse n'en réclamait pas moins, comme si cela allait de soi, l'article défini, *der König*. Un notable de village tel que lui est une personne à respecter, et a aussi droit à ses lubies. Chez lui, c'était l'appartenance à l'*Aktion*, pour laquelle il s'engageait bruyamment à chaque occasion, même si certains, comme il le savait bien, l'appelaient à cause de cela « l'agité du bocal » et « la tête de mule coincée ». Ils le faisaient derrière son dos, car on ne s'attire pas les foudres d'un roi.

Ici, dans l'environnement connu du Kreuz, la formule avait une autre signification, absolument pas royaliste, elle ne désignait que le camarade d'école ou de service militaire, quelqu'un qui avait toujours été là et ne s'en était jamais allé.

¹ Roi, en allemand (N.d.T.).

Et qu'on pouvait taquiner. Tôt ou tard, à la table des habitués, quelqu'un prenait des mines de conspirateur et demandait ensuite avec le visage le plus innocent du monde : « Tu ne crois pas, König, que la Suisse devrait enfin adhérer à l'UE ? » Bien qu'il sache très bien que c'était le but de l'exercice, la question le faisait à chaque fois réagir à cent à l'heure.

« L'Europe est une impasse », disait-il à voix inutilement haute. « Un tas de cochons antidémocratiques. » Il levait deux doigts en l'air, ce qui était le signal pour la serveuse de lui apporter encore deux décis du petit vin italien qu'au Kreuz ils encavaient spécialement pour lui. Le roi ne commandait jamais une bouteille entière, il faisait seulement monter deux décis, et encore deux et encore deux, se soulait peu à peu, « la petite camphrée » comme on disait ici, et quand ensuite il était ivre, ça ne se remarquait pas. Quelquefois seulement, tellement il était plongé dans ses pensées, il n'entendait pas ce qu'on lui disait.

Le train accélérail et freinait, accélérail et freinait, comme si on était dans un train miniature livré à un gamin de douze ans avec son transformateur. À chaque fois que ça allait plus vite, il y avait quelque part dans l'embrayage le frottement du métal sur le métal, ça résonnait comme le hurlement d'un supplicé perpétuel. Dans les compartiments, ça s'entendait sans doute moins, mais il n'y avait pas trouvé place. L'express de Zurich à Rome, puis vers Naples, était complet, presque uniquement des hommes, des travailleurs immigrés qui retournaient dans leur village pour les vacances d'été. Les filets à bagages étaient pleins de cartons avec des appareils électriques, des aspirateurs et des radios, qu'ils ramenaient dans leur

patrie comme des guerriers victorieux le butin d'une ville mise à sac.

Au bout d'un wagon de troisième classe, il s'était improvisé un siège avec son gros sac à dos de randonneur et son matelas roulé, dos appuyé contre une poubelle métallique qui sentait les épiluchures de banane moisis. Les pieds, il les avait appuyés à la portière du wagon. Elle avait une petite fenêtre sur laquelle une plaque de métal prévenait certes « *È pericoloso sporgersi* », mais qu'on ne pouvait quand même pas ouvrir. Tout le long du train régnait un intense trafic de visites entre les compartiments, comme si tous les voyageurs faisaient partie d'une même famille aux multiples ramifications. À chaque fois que quelqu'un se frayait un chemin d'un wagon à l'autre, il devait plier les jambes. Au début, il disait toujours poliment « *Buon giorno* », mais ensuite il n'a même plus levé les yeux, il laissait juste les jambes étrangères enjamber les siennes.

Il s'est assoupi, le crépitement du train faisait comme une berceuse, et quand il s'est réveillé, ou plutôt a émergé en sursaut d'un demi-sommeil, il y a eu soudain d'autres souliers, bruns et d'une finesse féminine. Alors son regard a basculé vers le haut, mollets nus, canons de pantalon retroussés, jeans sur des jambes minces, un pull-over à rayures horizontales aux couleurs criardes à moitié caché par une parka militaire, et finalement un visage. Le sommet du nez s'est plissé, deux fortes lignes verticales ont ridé son front, déplacées comme celles d'une vieille femme sur ce visage juvénile.

Elle lui avait dit quelque chose, puis l'avait répété, mais dans une langue qui lui semblait totalement étrangère, bien qu'il vienne de s'en être très bien tiré aux examens de maturité dans les branches

non mathématiques. « *Djeunyou ?* » avait-elle fait sur un ton interrogatif dans ce qu'il lui a d'abord semblé être du russe, ou en tout cas une langue de l'Est, jusqu'à ce que tout à coup un voyant s'allume dans sa tête et qu'il comprenne que c'était de l'anglais, un anglais avec fort accent français. « *May I join you ?* », qu'elle lui avait demandé.

Il a essayé de bondir sur ses pieds mais, par excès de zèle et pas tout à fait réveillé, il s'est emmêlé les pinceaux dans ses propres longues jambes, parce que le train s'était justement remis à accélérer sans crier gare, il a atterri à quatre pattes, est littéralement tombé aux genoux de la fille, et puis, à cause de la poussée en avant sans frein, à plat ventre, et tandis que le couplage du wagon beuglait sa lamentation, il s'est tapé la tête contre la porte, elle a ri, un rire, lui a-t-il semblé, comme seules pouvaient en émettre les Françaises, et lui a dit avec son charmant accent : « *È pericoloso sporgersi.* »

Elle l'a aidé à se remettre sur pieds, sans faire de manières et sans glousser, contrairement à ce qu'auraient fait les rares filles de sa classe de maturité. « *May I join you ?* », a-t-elle répété, et lui, soucieux de démontrer ses connaissances linguistiques planétaires, a voulu répondre en français. « *Naturellement vous pouvez...*¹ »

Mais le mot pour « join » ne lui est pas venu, il a dû employer l'anglais et dire : « *Vous pouvez join moi.* » Elle lui a souri et a dit : « *Ah, tu parles français ?* »

« *Naturellement, a-t-il dit, je suis suisse.* »

En se serrant l'un contre l'autre, on pouvait s'asseoir à deux sur le sac à dos.

¹ Les dialogues en italiques sont en français dans le texte (N.d.T.).

La fille n'avait avec elle qu'un sac à main, absolument pas pratique pour un long voyage, et pourtant elle voulait parcourir l'Italie, et puis la Grèce ou l'Espagne, elle n'était pas encore tout à fait décidée. Elle non plus n'avait pas déniché de siège dans le train bondé. Dans plus d'un compartiment plein d'hommes, on lui avait certes proposé avec des clins d'œil de se serrer pour lui faire une place, mais en tant qu'être féminin doté de raison, elle avait préféré renoncer en remerciant.

Tous deux étaient en route avec le même abonnement ; durant un mois, on pouvait parcourir l'Europe en long et en large tant qu'on n'avait pas vingt et un ans.

Elle sentait la sueur et le parfum, deux odeurs qui l'excitaient.

Elle lui a raconté que – elle était partie une semaine avant lui – elle avait commencé par se rendre en Suisse, Lucerne et Zurich, mais c'était un pays pour vieux, trouvait-elle, beaucoup trop ordonné et beaucoup trop propre. Si on voulait s'amuser le soir, ils éteignaient simplement les lumières et vous renvoyaient à la maison. À l'auberge de jeunesse, on fermait les portes à vingt-deux heures – à vingt-deux heures ! Imaginez un peu ! – c'est pourquoi, une fois, elle avait dormi sur un banc dans un parc, non, elle n'avait pas eu peur, pas dans ce pays, « *où même les criminels se couchent tôt* ». Maintenant, elle voulait aller à Rome, là-bas on savait profiter de la vie, elle l'avait vu dans *La Dolce Vita*.

À chaque fois que le train accélérait, elle était pressée contre lui. Sous son pull, on sentait nettement les pointes de son soutien-gorge.

Il lui raconta que le lendemain, pour sa première nuit à Rome, il louerait une chambre avec la télévision,

même si au fond il ne pouvait pas se le permettre. Les Américains allaient atterrir sur la Lune, on pourrait suivre en direct sur l'écran, et c'était quelque chose d'unique, quelque chose de tout à fait spécial, qu'on pourrait raconter à ses enfants. « *Ab, tu as des enfants ?* », a-t-elle demandé, et elle s'est moquée de lui quand il a voulu expliquer le plus sérieusement ce malentendu qui n'en était pas un.

Puis elle s'est endormie à côté de lui, a simplement posé la tête sur son épaule, a fermé les yeux. S'il ne lui avait pas passé le bras autour de la taille pour la maintenir, elle aurait glissé plus d'une fois à terre.

Ses boucles n'étaient pas tout à fait brunes et pas tout à fait rousses. Peut-être y avait-il dans sa langue un mot pour désigner ce genre de couleur.

Il ne voulait pas s'endormir, juste savourer la proximité de cette personne étrangère, mais ses yeux ont tout de même fini par se fermer. Quelque part, le train s'est arrêté, le silence des roues plus effrayant que n'importe quel bruit, il a sursauté, et dehors, devant la petite fenêtre, il faisait à nouveau jour. Non qu'ils soient arrivés, mais ils s'étaient arrêtés en dehors de l'horaire dans une gare minuscule, San Benedetto, une petite ville avec un double clocher tarabiscoté, comme une cathédrale lilliputienne. La fille avait disparu, mais juste pour un moment. Puis, dans les toilettes, directement derrière son dos, la chasse d'eau a retenti, et elle est sortie, son sac à la main. Elle s'était noué un foulard sur les cheveux et avait chaussé des lunettes de soleil aux verres surdimensionnés; même lui, qui allait rarement au cinéma, a reconnu le film *Breakfast at Tiffany's*.

Elle a regardé par la petite fenêtre. « San Benedetto », a-t-elle dit en hochant la tête, comme si elle s'était justement attendue à ce lieu cosmopolite. « Ici, on trouve sûrement un bon petit déjeuner. »

« Dans deux heures, on sera à Rome », a-t-il dit.

« Je ne peux pas attendre aussi longtemps », a-t-elle dit.

Puis elle est sortie, a simplement ouvert la portière et est descendue du train, à un endroit dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant. A jeté son sac sur le ballast – le train international était beaucoup trop long pour le petit quai de gare de la bourgade –, a sauté après le sac, se l'est passé sur l'épaule et s'est mise en marche.

Tout simplement.

Il était dans la portière ouverte et s'est aperçu avec effroi qu'il ne savait même pas son nom. « Eh, dis, comment tu t'appelles ? », qu'il s'est écrié. « *Comment tu t'appelles ?* »

Elle a encore tourné la tête et a dit : « Agnès. »

Agnès.

La serveuse lui a apporté ses deux décis, c'étaient déjà les quatrièmes ou cinquièmes. Le roi lui a tapoté le derrière, pas par grivoiserie, elle n'était même pas jolie, mais parce qu'ici, c'était la coutume. Chaque pays a ses coutumes, si on ne les cultivait pas, alors quelque chose d'irréparable était perdu. Déjà rien qu'avec son uniformisation aplatissant tout, il fallait se défendre contre l'UE, c'est pourquoi, à l'époque, il avait adhéré à l'*Aktion*.

*L'Aktion gegen neue europäische Systeme*¹.

Parfaitement.

¹ Action contre de nouveaux systèmes européens (N.d.T.).

Quatre ou cinq kilomètres après San Benedetto, le train avait de nouveau accéléré, couplages hurlants, puis ralenti à nouveau, et soudain – ce n'était pas une décision préméditée, elle l'a surpris lui-même – son sac à dos s'est trouvé sur ses épaules, il a appuyé vers le bas sur la poignée de la portière et il a sauté dehors. Il a trébuché, est tombé, la vitesse était semble-t-il supérieure à ce qu'il croyait, il a déchiré son pantalon et s'est écorché le genou jusqu'au sang. Le sac était comme un étranger assis sur ses épaules. Le train a accéléré en grinçant et a disparu derrière une courbe.

Là où il avait atterri, il n'y avait pas de route. Il était tombé dans un coin sauvage, avait quitté la civilisation, qui maintenant roulait sans lui en direction de Rome.

Le genou lui faisait mal à chaque pas. Il avait tamponné la blessure avec de l'iode et collé un sparadrap par-dessus ; la pharmacie de secours du temps des éclaireurs, qu'il avait emportée par prudence, ne pouvait lui fournir davantage.

C'était de la folie, s'avouait-il, de la folie furieuse, de sauter du train comme ça. Mais il se le disait avec une certaine fierté.

De la folie furieuse.

À cause d'une fille dont il connaissait tout juste le prénom.

Agnès.

Quand elle réfléchissait à quelque chose, son nez se plissait. Elle avait ensuite ces lignes verticales sur le front, qui ne lui allaient absolument pas. Comme empruntées à un autre visage.

Et elle savait rire, des Suisses et de leur « heure de police » de petit-bourgeois, et de ces braves pères de

famille italiens dans les étroits compartiments qui voulaient jouer les Don Giovanni rien que parce qu'ils voyaient une jolie fille.

Le soleil n'était pas encore vraiment haut, mais il chauffait déjà. À tout moment il devait ôter ses lunettes et frotter la sueur de ses yeux. Il a voulu consulter sa montre, mais elle s'était arrêtée. Sans doute cassée dans la chute. Dire qu'il l'avait reçue pour sa confirmation.

Il s'est arrêté sous un arbre qu'il ne pouvait classer, cyprès ou pin, ou ce qu'on peut trouver d'autre en Italie. Il s'est endormi, la tête nichée sur son sac à dos, il a fait la « *siesta* », comme ça s'appelle sans doute ici, et ne s'est réveillé que quand quelqu'un lui a donné un baiser, un patin humide, baveux. Il a ouvert les yeux, un mouton se tenait devant lui, un mouton isolé, il avait perdu le contact avec le troupeau, ou alors il était seulement parti à l'aventure. L'animal, avec sa langue chaude et râpeuse, lui léchait la sueur du visage, heureux d'avoir trouvé une source de sel à un endroit aussi inhabituel. Quand, boitant péniblement, il s'est remis en route, le mouton l'a suivi un bon moment, comme un chien qui s'est trouvé un nouveau maître.

À pied, et d'autant plus si on est fatigué, San Benedetto semblait s'être agrandi. Rien n'était comme il se l'était imaginé.

Il aurait voulu, parfaitement décontracté, surgir des arcades ombragées, d'un pas élastique, sur une *piazza* où Agnès, toute seule – ou alors entourée d'un cercle d'Italiens admiratifs? –, assise à une petite table de marbre, boirait du café. Il serait arrivé derrière elle sans qu'elle l'entende venir, et il lui aurait

demandé avec un clin d'œil: « *May I join you?* » Et ensuite...

Au lieu de cela, il se traînait dans les rues désertes, devant des maisons qui se barricadaient contre la chaleur et les regards étrangers, derrière des murs épais et des volets fermés. Enfin il a atteint la cathédrale, qui en somme n'était qu'une église atteinte de folie des grandeurs, les deux clochers n'étaient pas plus hauts qu'une maison de deux ou trois étages. Le porche d'entrée tarabiscoté était décoré d'apôtres dont un tailleur de pierre incapable avait raté les visages sottement distordus.

Directement en face, de l'autre côté de la place, qui n'était pas une *piazza* urbaine mais un parking pour Fiat et Lambretta, il a trouvé un *albergo*. Il a dérangé l'aubergiste pendant sa sieste, ce qui n'a pas particulièrement enclin celui-ci à l'amabilité. Oui, on avait encore une chambre libre, mais un téléviseur individuel, il l'a compris même avec les rares mots qui lui restaient de ses deux ans d'italien branche facultative, non, ça on n'avait pas. S'il avait besoin d'un hôtel de luxe, il n'avait qu'à aller à Rome, et de toute façon, ces Allemands étaient totalement cinglés avec tout ce qu'il leur fallait de nos jours.

Il a tenté d'expliquer qu'il n'était pas allemand mais son « *Svizzero, Svizzero* » n'avait pas l'air de faire grosse impression, et il était aussi beaucoup trop épuisé pour insister sur quoi que ce soit.

Dans la chambre, il n'y avait qu'un lavabo, pas de douche et pas de toilettes. L'eau avait un goût de chlore, mais il en a bu quand même, dans son avidité il s'est presque cassé une dent. Il a rempli le lavabo et a plongé la tête dedans, mais ne s'est pas essuyé ensuite, a laissé ruisseler la fraîcheur bienvenue sur

son torse nu. Il était beaucoup trop collant pour se glisser sous les draps; en caleçon, il s'est couché sur le lit et s'est endormi aussitôt.

Derrière, à la grande table ronde, ils ont entonné une chanson. Tous les jeudis, c'était la même chose: toujours juste après la répétition dans la petite salle, l'envie de chanter s'abattait de toutes ses forces sur le chœur d'hommes. Le roi a fait signe à la serveuse et lui a commandé une tournée de bières pour ces messieurs. Il fallait entretenir ses propres traditions. Qui n'en a plus à soi s'en laisse refiler des étrangères, la *Streetparade* ou Halloween. Si on n'y prenait pas garde à temps, au lieu de l'hymne national, on chanterait au 1^{er} Août n'importe quel tube américain, ou encore pire, l'hymne européen, *Freude, schöner Götterfunken*¹ au lieu de *Sur nos monts quand le soleil*.

« Combattre le mal à la racine! », s'est-il dit, et il avait dû le penser à voix haute, car Sturzenegger a levé le nez du menu, qu'à chaque fois il épluchait pour ne finir par commander qu'une saucisse à rôtir et des rösti, et il a demandé: « Quelle racine? »

Ils n'ont même pas frappé, ou peut-être avaient-ils frappé mais il n'a pas entendu. Quand il a ouvert les yeux, ils étaient déjà dans la chambre, un gros homme et une robuste jeune fille, sans doute des employés de l'*albergo*. Ils charriaient un téléviseur, un puissant coffre de bois foncé, et l'aubergiste, l'antenne d'intérieur à la main, les harcelait de paroles. Il n'était pas nécessaire de savoir l'italien pour le

¹ « Joie, belle étincelle des dieux », *Hymne à la joie* de Schiller, dans la *Neuvième symphonie* de Beethoven, devenue depuis hymne européen (N.d.T.).

comprendre : « Attention ! Pas laisser tomber ! Pas cogner ! » Ils ont voulu déposer leur fardeau sur la petite table, mais il y avait dessus la pharmacie de secours, ouverte, l'aubergiste ne pouvait se glisser à côté des deux employés à cause du cordon de l'antenne, et parce qu'avec leur charge ils bouchaient le passage étroit entre lit et paroi, il gesticulait avec son antenne, comme s'il agitait un goupillon, la fille a dit d'une voix oppressée quelque chose qui ne pouvait que signifier « je ne peux plus le tenir longtemps », alors là König a enfin réagi, il a sauté du lit – en slip devant des étrangers, mais il n'y pouvait rien, ce n'est pas lui qui les avait invités dans sa chambre – et il a fait de la place. Ils ont déposé le téléviseur, l'aubergiste leur a fait signe de prendre la porte, avec des mouvements aussi brusques que s'il avait dû chasser des importuns, et il a désigné fièrement l'engin. « *Per Lei !*, a-t-il dit, *per lo Svizzero !* »

Il a enfilé la prise électrique et, pendant que l'appareil chauffait, a manipulé l'antenne, l'a tournée de-ci de-là, bien que sur l'écran on ne voie encore rien du tout. Simple rituel, sans doute. Puis sont apparues les premières images, d'abord on ne reconnaissait rien, mais ensuite, quand l'aubergiste a trouvé la bonne position pour l'antenne, avec une netteté surprenante, Mickey Mouse essayait d'apprendre un tour à son chien Pluto. « *Topolino !* », a dit fièrement l'aubergiste. Troublant : en Suisse, Topolino n'était qu'un modèle de voiture.

Quand il s'est retrouvé seul, il a tout d'abord verrouillé la porte, mais il n'y avait pas de clé, et le verrou était englué par de nombreuses couches de peinture à l'huile. Il a essayé d'enclencher le son sur le téléviseur, mais ça ne fonctionnait pas. Probablement

que l'engin avait été entreposé dans un réduit à cause de ce défaut, on attendait l'occasion d'une réparation, ou tout simplement on ne voulait pas jeter quelque chose d'aussi cher, même si c'était cassé. « Pour un atterrissage sur la Lune, le son n'a pas beaucoup d'importance », s'est-il consolé.

Il s'est assoupi à nouveau, jusqu'en début de soirée. Dehors il faisait encore clair, et à la télévision il y avait un reportage interminable sur le Tour de France, jambes viriles qui pédalaient et spectateurs qui agitaient des fanions. Ils traversaient Paris, à l'arrière-plan on pouvait reconnaître Notre-Dame.

Son genou avait quand même fini par enfler. Rien qu'en descendant l'escalier, il boitait, et dehors, sur la place, il s'est senti un vieillard. Il se serait volontiers installé à une terrasse de café, mais il a dû s'estimer heureux de trouver un restaurant.

Il était le seul client.

Il a mangé des pâtes, bien sûr, puis du foie grillé. Avec ça, il a bu un vin doux du pays qui lui a tant plu qu'après un verre il en a commandé toute une bouteille pour l'emporter dans sa chambre à l'*albergo*. Une ville étrangère, une bouteille de vin pour lui tout seul, et à la télé la transmission du tout premier atterrissage sur la Lune – ce n'était quand même pas rien.

Entre-temps, le local s'était rempli. Il était tout simplement venu trop tôt. Au fond de lui, il espérait qu'à un moment donné Agnès ferait une apparition, mais elle n'est pas venue. Probable qu'elle était repartie depuis longtemps, avec un train de banlieue jusqu'au prochain patelin.

Quand il est rentré à l'*albergo*, il y avait toujours le Tour de France. Sans doute qu'ils passaient le reportage en boucle en attendant les signaux depuis

la Lune. Il n'était pas possible que les coureurs ne fassent que monter et descendre les Champs-Élysées depuis des heures.

Dans la chambre, il n'y avait pas de verre à dents, alors il buvait son vin au goulot, à toutes petites gorgées.

« Tu devrais commander une paille avec ton vin, a dit Sturzenegger, c'est du sirop, ce que tu siffles là. »

À cette heure avancée, c'était un signe de familiarité et d'amitié, le langage de la table des habitués devenait toujours plus jovial et grossier, se rapprochait du ton relâché du préau où les garçons s'étaient cogné dessus pendant la récréation.

« T'as qu'à boire ta bière, a rétorqué le roi, ça va bien avec ton caractère simplet. »

Mais le Sturzenegger était un gauchiste, ce qui dans ce patelin ne signifiait qu'une chose : il aimait la bagarre. « Du moment qu'il te faut du vin, a-t-il demandé, pourquoi pas un vin du Valais ou de Suisse orientale. Je suppose que vous autres de l'*Aktion* soutenez les produits locaux ? »

« Tu ne comprends rien à rien, a dit le roi, tu n'as aucune idée. »

La bouteille était déjà à moitié vide, et les coureurs continuaient à foncer dans Paris, à monter et descendre la même avenue pour la millième fois. Il était prisonnier d'une boucle temporelle où Eddy Merckx gagnait sans arrêt son premier Tour de France pendant que sur un chromo pâli au mur San Benedetto levait sa main bénisseuse à la lueur tremblotante de l'écran. La lampe au plafond, la seule de la chambre, était beaucoup trop crue ; elle éclairait le lit comme

une table d'opération. C'est pourquoi il l'avait éteinte et là, il était couché dans le noir sur le dos parce que c'est comme ça qu'il avait le moins mal au genou. Dans un vain espoir de fraîcheur nocturne, il avait ouvert tout grand la fenêtre. Depuis la place, dehors, on entendait des bribes de conversation et à tout moment la pétarade d'une Vespa.

Alors quelqu'un a frappé à la porte, et avant qu'il ait pu dire « Entrez ! », elle était dans le cadre de la porte, moitié dehors moitié dedans, et elle a demandé : « *Tu dors déjà ?* »

Non, qu'il a fait, bien sûr que non, il s'était juste couché pour regarder confortablement l'atterrissage sur la Lune, mais ils passaient tout le temps rien qu'une retransmission du Tour de France, il ne savait pas non plus quand ça commencerait enfin, à part ça sa montre s'était cassée quand il avait sauté du train, et...

Elle avait l'air de s'amuser, de son accent suisse ou simplement de son embarras, qu'il ne pouvait pas cacher sous son flot de paroles. Puis elle a posé son sac par terre, a fermé la porte derrière elle et a allumé la lampe. Dans cette soudaine clarté, il était prisonnier comme dans le flash d'un photographe, comme un insecte épinglé sous la loupe d'un collectionneur. Il était en caleçon sur le lit, elle était debout, lui a ri contre et a dit : « *Tu es vraiment très élégant.* »

Il s'est blotti sous le drap, même si sa mise n'avait absolument pas l'air de la déranger. San Benedetto avait été une grande déception, a-t-elle dit, elle n'avait même pas eu un petit déjeuner convenable, juste un espresso et avec ça une pâtisserie archisèche. À part l'église, il n'y avait rien eu à visiter, et même elle n'en valait pas la peine.

Ensuite, parce que le seul train du matin lui avait passé sous le nez, elle s'était postée pouce en l'air au bord de la route et avait immédiatement été prise par un vieux paysan dont l'auto sentait le purin. Mais il n'allait pas vers un endroit sensé, il s'est brusquement arrêté devant sa ferme isolée, il n'allait pas plus loin, et de là, en auto-stop, elle n'avait pas pu repartir. Elle avait atterri « *en pleine cambrousse* », a-t-elle dit, une expression qu'il n'avait jamais apprise à l'école, mais qu'on pouvait traduire par « au bout du monde ». Pour finir, elle s'était mise en route à pied, tout comme lui, avait dormi sous un arbre pendant la touffeur de midi, tout comme lui, et quand enfin, enfin, au bout de l'après-midi, une auto était passée, elle allait dans la mauvaise direction. Elle s'était tout de même laissé embarquer et ainsi, s'était retrouvée à San Benedetto, où il n'y avait plus de chambre libre dans l'*albergo*, la dernière des quatre avait été louée par un jeune *Svizzero*, qu'on lui a dit, alors elle a pensé... Bien qu'en somme il aurait déjà dû être à Rome.

Est-ce qu'on ne pouvait pas partager la chambre, qu'elle a demandé, juste pour cette nuit. Le lit était assez large, un vrai lit matrimonial, on ne se gênerait pas l'un l'autre.

Il s'est efforcé de ne pas dire oui avec trop d'empressement. À la télévision, Eddy Merckx gagnait de nouveau le Tour de France.

Elle avait fait des achats, charcuterie et pain, et du raisin. Pendant qu'elle était sous la douche de la salle de bains que tous les clients devaient se partager, il s'est vite glissé dans son pantalon et son maillot de corps, et il a préparé pour elle le repas du soir, sur le lit, il n'y avait pas d'autre place, parce que sur la

petite table était posé le téléviseur. Son couteau de poche militaire remplacerait les services.

Quand elle est revenue dans la chambre, peut-être pour le mettre à l'aise, elle n'avait pas remis ses jeans après la douche.

Tout simplement pas remis.

Son pull était long, c'est vrai, mais pas assez long. Elle s'est assise sur le lit, en face de lui, dans la posture du tailleur, et comme elle lui demandait pourquoi il la dévisageait comme ça, il s'est mis à bégayer. Il ne pouvait bien sûr pas dire: « Je te regarde le visage pour ne pas regarder ailleurs. »

Lui-même n'a rien mangé, il n'a fait que la regarder. Sans que chez elle ça ait l'air mal élevé, elle pouvait mâcher et parler en même temps. « Bien sûr, il aurait été plus raisonnable, a-t-elle dit, de rester dans le train jusqu'à Rome, mais si on était tout le temps raisonnable, on ne vivait jamais rien, ni l'agréable ni le désagréable. » Il était sûrement du même avis, a-t-elle ajouté, n'avait-il pas sauté du train, juste comme ça, sur le moment. Ce qui lui avait certes coûté un genou blessé, mais si plus tard quelqu'un lui demandait comment à l'époque, ce 20 juillet 1969, il avait vécu le jour du premier atterrissage sur la Lune, alors il n'aurait pas à réfléchir longtemps. San Benedetto, il ne l'oublierait jamais.

À la télévision, Eddy Merckx avait définitivement gagné. Un homme avec des lunettes cerclées de noir expliquait au moyen d'un diagramme comment se déroulerait l'atterrissage sur la Lune.

Elle avait fini de manger, et lui s'était à nouveau recroquevillé sous le drap. Elle était assise sur le bord du lit, la couture de son pull avait glissé vers le haut, sur l'écran le type manipulait un module de carton

autour d'une Lune en bois, dehors dans la rue les gens prenaient bruyamment congé de leurs amis, elle s'est levée et a éteint la lumière, s'est penchée sur lui, derrière elle San Benedetto levait sa main bénisseuse dans la lueur tremblotante, elle souriait sans doute, même s'il ne pouvait pas le voir, peut-être fronçait-elle la racine du nez et avait ces drôles de lignes verticales sur le front.

Elle s'est penchée sur lui et a chuchoté : « *May I join you ?* »

« Excusez, a dit l'étrangère qui s'est soudain trouvée vers la table des habitués, excusez-moi de vous déranger ici au bistrot. Nous sommes nouveaux au village, nous avons acheté la vieille maison avec le verger, celle des Balsiger, et je voulais juste me présenter. Je suis Vreni Tahirovic. »

« Tahirovic ? »

« Mon mari est un Albanais du Kosovo, a dit la femme, il est assis juste à côté. Il n'osait pas venir vous parler. »

« Je ne mords pas », a dit le roi, et il a fini par serrer la main tendue.

« C'est ce que je lui ai dit. Mais vous savez, quand on est étranger, on ne veut pas faire d'erreur. »

« Chez nous, tout le monde est le bienvenu, a dit le roi, si on fait les choses comme il faut et ne réclame pas une saucisse en rab. »

Il avait raté tout l'atterrissage sur la Lune. Plus tard, on lui a raconté que de toute façon, ce n'était rien que des images complètement floues. Il y avait même des gens qui, à cause de ça, une décennie plus tard, étaient persuadés dur comme fer que tout cela n'était

rien d'autre qu'un gros bluff, que ce n'était pas du tout retransmis de la surface de la Lune, mais avait été tourné bien avant dans un décor de film. « Dans le désert du Nevada », disaient-ils, comme s'ils avaient été sur place.

Quant à lui, l'atterrissage sur la Lune aurait tout aussi bien pu être une supercherie. Ça ne l'aurait même pas dérangé s'ils avaient montré toute la nuit Eddy Merckx à son arrivée à Paris. Ou Mickey Mouse ou Pluto. Il n'avait pas regardé une seule fois.

Il y a des choses plus importantes que l'atterrissage sur la Lune.

Il n'a rien su du « petit pas pour l'homme » devenu un « grand pas pour l'humanité ». Cette nuit, l'humanité lui était complètement égale. C'était un grand pas pour *lui*. *Son* action d'éclat était plus révolutionnaire que celle de Neil Armstrong et Buzz Aldrin. Eux n'avaient que la Lune, mais lui il avait Agnès.

Agnès.

À l'instant exact où, après les premières mal-adresses à tâtons, tout s'est mis à aller de soi, quand Agnès s'est arrêtée de rire et n'a plus dit que « *Oui, oui, oui* », comme il était heureux et fier et avait quand même un serrement dans la gorge, c'est à cette seconde exactement que ça s'est passé. Devant la fenêtre, il y a eu des applaudissements, des voix étrangères ont crié « *Bravo!* » et « *Evviva!* », on a tiré des fusées. Idée absurde : un moment il a pris cet enthousiasme pour lui, lui et Agnès, comme si on les avait regardés et mis une note à leur prestation. Mais alors elle a dit, a murmuré : « L'atterrissage a réussi », et il s'est mis à pleurer en silence. Il était heureux que dans l'obscurité, ses larmes ne puissent pas être distinguées de la sueur.

« C'est donc lui », a dit l'étrangère ; elle était de nouveau à côté de lui. « Emra Tahirovic. » Elle a donné un coup de coude à son mari, et il a fait une courbette dans les règles de l'art. C'était comme s'il faisait une profonde révérence devant la majesté du roi.

Le lendemain matin, comme il réglait la facture, l'aubergiste lui a demandé avec un clignement viril et complice à quoi bon il lui fallait un téléviseur en pareille compagnie. Il a essayé de faire comme s'il ne comprenait pas la question.

Il y avait une liaison de bus vers la grande ville la plus proche. Hier, il n'était pas venu à l'idée d'Agnès de se renseigner. De manière peu italienne, ils sont arrivés à l'heure et n'ont même pas dû attendre longtemps le train pour Rome.

Dans le compartiment – cette fois, il y avait toutes les places libres qu'on voulait – il a voulu tirer des plans, des plans communs bien entendu, mais Agnès était curieusement réticente. Quand il lui a dit qu'après Rome, il irait à Madrid, elle a répondu que finalement, elle s'était décidée pour Athènes. Non, il ne fallait pas qu'il change ses plans pour elle. Elle croyait au hasard. Si ça se trouvait, on se rencontrerait de nouveau, quelque part.

Il a noté son adresse, un village près de Dijon, et il lui a offert une des cartes de visite que sa mère, par plaisanterie, lui avait fait imprimer pour sa maturité.

« König ? », a-t-elle lu et a ri. « *Tu es un roi ?* »

« *Et toi une reine !* », a-t-il dit. « Comme ça, on va bien ensemble. »

À Rome, ils sont allés directement de la gare au Vatican, avant même de se trouver un logement pour

la nuit. Ils voulaient absolument voir la chapelle Sixtine. Juillet et août sont les mois où les Romains abandonnent leur ville aux touristes, donc ils ont dû attendre longtemps dans une longue file disciplinée pour pouvoir marquer d'un « vu » dans leur guide de voyage les célèbres fresques.

Ils étaient l'un à côté de l'autre, lui avec son sac à dos et elle son sac à main, et à un moment donné, parce que l'attente se prolongeait, elle s'est absentée un instant, « *pour me laver les mains* ».

Elle n'est pas revenue.

Rome n'est pas San Benedetto, on ne se rencontre pas ici par hasard. Pendant trois jours il a patrouillé en vain, examiné tous les trains en partance pour la Grèce. Elle avait dû prendre un autre chemin.

Il est allé à Madrid et à Paris, a marché sans rien voir dans le Prado et le Louvre, a mangé des spécialités étrangères et n'aurait pas su dire après coup quel goût elles avaient. Il a écrit des cartes postales, comme on le fait en voyage, a assuré qu'il allait bien et à quel point il profitait des vacances. Il a aussi acheté des souvenirs, une petite tour Eiffel de bronze et un porte-clés polychrome émaillé avec *La Joconde*.

Comme il fallait tout de même rentabiliser l'investissement de ces quatre semaines, il a tenté de rassembler des impressions, mais dans sa tête il ne restait rien d'autre qu'un saint local italien qui tendait sa main bénisseuse dans la lumière tremblotante d'un téléviseur muet, le froncement d'une racine de nez et les vivats d'une foule invisible.

À son retour de Paris *via* Genève, il est descendu à Dijon. Ce n'est qu'en descendant son sac à dos du

filet qu'il s'est rendu compte que telle avait tout le temps été son intention.

Elle était partie une semaine avant lui, donc elle devait aussi être rentrée une semaine avant.

Il ne lui restait plus beaucoup d'argent, mais à la gare de Dijon il a pris un taxi sans même demander le prix.

Le village était petit, et quand il s'est renseigné sur Agnès, on lui a tout de suite indiqué le chemin de la boulangerie, qui en fait n'était pas vraiment une boulangerie, mais juste un *Dépôt de pain* sans fournil.

Elle était derrière le comptoir, c'est la première fois qu'il la voyait en robe. Quand il est entré, elle avait deux lignes verticales nettes sur le front, et la racine de son nez... Non, rien ne s'est froncé. Elle a reniflé.

« *May I join you?* », qu'il voulait lui dire.

À la place, il a demandé : « Veux-tu m'épouser ? »

Le roi s'est hissé péniblement dans la position verticale, alourdi par le vin. « À jeudi prochain », a-t-il dit, et les autres habitués ont fait chorus. « À jeudi. »

Il était le roi, même s'il titubait un peu, de vin et de souvenirs. Le roi, c'était lui.

D'accord, à l'époque il était jeune, mais ce n'était pas une raison pour lui rire au nez, pour juste rire au nez de sa demande. Il était sérieux.

« Nous ne sommes absolument pas assortis », avait-elle dit. « Nous sommes beaucoup trop différents. Et de toute façon : c'était seulement parce qu'il n'y avait plus de chambre libre. »

C'est comme ça qu'elles sont toutes, s'est-il dit sur le chemin du retour. Simplement différentes de

nous. Il n'était absolument pas xénophobe, mais c'était une bonne chose que l'*Aktion* existe.

L'Aktion gegen neue europäische Systeme.

L.A.G.N.E.S.

Notice éditoriale

« **L**A SUISSE réunit sur une petite surface une incomparable abondance de contradictions et de particularités. Ces différences marquées sont sa principale caractéristique. » C'est avec ces mots que l'organisation nationale de marketing *Suisse tourisme* fait la promotion de la Confédération. Un petit pays qui contient beaucoup – un lieu commun et en même temps l'évidence même. La Suisse, de n'importe quel bout à n'importe quel autre, mesure tout au plus quelques centaines de kilomètres; elle comprend quatre langues, avec les différences de mentalité qu'elles impliquent, deux religions dominantes, des pauvres et des riches (et des très riches), de la haute technologie et des coutumes archaïques, un style international et provincial, des montagnes et des pics, des lacs, des vallées et des banlieues.

Et cette nation volontariste, cette union librement voulue entre ces différences – en partie difficilement compatibles – est un assemblage fédéral de parcelles issu historiquement d'une projection des personnes concernées: l'appartenance à une petite fédération permettait un maximum d'indépendance,

et offrait en même temps les avantages d'un État à part entière. Le canton n'est sans doute pas la cellule mère, mais la pierre de touche de la Suisse.

Le fédéralisme politique détermine ce qui va de soi chez les Suisses quand ils se rencontrent les uns les autres. Certes, ici aussi, les gens se sentent avant tout de leur région – l'habitant de l'Oberland zurichois aime se distinguer du Zurichois de la ville, celui de l'Entlebuch du Lucernois, celui de la Haute Engadine du citoyen de Coire. Mais quand un Bâlois, un Zurichois et un Grison se rencontrent, la chute de la blague qui s'ensuit est toujours constituée par l'esprit, le dialecte et le paysage du canton concerné. Par rapport à la nation, le canton est cette entité commune suffisamment concrète pour exprimer le sentiment de l'appartenance à la vie, et suffisamment abstraite pour assurer la vue d'ensemble politique et géographique ; elle est viscéralement ancrée dans l'individu. Un voyage en Suisse à travers la littérature, dans des récits choisis selon le lieu d'origine ou de résidence de leurs auteurs, donne une image de ces dissemblances internes, ces « différences marquées » qui ne deviennent patentes que les unes par rapport aux autres – en outre il offre une mosaïque créatrice, une carte géographique narrative, un miroir de l'activité littéraire en Suisse.

Ce qui ne signifie pas nécessairement que le canton d'origine doit être l'objet du récit en question, ni qu'on puisse déduire immédiatement la provenance des auteurs d'après leur récit. Cela veut simplement dire que la carte littéraire de Suisse déployée ici reflète tant soit peu la diversité vécue du pays. Car le lieu concret d'origine ou de résidence d'un auteur se manifeste toujours d'une façon ou d'une autre dans

son récit. Cela ne veut rien dire d'autre que dans le patchwork de ce volume se dessine un profil de l'ensemble de la littérature suisse.

Plus judicieusement formulé : il s'agit d'un profil de la littérature suisse contemporaine. Car ces vingt-cinq récits paraissent à l'occasion du 25^e anniversaire des Éditions Nagel & Kimche. Tous ont été publiés pour la première fois après 1982. Il faut dire que la Suisse est constituée de vingt-trois cantons, ou vingt-six avec les demi-cantons. Mais le nombre vingt-cinq s'est imposé à travers la réflexion plausible que le canton le plus peuplé, où se trouve la seule grande ville du pays, devait être représenté par deux textes, et que le canton bilingue des Grisons devait l'être tant par un récit originellement en rhéto-romanche que par un texte en langue allemande.

Sauf que le critère de l'appartenance cantonale n'est pas si simple qu'il y paraît à première vue. Il s'en faut de beaucoup que les auteur-e-s habitent là où ils ont grandi ou se sont sentis chez eux durant un certain temps. Certes, de même qu'autrefois Ulrich Bräker appartenait clairement au Toggenbourg saint-gallois, de même que Gottfried Keller était incontestablement de Zurich, il y a aujourd'hui encore des auteurs qui habitent là d'où ils sont issus, ou pour le moins y sont retournés un jour. Maurice Chappaz est intimement lié au Valais, Adelheid Duvanel à Bâle et Emil Zopf à Glaris – ces écrivains ne posent aucun problème au soussigné. D'autres en revanche sont liés existentiellement à deux cantons. Helen Meier vient du canton de Saint-Gall et vit depuis des décennies en Appenzell. Ruth Schweikert est argovienne d'origine mais vit depuis longtemps à Zurich, tout comme la Schaffhousoise Isolde Schaad.

Voilà des appartenances cantonales incertaines pour notre ambitieuse entreprise. La difficulté se corse quand des talents marquants – ce qui ne se limite pas pour autant aux jeunes et aux très jeunes – vivent aux quatre coins de la région, tantôt à Saint-Gall, tantôt à Berlin, puis à Zurich et un jour au bord du Bodan.

Comment procéder dès lors ? Un système strict n'était ni possible ni souhaitable. Toute la démarche a aussi un caractère ludique et expérimental. Elle tente d'établir dans quelle mesure un livre de la *Confoederatio Helvetica* littéraire peut mettre en évidence, sous une forme littéraire, notre CH omniprésent. Pour l'auteur de ces lignes, est d'abord entré en compte le lieu où un auteur est né et a grandi, ensuite l'endroit où il s'est fixé durant des décennies. Dans la mesure du possible, le canton auquel est attribué le récit dans ce recueil devrait également être le théâtre des événements. Ce n'est qu'en second lieu qu'on a veillé à ce que ces textes en prose soient également caractéristiques de l'écriture, la tonalité, la problématique dominante de l'écrivain. Ce qui a entraîné une conséquence surprenante. Il s'est avéré que les textes qui convenaient le mieux à ce volume n'étaient dans leur majorité pas des nouvelles conclues par une fin dramatique, mais qu'elles entraient dans la dimension réflexive, celle de l'essai. Les récits dans lesquels les cantons d'origine des auteurs deviennent visibles ou dont l'atmosphère se fait sentir – qu'il s'agisse du domaine de la fiction ou du documentaire – paraissent souvent liés à des souvenirs personnels, des anecdotes ou à l'histoire locale. Cela ressort magnifiquement des textes de Peter Bichsel, Klaus Merz, Leo Tuor. Pourtant ils appartiennent tous, dans un sens narratif, au genre du récit littéraire.

Ce que le Parlement suisse réussit avec ses deux chambres, à savoir réunir les représentants du peuple tant proportionnellement au nombre des cantons qu'au chiffre de la population, reste exclu dans un livre comme celui-ci. On en vient donc obligatoirement au principe du Conseil des États – avec tous les scrupules qui en découlent. L'abondance de matière première dans les viviers comme Zurich, Berne, Bâle et Lausanne se heurte à des cantons plus chichement dotés. Alors que dans mainte région le soussigné n'avait que l'embarras du choix parmi de très beaux textes, il a dû se livrer ailleurs à un long travail de recherche. En outre, la Suisse quadrilingue a rendu indispensable la consultation et les conseils professionnels de connaisseurs.

Autrement dit : sans aide, cette anthologie n'aurait pas vu le jour. Je suis reconnaissant à beaucoup de monde. J'aimerais surtout mentionner Jürg Altweg à Genève et Daniel Maggetti, directeur du Centre de recherches sur les lettres romandes à l'Université de Lausanne, pour leurs conseils quant au choix des auteurs francophones. Merci à Stefanie Lind et à Carlotta Binder pour leurs recherches et leurs nombreuses visites de bibliothèques, à Ulrike Frank pour sa relecture compétente et les discussions nourries lors du choix définitif.

DIRK VAHINGER

Repères biographiques

LUKAS BÄRFUSS, né en 1971, a grandi à Thoune, a vécu plusieurs années dans la ville de Berne, est devenu libraire et travaille aujourd'hui à Zurich comme écrivain et auteur de pièces de théâtre. En 2007, son œuvre a reçu le prix littéraire Spycher Leuk. Son dernier livre paru est *Malaga – Parzival – Zwanzigtausend Seiten* chez Wallstein Verlag, 2012.

PETER BICHSEL est né à Lucerne en 1935, a grandi à Olten, a fréquenté le séminaire pédagogique de Soleure et vit actuellement à Bellach près de Soleure. Il a travaillé en tant qu'instituteur et comme conseiller personnel de l'ancien conseiller fédéral Willy Ritschard. Il a écrit des pièces en prose, de la poésie, des romans et des articles de journal. Outre de nombreuses distinctions, il a reçu en 1999 le Prix Gottfried-Keller. Sa dernière parution est *Ueber Gott und die Welt* chez Suhrkamp, 2009.

BEAT BRECHBÜHL est né en 1939 à Oppligen (BE). Après un apprentissage de typographe, il a travaillé comme rédacteur, employé d'édition, producteur de

livres et d'images, directeur d'édition. En 1980, il a fondé les Éditions Waldgut, dont le siège est actuellement à Frauenfeld (TG). Aujourd'hui, Brechbühl vit à Pfyn (TG). Il a créé les Frauenfelder Lyrikstage, ainsi que la foire aux presses à main, à la réputation désormais internationale. L'œuvre de Brechbühl a été distinguée à de nombreuses reprises, notamment par le prix de la Fondation Schiller suisse, le prix littéraire du Bodan et le prix du livre de la Ville de Berne.

DOMINIK BRUN est né en 1948 à Entlebuch, Lucerne, il étudié la germanistique à Berne. Il habite aujourd'hui à Engelberg et travaille en tant qu'écrivain, enseignant et conseiller cantonal du canton d'Obwald. Son œuvre a été couronnée en 1981 par le prix de l'éditeur du concours Ingeborg-Bachmann. Son dernier roman, *Gegenzüge*, a paru en 2012 (Alpnach Dorf; Verlag Martin Wallimann).

MAURICE CHAPPAZ est né à Lausanne en 1916 et a grandi dans le canton du Valais, où il a habité jusqu'à sa mort en 2009. Il a étudié le droit, puis la littérature, jusqu'à ce qu'il soit appelé au service actif en 1939. Chappaz a travaillé comme administrateur de domaines viticoles, traducteur et géomètre auxiliaire lors de la construction du barrage de la Grande Dixence. Il a reçu notamment le prix Goncourt de la poésie pour son œuvre littéraire. Son dernier livre paru est *Journal intime d'un Pays* (2011) chez Conférence.

JACQUES CHESSEX est né à Payerne en 1934. Depuis la parution de son premier livre à l'âge de vingt et un ans, il a rédigé environ quatre-vingts publications – romans, poèmes, essais, livres pour enfants. Il a vécu une

trentaine d'années à Ropraz (VD). Il a reçu le prix Goncourt en 1973. Son dernier livre, paru chez Grasset en 2010, est *Le Dernier Crâne de M. de Sade*. Chessex est mort en 2009.

ANNE CUNEO est née à Paris de parents italiens et vit en Suisse, entre Genève et Zurich. Elle est journaliste d'actualité et cinéaste. Elle est l'auteur de récits autobiographiques, d'une série de textes dramatiques et de romans dans les genres les plus divers. Elle a reçu de nombreux prix, parmi lesquels le Prix des Libraires pour son roman *Le Trajet d'une rivière* et le Prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre. La présidence de la République française l'a nommée Chevalier des arts et des lettres et Commandeur de l'ordre du mérite.

ADELHEID DUVANEL est née en 1936 à Bâle, où elle est morte en 1996. Après une formation à l'École des arts et métiers, elle a travaillé comme designer dans le domaine textile et comme journaliste. Son œuvre littéraire a notamment été couronnée en 1984 par le Kranichsteiner Literaturpreis. Son dernier titre paru est un choix de ses nouvelles paru en 2004 chez Nagel & Kimche sous le titre *Beim Hute meiner Mutter*.

ANNE-LISE GROBÉTY est née à La Chaux-de-Fonds en 1949. Elle a publié son premier roman à l'âge de dix-neuf ans. Mère de trois filles, elle a travaillé comme journaliste et a été députée au Parlement neuchâtelois. En 2000, elle a reçu le Grand Prix Ramuz pour l'ensemble de son œuvre. Elle est décédée en 2010. Son dernier roman, *Des nouvelles de la Mort et de ses petits*, a paru chez Bernard Campiche Éditeur en 2011.

THOMAS HÜRLIMANN est né à Zoug en 1950 et vit à Willerzell près d'Einsiedeln, ainsi qu'à Berlin. Il a étudié la philosophie à Zurich et à Berlin, écrit des récits, des romans et des pièces de théâtre, notamment *Das Einsiedler Welttheater* en 2007. Outre de nombreuses distinctions, il a reçu en 2001 le prix Josph-Breitbach. Son dernier livre, *Dämmerschoppen*, a paru chez Altmann en 2009.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT est né en 1958 à Fribourg. Il a publié depuis 1976 plusieurs recueils de poèmes, parmi lesquels *L'Étendue*, *L'Exilée*, *Vernicourt*, que l'on trouvera dans le volume *L'Air de ton nom et autres poèmes (1986-2011)* qui s'accompagne de suites parues en revues et d'un inédit, *L'Air de ton nom*. Plusieurs de ses textes ont été mis en musique par des compositeurs: Henri Baeriswyl, Jean-Claude Charrez, André Ducret, Dominique Gesseney-Rappo, René Oberson et notamment Josef Haselbach. Il est l'auteur d'une traversée de ville, *Fribourg clair-obscur* et de récits, *Si tu venais*. Il a collaboré dès 1981 à plusieurs journaux, dont *La Liberté*, ainsi qu'à des revues – la *Revue de Belles-Lettres*, *Écriture* – et enseigné près de vingt ans à l'Institut La Gruyère. Depuis 1998, il est rédacteur en chef adjoint, à Bâle, de l'hebdomadaire *Coopération*.

SILVIO HUONDER est né en 1954 à Coire, où il a passé les trois premières décennies de sa vie. Pour son premier roman, *Adalina (La dernière goutte)*, il a reçu le Prix de la Fondation Schiller suisse. Silvio Huonder habite avec sa famille près de Berlin et enseigne à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Son dernier livre paru est *Die Dunkelheit in den Bergen*, Nagel & Kimche, 2012.

ERWIN KOCH est né en 1956 à Hitzkirch (LU), où il a grandi et où il habite de nouveau depuis 1990. Après des études de droit, il a travaillé comme journaliste et comme rédacteur, notamment pour le *Schweizerischer Beobachter*, le *Zeit-Magazin*, *GEO*, *Der Spiegel*, *Die Presse* et *Das Magazin*. Son premier roman, *Sara tanzt* (2003), a été distingué par le prix Mara-Cassens pour le meilleur premier roman germanophone. Son dernier livre paru est *Was das Leben mit der Liebe macht* chez Corso, Hambourg 2011.

GERTRUD LEUTENEGGER est née à Schwytz en 1948 et y a grandi. Après de nombreux voyages et séjours à l'étranger, elle vit aujourd'hui à Zurich. En 1979, elle a reçu le Meersburger Droste-Preis für Schriftstellerinnen. Son dernier livre a paru en 2008 sous le titre *Mattin* aux Éditions Suhrkamp.

CHARLES LEWINSKY est né à Zurich en 1946. Il a fait œuvre de dramaturge, de metteur en scène et de rédacteur, écrit des pièces radiophoniques, des romans et des pièces de théâtre, et a rédigé plus de mille shows télévisés. Son roman *Melnitz* a été traduit dans huit langues peu après sa parution. En 2007, il a été distingué en Chine comme meilleur roman germanophone de 2006. Son dernier livre est *Falscher Mao, echter Goethe*, paru chez NZZ Libro en 2012.

HELEN MEIER, née à Mels (SG), vit depuis vingt ans dans le canton d'Appenzell, après des séjours en Angleterre, en France et en Italie, tout d'abord en tant qu'enseignante spécialisée à Heiden, puis comme écrivaine à Trogen. Helen Meier a reçu le prix Annette-von-Droste-Hülshoff de la Ville de Meersburg. En 2006,

elle a publié le recueil de nouvelles *Schlafwandel* chez Ammann.

KLAUS MERZ est né en 1945 à Aarau. Après sa formation de maître secondaire, il a travaillé comme auteur dramatique et régisseur. Depuis des décennies, avec des interruptions pour des séjours de travail à Paris, Berlin et Londres, il vit comme écrivain à Unterkulm (AG). En 2004, il a été distingué par le prix Gottfried-Keller. Ses œuvres complètes paraissent depuis 2011 aux Éditions Haymon.

ALBERTO NESSI est né à Mendrisio (TI) en 1940. Il a grandi à Chiasso et étudié à la *Scuola Magistrale* de Locarno et à l'Université de Fribourg. Il a été enseignant de littérature italienne à Chiasso et a publié des recueils de poésie et des romans, dont certains en français: *Le Pays oublié* (1986, Zoé), un portrait de la Suisse italienne, *Terra matta* (1988, Zoé), trois récits du Mendrisiotto, *Le Train du soir* (1992, Zoé coll. CH), *La Couleur de la mauve* (1996, Empreintes, Poche Poésie), *Fleurs d'ombre* (La Dogana, 2011), traduit de l'italien par Christian Viredaz, Prix Lipp Suisse 2003, *Algues noires - Alge nere* (MEET, 2003), traduit de l'italien par Mathilde Vischer et Jean-Baptiste Para. Alberto Nessi est l'auteur de Suisse italienne le plus connu.

ISOLDE SCHAAD est née à Schaffhouse et y a grandi. Son œuvre littéraire a été couronnée en 2004 dans sa ville natale par le *Kunstpreis der Stadt Schaffhausen*. Elle travaille comme reporter, chroniqueuse et essayiste, écrit des pièces de théâtre, des romans et des récits. Son dernier livre, *Robinson und Julia... und kein Liebestod* a paru chez Limmat en 2010.

RUTH SCHWEIKERT est née en 1965 à Lörrach et a grandi à Aarau. Après sa maturité, elle a déménagé pour la première fois à Zurich où, après une courte interruption, elle est retournée. En 1999, elle a reçu le prix de la Fondation Schiller suisse pour son œuvre littéraire. En 2005 est paru son roman *Obio* chez Ammann.

MARTIN STADLER, né à Altdorf en 1944, a fait des études d'ingénieur-mécanicien à Lucerne, puis d'économie, de droit et de communication à Berne. Il a travaillé comme archiviste et journaliste; depuis 1974 il vit de nouveau dans le canton d'Uri. Il a notamment été distingué en 2006 par le prix Johann-Peter-Hebel. En 2008, il a publié le recueil de récits *Verhängnisse* aux Éditions Pro Libro.

LEO TUOR, né en 1959, a grandi à Rabiis et Disentis et vit aujourd'hui avec sa famille dans le Val Sumvitg (GR). Il a fait ses études à Zurich, Fribourg et Berlin, a passé quatorze étés comme berger de haute montagne, est écrivain et a travaillé à Coire comme documentaliste à la radio/télévision rhéto-romanche. En 2007, il a reçu le prix de la Fondation Schiller pour son dernier ouvrage, *Settembrini – Veta e meinis*, paru chez Limmat.

ALEXANDRE VOISARD est né à Porrentruy. Depuis 1954, il publie régulièrement prose et poésie. Voisard s'est engagé pour l'indépendance du Jura et, après la fondation du canton en 1979, en est devenu le délégué aux affaires culturelles. Depuis 1990 il est membre de l'Académie Mallarmé. En 1996, il a reçu le prix Max Jacob. Actuellement, Voisard vit en France, à deux pas

de la frontière jurassienne. Son *Intégrale* paraît dès 2006 chez Bernard Campiche.

PETER WEBER, né en 1968 à Wattwil, vit aujourd'hui dans le Toggenbourg et à Zurich comme écrivain et artiste dans le domaine du texte et de la musique. En 2007 a paru le roman *Die melodiösen Jahre* chez Suhrkamp. La même année, il a reçu le Prix de littérature de Soleure.

EMIL ZOPFI, né à Wald (ZH), vit depuis vingt ans à Obstalden (GL). Il a fait des études d'ingénieur en électricité à Winterthour et a travaillé comme informaticien et formateur d'adultes. En 2001 lui a été décerné le prix culturel du canton de Glaris. Entre 2002 et 2010 a paru la trilogie *Steinschlag*, *Spurlos* et *Finale* chez Limmat.

Sources

LUKAS BÄRFUSS: «Los Angeles». In: *Sprung auf die Plattform. Junge Schweizer Literatur*. Éd. par Renate Nagel et Regula Walser. Nagel et Kimche; Zürich, 1998. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

PETER BICHSEL: «Der Busant. Eine solothurnische Operette». In: P.B., *Der Busant. Von Trinkern, Polizisten und der schönen Magelone*. © by Hermann Luchterhand Verlag; Darmstadt et Neuwied. Tous droits réservés chez Suhrkamp Verlag; Francfort-sur-le-Main.

BEAT BRECHBÜHL: «Ein Ereignis wie ein Strich in der Luft». In: *Die Glasfrau und andere merkwürdige Geschichten*. Nagel & Kimche; Zürich, 1985. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

DOMINIK BRUN: «Im Augenwinkel». In: D.B., *Die Nacht, da mein Vater starb*. Édition magma aux Éditions Brunner; Sarnen, 2003. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

MAURICE CHAPPAZ: «Je continue d'errer». In: *Les Grandes Journées de printemps*. Première édition: Aux Portes de France; Porrentruy, 1944. Édition de référence: Fata Morgana; Saint-Clément-de-Rivière, 2004. © by Fondation de l'Abbaye; Maurice Troillet, Corinna Bille, Maurice Chappaz; Le Châble.

JACQUES CHESSEX: «Un crime en 1942». In: *Reste avec nous*. Première édition: Cahiers de la Renaissance vaudoise; Lausanne, 1967. Édition de référence: Bernard Campiche Éditeur; Yvonand, 1995. © by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

ANNE CUNEO: «Rhino, souvenir d'un squat disparu». In: *D'or et d'oublis*. Bernard Campiche Éditeur; Orbe, 2001. © by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

ADELHEID DUVANEL: «Der Schal». In: A.D., *Beim Hute meiner Mutter. Erzählungen*. Avec une postface de Peter von Matt. Nagel & Kimche; Zürich, 2004. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

ANNE-LISE GROBÉTY: «La Fiancée d'hiver». In: *La Fiancée d'hiver*. Première édition: Éditions 24 Heures; Lausanne, 1984. Édition de référence: Bernard Campiche Éditeur; Orbe, 1995. Collection camPoche; 3. © by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

THOMAS HÜRLIMANN: «Schweizerreise in einem Ford». Avec l'aimable autorisation de: © 1981 by Ammann Verlag & C°, Zürich. © by Thomas Hürlimann.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT: «Si tu venais et autres textes». In: *Si tu venais*. Bernard Campiche Éditeur; Orbe, 2008. Et: *L'Air de ton nom et autres poèmes (1986-2011)*. Bernard Campiche Éditeur; Orbe, 2011. Collection camPoche; 54. © pour les deux références by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

SILVIO HUONDER: «Die dunkle Seite des Mondes». In: S.H., *Wieder ein Jahr, abends am See. Erzählungen*. Nagel & Kimche; Zürich, 2008. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

ERWIN KOCH: «Onkel Ruedi und die Meerjungfern». © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

GERTRUD LEUTENEGGER: «Eine Million Rosen aus Odessa». © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

CHARLES LEWINSKY: «Agnès». © 2007 by Charles Lewinsky. Une autre version de ce texte a déjà paru in: *Der Rabe. Magazin für jede Art von Literatur*, N° 65, Hafmanns Verlag bei Zweitausendeins, 2007. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

HELEN MEIER: «Die Schwimmstunde». In: H.M., *Letzte Warnung*. Avec l'aimable autorisation de: © 1996 by Ammann Verlag & C°, Zürich. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

KLAUS MERZ: «Tremolo Trümmer». In: K.M., *Priskas Miniaturen. Erzählungen 1978-1988*. Haymon Verlag;

Innsbruck, Vienne 2005. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

ALBERTO NESSI: « Je ne sais pas si j'étais heureux ». In: *La Semaine prochaine, peut-être*. Texte français: Anne Cuneo. Édition originale: Casagrande; Bellinzona, 2008. Édition française: Bernard Campiche Éditeur; Orbe, 2009. © by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

ISOLDE SCHAAD: « Der Traum des Staatsanwaltes ». In: I.S., *Die Zürcher Constipation. Texte aus der extremen Mitte des Wohlstands*. Limmat Verlag, Zürich 1986. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

RUTH SCHWEIKERT: « Erdnüsse ». In: R.S., *Erdnüsse. Totschlagen. Erzählungen*. Rotpunktverlag, Zürich 1994. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

Le texte a paru en français à L'Aire (Vevey) en 2001 sous le titre *La Poupée fourrée*, dans une traduction d'Erika Scheidegger, assistée pour l'allemand par Andréas Münzner. Repris en 2010 dans la collection « L'Aire bleue ».

MARTIN STADLER: « Tunneltod ». In: *Am Rande. Respektlose und andere Erzählungen und Berichte mitten aus der siebenhundertjährigen Urschweiz*. Uranos Verlag 1991. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

LEO TUOR: « Jenseits der Säulen das Tal » (« Da l'autra vart dallas petgas la val »). © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München. Ce texte a été traduit depuis sa version allemande.

ALEXANDRE VOISARD: « L'Adieu aux abeilles ». In: *L'Adieu aux abeilles et autres nouvelles*. Bernard Campiche Éditeur, Orbe, 2003. © by Bernard Campiche Éditeur; Orbe.

PETER WEBER: « Berlin ». In: *Der Wettermacher*. Roman. © Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main 1993. Le texte a paru en français chez Zoé (Genève/Carouge) en 1999, sous le titre *Le Faiseur de temps*, dans une traduction de Colette Kowalski.

EMIL ZOPFI: « Zeit der Sanduhren ». In: E.Z., *Sandubren im Fels, Erzählungen und Reportagen*. Limmat Verlag; Zürich 1994. © by Nagel & Kimche; Zürich, im Carl Hanser Verlag; München.

CET OUVRAGE,
QUI CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE DE
« UN VOYAGE EN SUISSE »,
A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 2013
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
IMPRIMEUR N° 15164,
À CLERMONT-FERRAND

IMPRIMÉ EN FRANCE

